Le voyageur françois, ou La connoissance de l'ancien et du nouveau monde / [par M. l'abbé de Laporte, M. l'abbé de [...]



LE
VOYAGEUR
FRANÇOIS.

LE

VOYAGEUR

FRANÇOIS,

OU

LA CONNOISSANCE

DE L'ANCIEN

ET DU NOUVEAU MONDE,

Mis au jour par M. l'Abbé DELAPORTE.

TOME CINQUIEME.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue S. Severin.

M DCC LXVII.

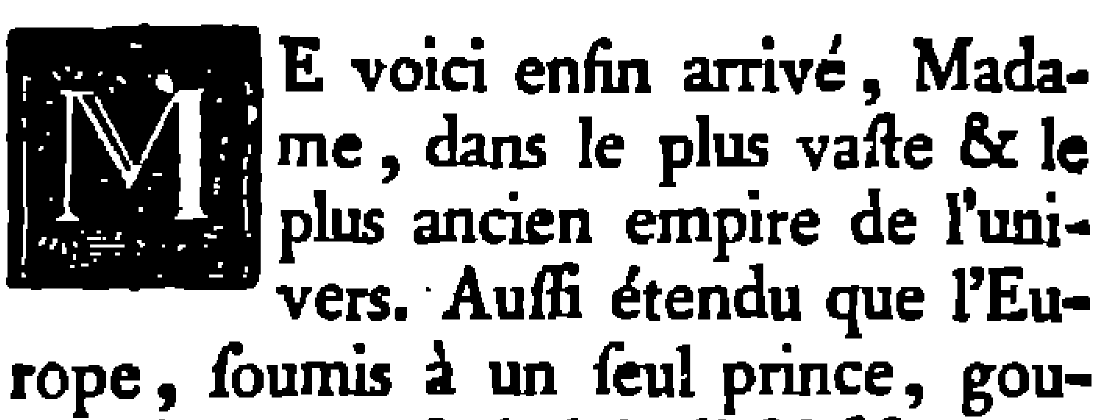
Avec Approbation, & Privilége du Roi.



LE VOYAGEUR *FRANÇOIS*.

LETTRE LV.

La Chine.



ME voici enfin arrivé, Madame, dans le plus vaste & le plus ancien empire de l'univers. Aussi étendu que l'Europe, soumis à un seul prince, gouverné par une seule loi, il subsiste avec splendeur depuis plus de quatre mille ans. Ses mœurs, ses coutumes, son langage même n'ont éprouvé aucune altération; &, contre l'ordinaire des royaumes Asiatiques, le monarque se considere, à la fois, comme le pro-

tecteur, le pere, & l'ami de son peuple. Mais je ne touche, pour ainsi dire, encore qu'aux frontieres de cette immense & admirable contrée. A mesure que des objets dignes de curiosité s'offriront à mes regards, ils feront le sujet de mes observations & de mes lettres.

Des ports de la Cochinchine nous vînmes débarquer à Macao, après avoir mouillé dans l'isle de Hay-Nan. Parmi les productions de cette isle, nous distinguâmes particuliérement les bois précieux d'aigle & de violette, & une sorte de bois jaune d'une beauté extraordinaire, & qui passe pour incorruptible. On en fait des piliers qui sont d'un prix immense, lorsqu'ils sont d'une certaine grosseur. L'empereur Cang-Hi en fit bâtir un palais destiné à sa sépulture. On y voit aussi quelques arbres dont les uns distillent le sang de dragon, les autres une gomme blanche, qui, sortant de l'écorce par une incision, rougit à mesure qu'elle prend de la consistance; jettée dans des cassolettes, elle répand une vapeur plus agréable que celle de l'encens. Une autre production de l'isle de Hay-Nan,

est un petit poisson bleu, qui se trouve entre les rochers, ressemble au dauphin, & est plus estimé que la dorade; mais il ne vit que très-peu de jours hors de son élément.

Le circuit de cette isle embrasse près de cent cinquante lieues. Les Chinois n'en possedent qu'une partie; le reste est habité par un peuple libre, retranché dans des montagnes inaccessibles, & qui n'a avec eux presque aucune communication. Les hommes & les femmes passent leurs cheveux dans un anneau, & les portent sur le front. Leur habillement consiste en un chapeau de paille & un petit tablier de toile; leur parure, en des boucles d'oreilles d'or, & des raies bleues qu'ils se font sur les joues; leurs armes, en un arc, des fléches & un coutelas qu'ils portent dans un petit panier attaché derriere eux à la ceinture. Ils sont, en général, très-difformes, de petite taille, & de couleur rougeâtre.

On compte dans l'isle de Hay-Nan quatorze ou quinze villes, qui sont presque toutes bâties sur le rivage. La capitale nommé *Kiun-Tcheou*, reçoit les vaisseaux jusques sous ses murs. Il

se fait un si grand commerce dans cette isle, qu'on peut la mettre au rang des plus considérables de l'Asie. Les montagnards ne paroissent presque jamais, si ce n'est pour fondre, par intervalle, sur quelques villages voisins ; mais ils sont si lâches & si mal disciplinés, que vingt-cinq Chinois font fuir cinq cens de ces insulaires.

Avant que d'arriver à Macao, nous passâmes près de l'isle de Sancian, que la mort de l'apôtre Xavier, & son tombeau qu'on y voit encore, ont rendue célébre. Ce tombeau est placé sur une colline qui est au pied d'une montagne. Les Jésuites Portugais y ont fait bâtir une chapelle ; je crois vous avoir déja dit que le corps du Saint avoit été transféré à Goa.

La ville de Macao, située dans une péninsule à l'embouchure de la riviere de Canton, n'est renommée que parce que les Portugais y avoient établi le fort de leur commerce. Ils en ont été les fondateurs ; car ayant obtenu ce terrein pour quelques services rendus aux Chinois, ils y construisirent un fort qui devint bientôt une ville florissante. Elle est aujourd'hui fort déchue

de cette ancienne ſplendeur. Les Chinois y ſont en plus grand nombre que les Portugais; & ceux-ci, étant les plus pauvres, y ſont auſſi les plus foibles. Il leur eſt permis néanmoins d'exercer, deux fois l'année, le commerce à Canton. Ils ont un gouverneur; mais les Chinois ont un Mandarin dont tout le pays dépend. Quand les habitans ont quelque grace à lui demander, ils ſe rendent en corps dans ſon palais. Le magiſtrat répond par écrit, & s'exprime en ces termes : « Cette nation » barbare & brutale me fait telle de» mande; je l'accorde, ou je la refuſe. »

Les Portugais n'ont qu'une très-petite garniſon à Macao, parce qu'ils ne ſont pas en état d'y entretenir beaucoup de troupes. Ils payent aux Chinois un tribut pour le terrein des maiſons & des égliſes : ces maiſons ſont conſtruites à l'Européenne, mais un peu baſſes. Sur la langue de terre qui joint Macao au continent, on a bâti un mur de ſéparation, pour empêcher la communication des habitans avec la Chine. Ce mur eſt ouvert au centre par une porte, où l'on entretient une garde continuelle. On donne quelquefois aux

Chinois, qui demeurent dans la ville, la liberté de pénétrer dans le pays ; mais cette permiſſion ne s'accorde preſque jamais aux Portugais. Cette porte même ne s'ouvre que certains jours, pour donner aux habitans le moyen d'acheter des proviſions ; & les Chinois qui les leur vendent, y mettent un prix arbitraire.

Après un court ſéjour fait à Macao, nous entrâmes dans la rade de Quang-Tcheou, que les Européens nomment *Canton*. C'eſt une des villes les plus maritimes, les plus peuplées, & les plus opulentes de toute la Chine ; ſurtout depuis qu'à ſon commerce avec les royaumes voiſins elle a joint celui des peuples de l'Europe, à qui les Chinois ont interdit tout autre port. Elle eſt la capitale d'une province du même nom, diviſée en dix contrées, qui comprennent autant d'autres villes capitales. Il n'eſt point de plus charmant ſpectacle, que celui que préſente le *Tu-Ho*, riviere ſuperbe, qui conduit à cette grande ville. Tantôt ce ſont des prairies émaillées de fleurs, entrecoupées de bocages, terminées par de petits côteaux qui vont en amphi-

théatre, & sur lesquels on monte par des degrés de verdure. Tantôt ce sont des rochers couverts de mousse, des villages situés entre de petits bois, des jardins cultivés avec art, des canaux qui formant des isles, se perdent dans les terres, & laissent voir des rivages toujours fleuris, toujours rians. Les deux côtés de la riviere sont couverts d'une infinité de barques rangées par files paralleles, qui font des especes de rues, & sont les seules habitations d'un peuple innombrable. Chaque barque loge toute une famille dans différens appartemens qui ressemblent à ceux d'une maison; & dès le matin, on voit les habitans de cette ville flottante sortir en foule, & se disperser, les uns à la ville, les autres à la campagne, pour se livrer au travail.

Nous entrâmes dans une ville immense, qui est comme un composé de trois villes différentes, séparées par de hautes murailles, & dont le circuit est à-peu-près le même, & le nombre des citoyens aussi grand que celui de Paris. Les rues en sont longues et assez étroites, alignées presque par-tout & fort bien pavées. Les maisons son

ſerrées ; & l'on y a ménagé le terrein avec beaucoup d'économie. Elles ne ſont preſque bâties que de terre, avec des accompagnemens de brique, & une couverture de tuile. La ville des Tartares, qui eſt du côté du nord, a de grandes places vuides, & n'eſt d'ailleurs que médiocrement peuplée ; mais du centre juſqu'à la ville Chinoiſe, elle eſt bien bâtie, & coupée par de belles rues, ornées d'arcs de triomphe. Le palais où s'aſſemblent les lettrés, celui du vice-roi, du général des troupes & de quelques Mandarins, ont une ſorte de magnificence, mais bien différente de celle que nous connoiſſons en Europe. On voit d'aſſez beaux temples, environnés de cellules de Bonzes, qui ſont les religieux du pays. La ville Chinoiſe n'a rien de remarquable, à la réſerve de quelques rues bordées de riches boutiques du côté de la riviere. Le fauxbourg, qui eſt à l'oueſt, eſt le mieux peuplée & de la plus belle apparence. Ses rues, dont le nombre eſt infini, ſont couvertes à cauſe de la grande chaleur ; & comme ce quartier eſt rempli de marchands, on croit, en les parcourant, ſe promener

à Paris sur le quai de Gesvres, ou dans les galeries du Palais.

En général, les rues de Canton sont si pleines de monde, qu'on y est arrêté à chaque pas. Les honnêtes gens, qui vont en chaise à porteurs, sont obligés de faire courir devant eux un homme à cheval, qui débarrasse le passage. Le peuple remplit les rues, surtout les porte-faix, qui ont les pieds, les jambes & quelquefois la tête nuds. D'autres se la couvrent avec de grands chapeaux de paille d'une figure bizarre, pour se garantir de l'ardeur du soleil. Ils sont tous chargés de quelque fardeau; car on ne se sert ici ni de voiture, ni de bêtes de charge, pour porter ce qui se vend ou ce qui s'achete.

Il y au bout de chaque rue une barriere, qui se ferme si-tôt que le jour disparoit; tout le monde est obligé alors de se tenir renfermé chez soi; & cette police entretient la tranquillité dans les plus grandes villes. Cet usage est général dans toute la Chine.

Tous les matins, lorsqu'on ouvre les portes, & le soir, un peu avant qu'on ne les ferme, la foule de ceux qui entrent & qui sortent, est si grande,

qu'on eſt ſouvent obligé de s'arrêter dans ces endroits, pendant un tems conſidérable. Ce qu'il y a de remarquable, c'eſt que dans ce grand nombre d'allans & de venans, on ne rencontre pas une femme.

Les habitans de Canton ſont laborieux, actifs, intelligens. Quoiqu'ils ayent peu de vivacité pour l'invention, ils imitent avec une facilité ſurprenante, tous les ouvrages que leur montrent les Européens; & ils exécutent fort adroitement tous les deſſeins qu'on leur donne. La grande quantité d'argent qu'on y apporte des pays les plus éloignés, y attire les marchands de toutes les provinces; de ſorte qu'on trouve dans cette ville, ce qu'il y a de plus curieux & de plus rare dans tout l'empire.

Les relations que j'avois lues autrefois ſur la Chine, m'inſpiroient tant de vénération pour ſes habitans, tant de joie de me voir parmi eux, tant d'envie de les connoître, que je viſitois ſans ceſſe les lieux les plus fréquentés, dans l'eſpérance, parmi cette foule d'étrangers qui abordent ici de toutes les parties du monde, de trou-

ver quelqu'un qui satisfît mon empressement. Un jour que j'étois le plus occupé de ce desir, je vis venir à moi un homme dont le visage ne m'étoit point inconnu; c'étoit, en effet, un prêtre des Missions étrangeres, qui avoit été mon camarade de collége à Marseille. Il étoit établi, depuis quelques années, à la Chine, & étoit venu à Canton pour des affaires concernant sa mission. Il se nomme M. *Des Roches*; & quoique d'un corps, où, sur certaines pratiques Chinoises, on ne pense pas toujours comme les Jésuites, il vit avec eux dans la plus parfaite intelligence. Il est de plus très-instruit des usages & de l'histoire du pays; & dans ces climats éloignés, je reçois de lui tous les secours & tous les éclaircissemens nécessaires.

Quand vous aurez vu, me dit-il, la plûpart de villes de la Chine, vous remarquerez entr'elles une si grande ressemblance, que c'est presque assez d'en avoir connu une seule, pour se former une idée générale de toutes les autres. La forme en est quarrée, du moins autant que le terrein le comporte. Deux grandes rues qui se croisent, coupent

d'abord ce quarré du midi au septentrion, & du levant au couchant. Le centre forme une grande place, d'où l'on apperçoit les quatre portes principales de la ville. Chaque portion du quarré est coupée par de longues rues, les unes fort larges, d'autres plus étroites, bordées de maisons qui n'ont que le rez-de chaussée, ou qui ne s'élevent au plus que d'une étage. Un fossé, un rempart, une forte muraille & des tours forment l'enceinte des villes Chinoises, de celles même qu'on appelle *villes de guerre*. Les habitans n'ont point suivi le modele de nos places fortes, même depuis qu'ils font usage du canon.

Dans l'intérieur des villes, on voit d'autres tours fort hautes & qui le paroissent encore davantage par le peu d'élevation des maisons. Dans les rues, on trouve des arcs de triomphe, des temples assez beaux, des monumens en l'honneur des héros de la nation, & des édifices publics, plus remarquables par leur étendue, que par leur magnificence. Les boutiques sont ornées de porcelaine, d'ouvrages vernissés, & d'étoffes de soie. Devant chaque porte est exposé, en forme d'ensei-

gne, un écriteau de bois enluminé, & enchassé proprement dans une bordure dorée, sur lequel sont marquées, en gros caracteres, les différentes sortes de marchandises dont les boutiques sont pourvues. On y voit le nom du marchand avec cet écriteau, *il ne vous trompera pas*, qui ne rassure pas plus à la Chine, que les affiches de ces petits aubergistes de Paris, qui promettent de *donner à manger proprement.* Ces tableaux, hauts de sept à huit pieds, & posés sur un piedestal, à égale distance devant les maisons, forment une perspective aussi agréable que singuliere : c'est même en cela seul, que consiste presque toute la beauté des villes de la Chine.

Ce pays, ajoûta le prêtre missionnaire, en renferme plus de quinze cens, sans y comprendre une quantité innombrable de forts, de citadelles, de bourgs & de villages ; on peut dire que toute la Chine en est couverte ; & plusieurs de ces bourgades sont aussi vastes & aussi peuplées que les plus grandes villes. Elles sont fermées par des murailles de terre, ordinairement fort basses. Les maisons sont aussi de terre battue, &

de très-vile apparence. Vous voyez, dit M. Des Roches, que celles des villes ne sont guères plus magnifiques.

Les Chinois condamnent la multiplicité de nos étages, & frémissent de peur, quand on leur parle de la hauteur de nos escaliers. Une autre différence encore plus sensible, est la maniere dont les fenêtres sont distribuées. Ils n'en percent aucune du côté de la rue, de peur d'être en spectacle aux passans. Ils élevent même derriere la porte d'entrée un petit mur à hauteur d'appui, sur lequel ils posent une espece de paravent de bois, pour ôter à ceux qui entrent, la vue de ce qui se fait dans les appartemens.

Après plusieurs autres observations, notre missionnaire, qui doit rester ici encore quelque tems, s'est offert de m'accompagner dans tous les endroits de la ville & des environs, où la curiosité pourra m'attirer. Vous pouvez, me dit-il, passer pour mon catéchiste; en cette qualité, vous pénétrerez dans tous les lieux qui me seront ouverts. J'acceptai ce titre avec plaisir; & je ne refusai pas même d'en exercer les fonctions, s'il en étoit besoin. Il me proposa de

faire avec lui une voyage dans quelques villes de la province de Canton, où différentes affaires l'appelloient. Nous prîmes, pour cela, nos petits arrangemens; car, quoi que vous en disiez, Madame, je ne voyage point comme ces héros de romans, qui, avec des trésors & des pierreries, manquent d'habits, de linge & de nourriture.

On ne trouve jamais de lit dressé à la Chine; il faut toujours porter le sien avec soi, à moins qu'on n'aime mieux coucher sur une simple natte; c'est le parti que nous prîmes. Nous ne manquâmes point d'hôtelleries; mais elles sont mal pourvues, si on en excepte celles qui sont sur les grandes routes. Il y a des endroits, où le gibier, les faisans même, sont à meilleur marché que la volaille. En été, des personnes charitables font distribuer gratuitement sur les chemins, des rafraîchissemens aux pauvres voyageurs, & en hiver, des liqueurs chaudes.

On a soin d'imprimer un itinéraire public, qui marque la route qu'on doit tenir pour aller d'un lieu à un autre. La sûreté, l'embellissement & la commodité des grands chemins sont des

objets qui ne ſont point négligés à la Chine. Ces chemins ſont d'ordinaire fort larges, bien unis, & pavés dans pluſieurs provinces. On a pratiqué des paſſages ſur les plus hautes montagnes, en applatiſſant leurs ſommets, en coupant les rochers, & en comblant des vallées profondes. Les canaux, dont la Chine eſt traverſée, ſont bordés, en certaines provinces, de quais de pierre de taille ; & dans les lieux marécageux & aquatiques, on a élevé de longues digues pour la commodité des voyageurs. Il y a des endroits où les grands chemins ſont comme autant de belles allées, qui me rappelloient ſans ceſſe ces belles routes de France, monumens à jamais glorieux du régne de Louis XV. D'autres ſont renfermés entre deux murs, de la hauteur de huit à dix pieds, pour empêcher les voyageurs d'entrer dans les campagnes. Ces murs, dans les lieux de traverſe, ont des ouvertures qui aboutiſſent à différens villages.

Les Mandarins de chaque diſtrict ont ordre de veiller à l'entretien des chemins ; & la moindre négligence eſt punie avec ſévérité. Un Mandarin à

n'ayant pas fait assez de diligence pour réparer une route par où l'empereur devoit passer, aima mieux se donner la mort, que de s'exposer à un châtiment honteux & inévitable, qu'en France un intendant de province, qui seroit dans le même cas, trouveroit bien moyen d'éviter.

Dans les chemins fréquentés on rencontre, de distance en distance, tantôt des tours surmontées de guérites pour y loger des sentinelles qui veillent sur ce qui se passe, tantôt des monasteres de Bonzes, où l'on exerce l'hospitalité; tantôt des reposoirs en forme de grottes, où les voyageurs peuvent se mettre à l'abri de la pluie, du froid, ou de la chaleur. Ces hospices agréables & commodes sont ordinairement bâtis par de vieux Mandarins, qui, retirés dans leur province, cherchent à se rendre recommandables par quelque ouvrage utile au public.

Les sentinelles logées dans les tours, sortent de leur corps-de-garde, & se mettent en rang quand il doit passer quelque officier de marque. Comme la campagne est couverte de grands chemins, à chaque instant on rencon-

tre quelques-unes de ces tours : auſſi les voleurs ſont-ils très-rares à la Chine Ils n'ôtent même preſque jamais la vie à ceux à qui ils demandent la bourſe.

Ces mêmes tours ſervent auſſi à marquer les diſtances d'un lieu à un autre, & indiquent les noms des principales villes. Les ſentinelles ſont encore chargées de porter les lettres de la cour, qu'elles font paſſer de main à main, juſqu'aux gouverneurs des villes & des provinces.

Nous faiſions nos petites courſes, tantôt ſur des chevaux, tantôt ſur des mulets, & quelquefois à pied, accompagnés de porte-faix chargés de notre bagage. J'accablois de queſtions mon compagnon de voyage ; & il y répondoit de façon à ne rien laiſſer deſirer à ma curioſité. Il me parla d'abord de l'origine, de l'ancienneté & des révolutions de l'empire Chinois.

L'hiſtoire inconteſtable de ce peuple, la ſeule qui ſoit fondée ſur des obſervations aſtronomiques, me dit le ſçavant miſſionnaire, remonte juſqu'à une éclipſe calculée plus de deux mille ans avant Jeſus-Chriſt ; car les Chinois ont joint l'hiſtoire du ciel à celle de la

terre, & ont ainsi justifié l'une par l'autre. Les Jésuites envoyés, dans les derniers siécles, chez cette nation inconnue, ont vérifié les éclipses du soleil rapportées par Confucius ; & en les comparant avec les différentes époques de l'Histoire Chinoise, ils ont fait remonter l'origine de ce peuple aux tems les plus reculés. Les écrivains qui lui sont les moins favorables, conviennent que cette monarchie est pour le moins aussi ancienne que celle des Egyptiens & de tout autre empire dont on trouve des traces dans l'histoire. Quelques Chinois ont porté leurs prétentions au-delà du déluge ; mais cette idée est traitée par les sçavans même de ce pays, comme l'est, parmi nous, l'opinion de ceux qui ont écrit que les François descendent des Troyens. En général, tous les Chinois s'en tiennent à leur histoire authentique, qui fixe le commencement de leur empire au régne de Fo-Hi. Ils regardent même comme très-obscur tout le tems qui s'est écoulé depuis Fo-Hi jusqu'à Yao. Ce dernier commença à régner près de deux mille quatre cens ans avant Jesus-Christ ;

& pendant quatre-vingt ans qu'il fut ſur le trône, il chercha à rendre les hommes éclairés & heureux. Son nom eſt encore en vénération à la Chine, comme l'eſt, parmi nous, celui de Louis XII & de Henri IV.

Ce n'eſt que depuis cet empereur, que la chronologie Chinoiſe paroît certaine. Ce prince travailla lui-même à réformer l'aſtronomie ; car il fut un mathématicien habile ; ce qui prouve qu'il étoit né chez une nation déja policée ; car on ne voit point, dit quelque part M. de Voltaire, que les anciens chefs des bourgages Gauloiſes aient réformé l'aſtronomie. Clovis n'avoit point d'obſervatoire.

Vingt deux dynaſties, ou familles ſouveraines, ont ſucceſſivement gouverné la Chine. La premiere reconnoît Yu pour ſon fondateur, & finit dans la perſonne de Kié, dix-ſeptieme empereur de ſa race. Vous jugez bien que ces nombreuſes dynaſties ont dû produire de bons & de mauvais rois ; les premiers, par une ſuite naturelle, ſe ſont maintenus ſur le trône, beaucoup plus long-tems que les autres. Sans entrer dans le détail de leur adminiſtration,

niſtration, je crois, me dit notre miſſionnaire, que vous ne ſerez pas fâché d'apprendre différens traits qui m'ont été racontés de quelques-uns de ces monarques.

Avant le régne de Fo-Hi, les Chinois étoient un peuple barbare, ſans diſcipline & ſans mœurs. Ce prince les poliça, leur donna des loix; & pour les accréditer, il publia qu'il les avoit vues gravées ſur le dos d'un animal extraordinaire, moitié cheval, moitié dragon. Cette impoſture lui réuſſit, comme à Numa, Mahomet, & pluſieurs autres. Ce dragon célebre eſt devenu la deviſe de la Chine, l'ornement des habits impériaux, l'objet de la vénération des peuples.

L'empereur Yu, pour ſe rendre plus acceſſible à ſes ſujets, fit attacher à la porte de ſon appartement une cloche, un tambour & trois tables de différens métaux. Suivant la nature des affaires, on frappoit ſur ces divers inſtrumens; & le monarque donnoit audience ſur le champ. On aſſure qu'un jour il ſortit deux fois de table, & un autre jour trois fois du bain, pour écou-

ter les plaintes de quelques particuliers.

Chi-Hoang-Ti fit construire, il y a environ deux mille ans, la fameuse muraille qui sépare la Tartarie de la Chine, & qui subsiste encore sur un contour de plus de cinq cens lieues. Elle s'éleve sur des montagnes, & descend dans des précipices : on y a pratiqué de larges voûtes pour le passage des rivieres, bâti des forts & un grand nombre de tours, d'espace en espace, pour des corps-de-garde, & ménagé plusieurs issues, pour la facilité du commerce. Cette muraille est partie de briques, partie de terre battue; sa hauteur est de trente pieds, sa largeur de vingt : monument supérieur aux pyramides d'Egypte, par son immensité & son utilité. On prétend qu'un tiers de la nation y fut employé; que sa construction n'a duré que cinq ans; & qu'elle étoit gardée par un million de soldats; ce qui n'a pas empêché les Tartares de se rendre maîtres de la Chine : aujourd'hui on se contente d'entretenir de bonnes garnisons dans les endroits les plus exposés.

Ce même empereur, qui laissoit un monument éternel de sa gloire, voulut encore que la postérité ne parlât que de lui. Il ordonna qu'on brûlât toutes les histoires, pour anéantir la mémoire de ses prédécesseurs. Il n'épargna pas même les livres de morale, sous prétexte qu'ils nuisent au despotisme des souverains; que ceux qui en font leur étude, s'érigent en réformateurs de l'Etat, censurent la conduite du prince, & soufflent parmi le peuple l'esprit de désobéissance & de révolte. Il devoit s'attendre que de pareils ordres ne seroient pas pleinement exécutés.

Vou-Ti, que les Annales Chinoises mettent au rang des meilleurs princes, fit recueillir les anciens livres qui avoient échappé aux fureurs barbares du tyran Chi-Hoang-Ti, & ordonna aux sçavans de les enseigner dans les écoles publiques. L'histoire ne reproche à ce prince, qu'une crédulité excessive pour les sciences occultes. Un imposteur lui apporta un jour un élixir, & l'exhorta à le boire, lui promettant l'immortalité. Un Mandarin, qui avoit plus d'esprit qu'eux, prit la coupe, & avala la

liqueur. L'empereur irrité, le condamna à perdre la vie. « Mais, dit le Mandarin, si ce breuvage rend immortel, » vous entreprendrez inutilement de » me faire mourir. Si, au contraire, » il ne donne pas l'immortalité, un si » frivole larcin mérite-t-il la mort? »

Tai-Tsong comparoit un prince qui foule ses peuples, à un homme qui couperoit sa chair par morceaux, pour s'engraisser de sa propre substance. Voyant un jour le dégât horrible que faisoit dans la campagne une foule inombrable de sauterelles, il en prit une qu'il mit dans sa bouche, & dit, en soupirant: « Malheureux insectes, vous » dévorez la subsistance de mon peu» ple; que ne devorez-vous plutôt » mes entrailles? » Une autrefois qu'il se promenoit dans une barque avec ses enfans: « Vous voyez cette bar» que, leur dit-il; c'est l'eau qui la » porte, & qui peut, en même tems, » la submerger. Le peuple ressemble à » cette eau, & l'empereur à cette bar» que. »

Lorsque Hugues-Capet commençoit la toisieme race des rois de France, Tai-Tsou fondoit la dix-neuvieme

dynastie des empereurs de la Chine. On raconte de ce dernier, que, durant un hiver très-rude, son armée étant aux prises avec les Tartares, il se dépouilla d'une robe de fourrure, & l'envoya au général de ses troupes, l'assurant qu'il voudroit bien en donner une pareille à chaque soldat.

Chi-Tsou fut le premier prince Tartare qui monta sur le trône de la Chine. Il étoit contemporain de S. Louis, & se fit adorer, comme lui, par la douceur & la sagesse de son gouvernement. Il laissa à ses nouveaux sujets leurs loix & leurs usages; & il eut la prudence de se conformer lui-même aux mœurs & au génie de la nation qu'il venoit de conquérir. Cette même politique a encore été suivie par les Tartares Mant-Cheoux, maîtres aujourd'hui de la Chine; ils se sont soumis, les armes à la main, aux loix du pays dont ils ont envahi le trône. C'est au régne de Chi-Tsou qu'on rapporte la construction du fameux canal, qui coupe la Chine du midi au septentrion dans l'espace de six cens lieues, & ouvre une communication facile d'une extrémité de l'empire à l'autre. Cet

ouvrage, qu'on appelle *canal royal*, est supérieur à tout ce que l'Europe offre de plus merveilleux en ce genre. Il se joint à des lacs & a des rivieres dans lesquelles il se perd pendant quelque tems. Il en sort ensuite pour reprendre son propre cours, & se rejoindre de nouveau à d'autres rivieres & à d'autres lacs. Sa principale destination est de fournir à la subsistance de la capitale, & à l'approvisionnement de la cour. La Chine est pleine de ces canaux, qui, sans être de la magnificence de celui-ci, sont d'un usage infini pour l'arrosement des terres, la facilité des transports, & la commodité des voyages. On en voit qui s'étendent l'espace de dix lieues en droite ligne. Il y en a dont les rives sont bordées de pierre & de maisons fort serrées, qui contiennent un nombre infini d'habitans. Les principaux canaux se déchargent des deux côtés dans un grand nombre de petits qui se subdivisant en quantité de ruisseaux, communiquent à la plûpart des villes & des bourgs.

Un grand mérite, joint à des circonstances heureuses, éleva sur le trône

de la Chine un homme qui avoit été cuisinier dans un monastere de Bonzes. Hong-Von, c'est le nom de ce monarque, pour n'avoir point à rougir de ses ancêtres, conféra le titre d'empereur à son pere, à son aïeul, à son bisaïeul & à son trisaïeul; comme en France, quand le hazard ou le mérite éleve des plébéiens à des places qui supposent quelque naissance, leur premier soin est de fabriquer des généalogies, qui ennoblissent une longue suite d'aïeux roturiers. Un jour que Hong-Von visitoit les provinces, accompagné de son fils, il s'arrêta au milieu d'une campagne où des laboureurs conduisoient la charrue. « Apprenez, dit-il au jeune prince, » à menager des hommes si estimables; » & quand vous régnerez, gardez-vous » bien de les surcharger d'impôts.

Tsoui-Chong, général Chinois, qui aimoit éperdument sa femme, eut le malheur de se la voir enlever par un empereur. L'époux furieux conspire contre son maître, le fait assassiner dans une sédition, & s'empare du trône, Ce grand événement est aussitôt placé dans les Fastes du tribunal historique. Il faut d'abord vous dire

ce que c'eſt que ce tribunal. Ce ſont des docteurs chargés de conſigner dans l'hiſtoire de l'empire les vertus & les vices de l'empereur régnant. C'eſt une eſpece de loi fondamentale, que l'exiſtence de cet établiſſement qui n'eſt rien moins qu'agréable au monarque, & qu'il ne peut cependant point abolir, quelque abſolue que ſoit ſon autorité. Une choſe plus ſurprenante encore, c'eſt l'extrême ſévérité de ce tribunal. Il eſt inébranlable, incorruptible, ſans égards, ſans ménagement. Les menaces de l'empereur, la crainte des ſupplices, les tourmens les plus affreux, rien ne feroit capable d'arrêter la plume de ceux qui le compoſent; ils ont juré d'écrire la vérité, & ils l'écrivent. Ils ſont chargés d'obſerver toutes les paroles & toutes les actions du monarque. Chacun d'eux en particulier, & ſans en faire part aux autres, les écrit ſur une feuille volante à meſure qu'il en eſt inſtruit; ſigne ce qu'il vient d'écrire, & jette cette feuille dans un bureau, par une ouverture pratiquée à ce deſſein. On y marque tout ce que l'empereur a dit & fait de bien & de mal.

Par exemple : Tel jour, le prince accorda des distinctions honorables aux races futures de ces héros plébéïens, qui ont consacré leurs plus belles années au service de l'Etat.

Tel jour, il adopta leurs fils, les réunit dans le même asyle, & voulut que sous les mêmes auspices, ils y apprissent à la fois les loix de la religion, de la probité, de l'honneur & de la guerre.

Tel jour, en telle année, on lui dit qu'en risquant une attaque qui ne coûteroit que peu de sang, une ville qu'il assiégeoit se rendroit quatre jours plutôt; « J'aime mieux les perdre devant » une place ces quatre jours, répondit- » il, qu'un seul de mes sujets. »

Tel jour, en telle année, il gagna en personne une bataille fameuse; & il ne fut flatté du titre de vainqueur, que pour donner la paix à ses ennemis.

Tel jour, frappé de l'affreux spectacle des morts & des mourans étendus sur le champ de bataille : « Qu'on ait » soin, dit-il, de mes sujets comme de » mes enfans; qu'on ait soin même des » ennemis. »

Tel jour il se transporta en personne dans les hôpitaux militaires, pour s'as-

ſurer ſi ſes ordres étoient exécutés.

Tel jour, en telle année, les fatigues de la guerre l'ayant mis ſur le bord du tombeau, tout l'empire retentit de cris de douleur, de tendreſſe & de déſolation. Inſtruit de ces témoignages d'amour : *Qu'ai-je donc fait*, s'écria le monarque languiſſant, *pour être aimé de la ſorte?*

Tel jour, en telle année, il reçut le titre glorieux de *Monarque chéri*, par une acclamation unanime de ſon peuple, qui eſt lui-même, de tous les peuples du monde, le plus chéri de ſon roi.

Tel jour enfin, il vit mourir ſon fils unique, & montra, dans cette occaſion, toute la tendreſſe du meilleur des peres, & la fermeté du plus grand de tous les rois, &c. &c.

On fait la même choſe par rapport aux mauvaiſes actions; mais dans les Mémoires de l'ancien régne que j'ai parcouru, il ne ſe trouve que des actions dignes de ſervir de modele à tous les princes.

Le bureau où les feuilles du tribunal hiſtorique ſont dépoſées, ne doit jamais s'ouvrir durant la vie de l'empe-

reur régnant, ni même tant que sa famille est sur le trône. Quand la couronne vient à passer dans une autre maison, on rassemble ces différens Mémoires; & l'on en compose l'histoire de la dynastie éteinte.

C'est dans les Fastes de ce tribunal, que fut consignée l'action de l'usurpateur Tsoui - Chong. Le récit ne lui en étoit pas favorable. Informé d'une telle licence, il dépose le président, le condamne à la mort, supprime la relation, & crée un nouveau président. Le premier usage que celui-ci fait de sa dignité, est de dresser une nouvelle relation, aussi vraie, aussi circonstanciée que celle de son prédécesseur. L'empereur, instruit de cette audace, casse, dissout le tribunal, & fait mourir tous ceux qui le composent. L'empire est aussitôt inondé de relations qui peignent le monarque de si noires couleurs, que ce prince, craignant avec raison, une révolte générale, ne parvint à calmer ses sujets, qu'en permettant le rétablissement du tribunal historique, & en lui rendant toute sa liberté.

C'étoit, Madame, par des pareils récits que le prêtre missionnaire diver-

ſiſtoit les agrémens de notre voyage; & comme je le voyois ſi bien inſtruit de l'hiſtoire du pays, je le priai de m'apprendre comment la race, aujourd'hui régnante, étoit montée ſur le trône de la Chine.

Le plus vaſte empire du monde, conquis par une nation à peine connue, voilà, me répondit-il, un des événemens les plus mémorables de l'hiſtoire moderne. Cette étonnante révolution arriva dans les commencemens du ſiécle paſſé, de la maniere dont je vais le dire. Au-delà de la grande muraille, dont je vous parlois, il y a peu de tems, étoient quelques tribus de Tartares Mant-Cheoux, qu'un vice-roi de la Chine, voiſin de ce peuple peu redouté, traitoit fort durement. Ils ſe révolterent; & s'étant réunis en un corps d'armée, ils élurent un chef, auquel ils donnerent le titre de *roi*. Le choix tomba ſur la perſonne de Tayt-Sou, celui-là même que la maiſon régnante reconnoît pour le fondateur de ſa dynaſtie. Il ne penſoit pas, ſans doute, alors à conquérir la Chine; il ne vouloit que s'en venger, & procurer la liberté à ſon peuple. Ses ſuc-

cès inespérés lui firent concevoir de plus vastes projets. Chaque année de son régne étoit marquée par quelque victoire ; & chaque victoire lui acquéroit une province. Il ne vécut pas assez, pour soumettre toute la Chine ; son fils Tayt-Song, qui lui succéda, s'en fit proclamer empereur ; mais sa mort affoiblit, pour quelque tems, la puissance formidable des Tartares. Comme il ne laissoit point d'enfans, & qu'aucun de ses freres n'eut alors l'ambition de marcher sur ses traces, la monarchie des Mant-Cheoux se changea en une espece de république.

Cependant l'esprit de révolte agitoit toutes les provinces de la Chine : au défaut d'ennemis étrangers, cet empire étoit déchiré par ses propres habitans ; & tandis que le monarque restoit dans son serrail avec ses femmes & ses eunuques, le peuple obéissoit à différens chefs, dont un seul mérite d'être connu. Son nom étoit List-Ching ; il vint avec l'élite de ses troupes aux portes de Pékin ; & l'empereur ne sortit jamais de son palais ; il ignoroit même une partie de ce qui se passoit. La conster-

nation répandue sur le visage de ses courtisans & de ses ministres, le convainquit enfin que tout étoit désespéré. « Hélas ! s'écria-t-il, je vois bien » que ma dynastie est sur sa fin ; la » seule grace que je vous demande, » est de sauver mon fils. » A ces mots, tout le palais rétentit de gémissemens. L'impératrice effrayée sortit de son appartement, embrassa ses enfans, les arrosa quelque tems de ses larmes, les remit entre les mains de personnes de confiance, les suivit des yeux jusqu'à la sortie du palais ; après quoi, elle s'enferma dans sa chambre & se pendit. L'empereur y accourut ; & ayant fort approuvé cet exemple de fidélité : » Voilà, dit-il à ses autres femmes, le » modele que vous devez suivre ; je » vous prie de le faire incessamment, » & même je vous l'ordonne. » Il fut obéi à l'heure même, sans qu'aucune de ces malheureuses, au nombre d'environ quarante, qu'il fallut peut-être un peu aider, ôsât se plaindre de son sort.

Après cette exécution, l'empereur apperçut sa fille unique, âgée de quinze

ans, que l'imperatrice n'avoit pas cru devoir expoſer hors du palais. Se défiant d'une ſi grande jeuneſſe, il ne voulut pas exiger d'elle le ſacrifice volontaire de ſa vie; ce bon pere lui donna lui-même un coup de poignard, & la laiſſa pour morte. Vous vous attendez, ſans doute, qu'il va ſe tuer auſſi ſur le corps de ſes femmes & de ſa fille; mais il veut ſçavoir auparavant s'il n'y a pas d'eſpérance de pourvoir à ſa ſûreté. Enfin toutes ſes tentatives devenant inutiles, il ſe retire dans un pavillon, & trace ſur ſa robe les paroles ſuivantes. « Mes malheurs ſont une punition du ciel que mon » indolence a irrité. Les grands de » ma cour m'ont perdu en m'ôtant » la connoiſſance des affaires de mon » empire. Sujets rebelles, mettez mon » corps en piéces; mais épargnez mon » peuple innocent, & déja aſſez mal- » heureux de m'avoir eu pour maître. » Ce fut-là comme le teſtament du monarque, qui, détachant ſa ceinture, l'employa à s'étrangler, & mit ainſi fin à une vie qu'il n'avoit pas oſé défendre.

Après la mort de ce prince, les Tartares, & List-Ching le rebelle, qu'on nomme ainsi, parce qu'il ne réussit pas, se disputerent l'empire de la Chine. List-Ching perdit de fréquentes batailles, & vit, chaque jour, diminuer son autorité. Ses troupes se rebuterent de ses mauvais succès; & se trouvant abandonné de tout le monde, il fut tué par des paysans.

Un des fils du prince Tartare Tayt-Sou, & frere de l'empereur Tayt-Song, étoit entré dans Pékin; & s'étant emparé des postes les plus importans de cette capitale, fit passer la couronne sur la tête d'un de ses neveux, âgé de sept ans, & retint pour lui la régence du royaume. Cet enfant fut le pere du célebre empereur Cang-Hi, sous lequel la Chine a été si heureuse & la religion Chrétienne si florissante. Il eut lui-même assez de bonheur & assez de sagesse, pour se faire obéir également des Chinois & des Tartares. Il fut contemporain de Louis XIV; & tandis que le monarque François remplissoit l'Europe de l'éclat de sa gloire, l'empereur de la Chine faisoit rétentir l'o-

rient du bruit de ſon nom. Son régne, comme celui de Louis le Grand, fut un des plus longs, des plus glorieux, des plus féconds en événemens. Ces deux princes furent également heureux & adroits dans le choix de leurs généraux & de leurs miniſtres; également appliqués aux affaires, attentifs aux beſoins de leurs peuples, affectionnés aux ſçavans, aux gens de lettres, aux artiſtes; grands dans les actions d'éclat, économes dans le domeſtique, doués, en un mot, de toutes les vertus dignes du trône, de toutes les qualités qui font les grands rois. Louis XIV aima, protégea, reſpecta les miniſtres de l'égliſe: Cang-Hi traita favorablement les miſſionnaires qui venoient inſtruire & admirer ſa nation.

Ici finit le récit de M. Des Roches: dans la lettre ſuivante je reprendrai la ſuite de notre voyage.

Je ſuis, &c.

A Canton, ce 17 Juin 1744.



LETTRE LVI.

SUITE DE LA CHINE.

LA premiere ville de la province de Canton, dans laquelle les affaires de notre missionnaire l'obligerent de s'arrêter, se nomme *Chao-Tcheou-Fou.* Il est à popos, Madame, de vous apprendre la signification de ces divers noms, que portent un grand nombre d'autres villes de la Chine. Celles qui se terminent en *fou*, sont des cités du premier ordre, qui en ont plusieurs autres dans leur dépendance. On appelle *Tcheou*, les villes du second rang, qui président à leur tour sur de moins considérables, nommées *Hien*, ou villes du troisieme ordre.

Il y a à la Chine sept ou huit villes qui sont, pour le moins, de la grandeur de Paris; on prétend que Pékin le surpasse de beaucoup pour le nombre des habitans. On compte plus de quatre-vingt villes du premier ordre, qui sont comme Lyon, Rouen, Toulouse ou Bordeaux. Il y en a près de trois cens du

second rang, comme Orléans, Troyes, Reims, Dijon, &c. Les villes du premier ordre sont celles où réside un gouverneur en chef; les autres ne sont soumises qu'à un simple Mandarin, quoiqu'aussi grandes quelquefois, & aussi peuplées que celles du premier rang.

A une lieue de Chao-Tcheou-Fou est un célebre monastere de Bonzes, que nous allâmes visiter. On ne peut rien voir de plus agréable que sa situation; & on nous raconta des choses incroyables de son fondateur. Ce que vous avez lu dans les Légendes de nos plus déterminés pénitens, n'approche pas des austérités qu'on lui attribue. Tant il est vrai, a dit quelqu'un, que dans toutes les religions il y a des gens qui se font du mal pour plaire à Dieu; passe encore, s'ils n'en faisoient pas aux autres. Cet austere personnage vivoit, il y a près de mille ans; & l'on a vu jusqu'à mille Bonzes habiter ce monastere.

Ces religieux doivent leur origine à un Indien nommé *Foë*, qui vivoit long-tems avant Pythagore. Ils furent introduits à la Chine, où ils prêcherent & répandirent par-tout la doctrine de

leur instituteur qu'ils adorent comme un Dieu. Il leur avoit enseigné le dogme de la métempsycose, & toutes les absurdités qui en résultent. Il leur a laissé, de plus, cinq préceptes d'une obligation indispensable, sçavoir de ne tuer aucune créature vivante, de ne pas s'emparer du bien d'autrui, d'éviter l'impureté, de ne jamais mentir, & de s'abstenir de l'usage du vin. A ces devoirs les Bonzes en ajoûtent d'autres uniquement à leur avantage. Ils tâchent de persuader au peuple, qu'il est très-important pour l'autre vie, de faire du bien aux religieux; que par ces aumônes on rachete ses pêchés, & l'on acquiert des récompenses glorieuses. Ils menacent des derniers supplices ceux qui meurent sans avoir satisfait à ce commandement; ainsi nos anciens moines damnerent impitoyablement un roi de France, qui n'avoit point fondé d'abbayes, ni enrichi de monasteres.

Ces Bonzes, si on s'en rapporte à l'extérieur, mènent la vie du monde la plus austere. Ils s'imposent de rudes pénitences jusqu'au milieu des places publiques; ils se chargent de grosses chaînes qu'ils traînent avec beaucoup

de fatigues ; ils se frappent la tête & la poitrine avec des cailloux ; & s'arrêtant à chaque porte : « Voyez, disent-ils aux habitans, » ce qu'il nous en » coûte, pour expier vos péchés ; ne » pouvez-vous nous faire une petite » aumône ? » Mais de toutes ces austérités volontaires, la plus plaisante est celle que m'a racontée notre missionnaire. Un jeune Bonze étoit debout dans une chaise portée par deux hommes, bien fermée, & hérissée en dedans d'une grande quantité de longues pointes de cloux. « Je ne sortirai point » de celieu, où je suis pour le bien » de vos ames, disoit aux spectateurs l'avare pénitent, » que vous n'ayez » acheté tous ces cloux, dont chacun » vaut dix sols. » Il pria aussi le missionnaire d'en acheter, en disant : « Tenez, » prenez ceux-ci ; ce sont les meilleurs » de ma chaise, parce qu'ils m'incommodent plus que les autres ; cependant je ne vous les vendrai pas plus » cher. Vous ne devez pas douter qu'ils » ne deviennent une source de bénédictions dans votre famille. Prenez-en » du moins un ; & l'aumône que vous » ferez, servira à bâtir le temple que

» nous érigeons au dieu Foë. » Ce ſtratagème lui réuſſit ; & l'impoſteur eut bientôt le débit de toute ſa marchandiſe.

Malgré ces auſtérités apparentes, la profeſſion de Bonzes eſt tellement mépriſée, qu'il n'y a preſque point de Chinois d'une naiſſance honnête, qui veuille l'embraſſer. Pour y ſuppléer, ils achetent de jeunes eſclaves de ſept ou huit ans, les inſtruiſent de leur doctrine & en font des religieux. La plûpart ſont fort ignorans ; mais comme il y a, parmi eux, une diſtinction de rang, les uns ſont employés à la quête ; d'autres plus inſtruits ſont chargés de viſiter les gens de lettres, & de s'inſinuer dans la faveur des grands. Les plus âgés préſident aux aſſemblées des femmes dévotes ; mais ces ſortes d'aſſemblées n'ont lieu que dans quelques villes ; & les femmes qui les compoſent doivent être d'un âge mûr, veuves, libres & maîtreſſes de diſpoſer de quelque argent. Les Bonzes choiſiſſent pour ſupérieures, celles qui ſont le plus en état de contribuer à l'entretien de l'ordre. Les hommes ont auſſi de ces congregations où préſide un vieux Bonze. Les uns & les

autres chantent des hymnes à l'honneur de Foë; mais le résultat ordinaire de ces confréries, est, comme ailleurs, de tirer de l'argent des dupes qui s'y enrollent.

L'avidité des Bonzes pour les aumônes, les tient toujours prêts à se rendre indifféremment chez les riches ou chez les pauvres, au moment qu'ils y sont appellés; & ils y demeurent aussi long-tems qu'on veut les retenir. Si c'est pour quelque assemblée de femmes, ils mènent avec eux le plus ancien, distingué des autres par le respect qu'ils lui portent, par le droit de préséance, & par un habit convenable à son rang.

On prétend que ces Bonzes sont d'une adresse extrême dans les intrigues d'amour. Ils insinuent à leurs dévotes, qu'en accordant leurs faveurs aux disciples de Foë, elles se trouvent souvent honorées, sans le sçavoir, des embrassemens de ce dieu. Ils leur persuadent même qu'ils ont d'anciens droits sur leur virginité: « Souvenez-vous, leur disent-ils, » qu'avant que de naître vous » m'avez promis d'être ma femme. C'est » une mort trop prompte qui m'a privé » des droits que je réclame aujourd'hui. »

On voit de jeunes personnes des meilleures familles, deshonorées par ces moines, accoutumées au vice dès l'âge le plus tendre, & réduites pour toute ressource, à faire ouvertement profession de libertinage.

Avant que d'être initié dans l'ordre des Bonzes, il faut passer par de rigoureuses épreuves. Le novice doit laisser croître sa barbe & ses cheveux pendant le cours d'une année. Vêtu d'un habit pauvre & déchiré, il va de porte en porte, les yeux baissés, demandant l'aumône, & chantant les louanges de l'idole, au service de laquelle il veut se consacrer. Durant ce noviciat pénible, il doit s'abstenir de la chair de toute espece d'animal. Il lui est même défendu de dormir; & s'il vient à succomber au sommeil, ses supérieurs le réveillent sans pitié. Quand il a subi avec courage ces rudes épreuves, on l'admet à la profession. Tous les Bonzes des monasteres voisins s'assemblent, & se prosternent devant l'idole, récitant à haute voix certaines prieres au son de plusieurs clochettes, & ayant sur le cou une espece de chapelets. Pendant ce tems-là, le novice, prosterné

terné à la porte du temple, attend en ſilence la fin des cérémonies. Alors les Bonzes viennent le prendre, le conduiſent à l'autel, & lui jettent ſur le corps une robe griſe avec une ceinture de corde, pareille à celle de nos Capucins. On lui met ſur la tête un bonnet de carton; & le tout finit par des embraſſemens réciproques.

Sans s'embarraſſer de ce que deviendroient les profeſſions les plus néceſſaires, les Bonzes veulent engager tout le monde dans ce même genre de vie inutile & oiſif. Leur zèle, à cet égard, ne peut mieux ſe comparer qu'à celui de nos religieux ou religieuſes d'Europe, qui preſſent les jeunes gens d'entrer dans un ordre qu'ils ſont ſouvent eux-mêmes très-fâchés d'avoir embraſſé.

Il y a auſſi des Bonzeſſes à la Chine, c'eſt-à-dire, des filles qui vivent en communauté, dans des monaſteres dont l'entrée eſt interdite à tout le monde. Elles s'y occupent du culte des idoles & du travail des mains. Elles ne gardent point la clôture; mais elles ſont tenues d'obſerver la continence, tandis qu'elles demeurent dans le couvent. On punit ſévérement celles qui y manquent;

ensuite on les oblige d'en sortir pour se marier.

Les couvens de Bonzes sont très-communs dans toute la Chine, où l'on compte plus d'un millon de ces moines avares, ignorans, débauchés, hypocrites & fainéans. C'est sur les montagnes que sont situés leurs monasteres les plus célebres. On y vient de fort loin en pélerinage; & si-tôt qu'on est arrivé au pied de la montagne, on se met à genoux, & l'on témoigne son respect par de fréquentes prosternations. Ceux qui ne peuvent entreprendre ces pieux voyages, chargent leurs amis de leur acheter des papiers imprimés & scellés par les Bonzes, sur lesquels est empreinte l'image de leur dieu. Ils les appellent des passeports pour l'autre vie; chaque monastere a une ample provision de ces indulgences. Celui que nous venions visiter devoit recevoir un novice le lendemain de notre arrivée; nous y couchâmes pour assister à cette cérémonie; & c'est-là que j'ai appris les détails que je viens de décrire.

A notre retour, nous fûmes témoins d'un spectacle encore plus triste : un

malfaiteur condamné à la cangue, subissoit ce chatiment. C'est une espece de carcan, composé de deux planches larges, épaisses, & échancrées au milieu : on les joint ensemble après qu'on y a inséré le col du criminel. En cet état, il ne peut ni voir son corps, ni porter les mains à sa bouche, & est obligé de recevoir sa nourriture par le secours d'autrui. Il est chargé jour & nuit de cet importun fardeau, plus ou moins pesant, selon la qualité du crime. Le poids commun est de cinquante livres; il peut aller jusqu'à deux cens; & le supplice dure plusieurs mois, pendant lesquels le coupable est obligé de se montrer tous les jours dans les marchés ou à la porte des temples : c'est une peine flétrissante. Il est permis aux parens & aux amis de soulever la cangue pour soulager le patient ; mais afin que personne ne soit tenté de l'en délivrer, le juge fait coller dans les jointures deux bandes de papier, scellées du sceau public. Sur ce papier est écrit, en gros caracteres, la nature du crime & la durée du châtiment. Lorsque le terme de la punition est expiré, on ramene le criminel aux pieds du magistrat qui

le délivre ; & après lui avoir fait donner une légere bastonnade, car c'est presque toujours par-là que commencent & finissent les punitions à la Chine, il l'exhorte à se mieux conduire à l'avenir.

Quand les coups de bâton ne passent pas le nombre de vingt, c'est une correction paternelle qui n'a rien de deshonorant. L'empereur traite quelquefois ainsi ses ministres & ses principaux officiers, & ensuite les voit & agit avec eux à l'ordinaire. Il faut très-peu de chose pour mériter cette punition : avoir volé une bagatelle, s'être emporté de paroles, si le magistrat en est instruit, il fait exercer aussi-tôt l'instrument de correction. C'est une grosse canne de bambou, bois dur, lourd & massif; fendue, à demi-plate, & longue de quelques pieds. Le magistrat est assis gravement devant une table, sur laquelle est une boëte remplie de petits bâtons longs de six à sept pouces. Au signe qu'il donne en jettant un de ces bâtons, on saisit le coupable ; on l'étend ventre contre terre ; on lui abaisse son haut de chausses jusqu'aux talons ; & on lui

donne autant de coups ſur les feſſes, que le magiſtrat a tiré de petits bâtons de la boëte. Il faut obſerver que quatre coups ſont comptés pour cinq ; & c'eſt ce qui s'appelle ici la grace de l'empereur qui, en qualité de pere tendre, diminue toujours quelque choſe du châtiment. Après avoir ſubi la correction, le patient ſe met à genoux devant le juge, ſe courbe trois fois juſqu'à terre, & le remercie du ſoin qu'il prend de ſon amendement.

Une choſe fort ſinguliere, c'eſt qu'on loue des hommes qui, pour de l'argent, ſubiſſent le châtiment du coupable. Ils eſcamotent ſa perſonne, en prenant ſubtilement ſa place, & gagnent ainſi leur vie à recevoir des coups de bâton. On a encore un autre moyen d'éviter une partie de la correction, c'eſt de gagner les exécuteurs, qui ont l'art de ménager leurs coups avec une legéreté qui les rend preſque inſenſibles.

Un Mandarin a le droit de faire donner la baſtonnade en tous lieux, même hors de ſon diſtrict. Auſſi quand il ſort, eſt-il toujours accompagné d'officiers de juſtice, qui portent devant lui la canne de bambou. Si quelque homme

du peuple demeure à cheval lorſqu'il paſſe, ou ne ſe hâte point de ſe retirer, il reçoit auſſi-tôt quelques coups par ſon ordre; & cette exécution eſt ſi prompte, que ſouvent elle eſt faite avant même que les paſſans s'en ſoient apperçus.

La baſtonnade eſt encore le châtiment commun des ſentinelles qu'on trouve endormies pendant la nuit, des enfans, des écoliers, des domeſtiques, des gens ſans aveu, & des mendians vagabonds. Il y a de ces derniers à la Chine, autant que de pauvres dans les rues de Paris. Ces fainéans voyagent en troupes, ſe mêlent de dire la bonne aventure, & ne ſont pas moins trompeurs que nos Egyptiens d'Europe. La plûpart ſont eſtropiés ou feignent de l'être, & s'eſtropient même quelquefois pour exciter la compaſſion. Les uns ſe couvrent l'œil d'une emplâtre; d'autres ſe le ſont arraché réellement. Celui-ci ſe fait une bouche de de travers; celui-là ſe raccourcit une jambe ou un bras. Enfin toutes les difformités artificielles que nous voyons pratiquer par nos mendians, ſont également en uſage à la Chine. Il eſt vrai

que le gouvernement eſt ici plus ſévere qu'en France contre ces ſortes d'impoſteurs ; & la canne de bambou leur fait retrouver bien vîte le nez, l'œil, le bras, & la jambe dont ils feignoient d'être privés. S'ils n'apportent pas ces défauts en naiſſant, ce ſont leurs parens, qui ſouvent les eſtropient dès l'enfance, pour les mettre en état de gagner leur vie par ces miſerables artifices. On voit encore de ces gueux exercer contre eux-mêmes des rigueurs incroyables pour extorquer des aumônes. Ils ſe fouettent le corps, frappent du front contre une pierre, ou ſe heurtent la tête l'un contre l'autre, juſqu'à ſe faire des contuſions horribles, & à tomber ſans connoiſſance. Ils continueroient ces extravagances au degré d'en mourir, ſi les ſpectateurs ne les arrêtoient, en leur jettant quelques piéces d'argent. Ils forment ordinairement le cortége des opérateurs qui parcourent les bourgs & les villages, montés ſur des tigres ou d'autres bêtes apprivoiſées. Ces charlatans ont par-deſſus leurs habits, un grand manteau à longues manches, & un baudrier. Ils tiennent de la main droite une épée, avec laquelle ils font le mou-

linet par intervalle, en vantant leurs remedes pour toutes ſortes de maladies.

J'acheverai de vous apprendre ce qui regarde les loix pénales de la Chine. Dans les procédures criminelles, il n'eſt pas toujours beſoin d'un décret, pour conduire les malfaiteurs devant la juſtice. Dans quelque lieu que le magiſtrat découvre du déſordre, il a le pouvoir de le faire punir ſur le champ; ce qui n'empêche pas que le coupable ne puiſſe encore être cité devant quelque cour ſupérieure, où ſon procès étant recommencé dans les formes, il eſt quelquefois châtié avec plus de rigueur.

Tandis que l'affaire s'inſtruit, il eſt conduit dans les priſons qui n'ont ni l'horreur ni la ſaleté de celles de l'Europe. Ce ſont des logemens commodes & ſpacieux, bâtis preſque de la même maniere dans tout l'empire. Des hommes ſouvent innocens, ou legérement coupables, ne ſont-ils pas déja aſſez malheureux d'être privés de leur liberté ? Pourquoi faut-il ajoûter à cette perte, celle de la ſanté & de toutes les douceurs de la vie?

Les priſons de la Chine ſont toujours remplies d'une infinité de mi-

ſerables ; dans celles de Canton on compte habituellement juſqu'à quinze mille priſonniers. L'Etat ne les nourrit point ; mais on leur permet de s'occuper de divers travaux qui leur donnent moyen de ſubſiſter. On enferme les plus inſignes criminels dans des loges particulieres ; & on les enchaîne : les autres ont la liberté, durant le jour, de ſe promener dans une cour ſpacieuſe ; & le ſoir, on les fait entrer dans une grande ſalle pour y paſſer la nuit : des gardes veillent autour des priſons, & font obſerver un profond ſilence. On a le plus grand ſoin des priſonniers qui tombent malades ; on leur donne des médecins & de remedes aux frais de l'empereur ; un officier eſt tenu de veiller à ce que chacun faſſe ſon devoir. On n'y entend point de bruit ; on n'y voit point de querelle ; la tranquillité y régne comme dans un monaſtere. À l'égard de ceux qui ſe portent bien, on leur apporte, chaque jour, toutes ſortes de commodités en abondance ; ce qui forme continuellement un véritable marché : le tout enſemble a l'air d'une petite république bien reglée. La priſon

des femmes est séparée & grillée; on leur passe par un tour les choses dont elles ont besoin ; & rarement les hommes en approchent.

Lorsqu'un malfaiteur est accusé de quelque crime capital, son procès passe par cinq ou six tribunaux subordonnés les uns aux autres; mais, excepté dans quelques cas extraordinaires, où la justice doit être prompte, tels que la sédition & la révolte, aucun d'eux ne prononce définitivement un arrêt de mort. Les procès criminels doivent être examinés par l'empereur même; & nulle sentence de mort n'est exécutée s'il ne la signe, après qu'elle lui a été présentée jusqu'à trois fois. Il n'y a point de précaution qui paroisse excessive aux Chinois, lorsqu'il s'agit de conserver la vie à un citoyen. Vous devez juger de-là, Madame, que les crimes dignes de mort sont plus rares à la Chine qu'en Europe, où une procédure si lente seroit sujette à de grands inconvéniens. D'un autre côté, ces délais sont favorables à l'innocence, & la délivrent presque toujours de l'oppression, quoiqu'elle se trouve exposée à languir long-tems dans es chaînes. Lorsque le crime est d'une

énormité extraordinaire, le prince en ſignant la ſentence, y joint les paroles ſuivantes : « Auſſi-tôt qu'on aura » reçu cet ordre, que le coupable ſoit » exécuté ſans délai. » S'il n'eſt queſtion que d'un crime ordinaire, l'ordre eſt adouci dans ces termes : « Que le cri- » minel ſoit gardé en priſon juſqu'à » l'automne, & qu'il ſoit juſticié. » C'eſt ordinairement à cette ſaiſon qu'eſt renvoyée la punition de tous les malfaiteurs condamnés à mort. Si l'empereur n'approuve pas la premiere ſentence d'un tribunal, il peut nommer d'autres juges pour recommencer l'examen du coupable, juſqu'à ce que leur déciſion s'accorde avec la ſienne. Par-là il eſt toujours le maître de ſauver un criminel ou de perdre un innocent, dont il aura réſolu la délivrance ou la perte.

Dans les procédures ordinaires, la ſentence des tribunaux inférieurs eſt communiquée aux principaux officiers de toutes les cours ſuprêmes ; ainſi le plus vil & le plus mépriſable ſujet de l'empire jouit à la Chine d'un privilége qui ne s'accorde parmi nous qu'aux perſonnes de la plus haute diſtinction,

d'être jugé par toutes les chambres aſſemblées.

La queſtion ordinaire & extraordinaire eſt établie à la Chine, comme dans tous les pays policés ; & l'on n'y eſt pas moins induſtrieux à inventer de nouvelles machines pour tourmenter ingénieuſement les coupables. Ce raffinement de cruauté, inconnu des nations barbares & groſſieres, ne devoit pas être ignoré chez un peuple où, depuis ſi long-tems, les ſciences & les arts ſont cultivés.

Lorſqu'un criminel eſt condamné à mort, on ne manque pas, avant que de lui prononcer ſa ſentence, de lui préſenter un verre de vin qui ſe nomme ici le *vin d'offrande*. Après la lecture de l'arrêt, la plûpart de ces malheureux s'emportent en invectives contre ceux qui les ont condamnés. Les juges écoutent ces injures avec patience ; mais, ce qui ne ſe pratiquoit point encore en France quand j'en ſuis parti, on leur met enſuite dans la bouche un bâillon qui les empêche de parler, & avec lequel on les mene au lieu de l'exécution. D'autres ne font que chanter dans le chemin qui les conduit à

la mort, & boivent joyeuſement le vin d'offrande, & celui que leur préſentent des amis qui les attendent au paſſage, pour leur donner ce dernier témoignage d'attachement.

Les ſupplices capitaux ſont d'étrangler, de trancher la tête & de tailler en piéces. Le premier eſt le plus commun, & paſſe pour le plus doux : c'eſt celui des gens de qualité. On ſe ſert d'une corde longue de ſept à huit pieds, avec un nœud coulant qu'on paſſe au cou des criminels. Quelquefois, par une faveur inſigne, l'empereur leur envoie un cordon de ſoie, & leur permet de s'étrangler eux-mêmes.

Le ſecond ſupplice eſt regardé comme le plus infâme, & n'eſt que pour les crimes énormes. Les Chinois penſent qu'il ne peut rien arriver de plus honteux à un homme, que de ne pas conſerver en mourant ſon corps auſſi entier, qu'il l'a reçu de la nature.

La troiſieme eſpece de punition eſt celle des rebelles ou des traîtres. Elle a quelque choſe de barbare dans ſon appareil. On attache le criminel à un pilier; on lui écorche la peau de la tête qu'on lui rabat ſur les yeux; on

lui coupe ensuite successivement toutes les parties du corps ; on lui ouvre le ventre ; & l'on jette son cadavre ou dans un fossé, ou dans la riviere.

On ne dresse point d'échafaud pour les exécutions ; un criminel qui doit être décollé, se met à genoux dans quelque place publique, les mains liées derriere le dos ; l'exécuteur s'avance, & lui abbat la tête d'un seul coup. La charge de ce dernier n'a rien de flétrissant dans l'esprit des Chinois ; c'est, au contraire, un emploi de distinction, comme autrefois dans certains cantons d'Allemagne, c'étoit le plus jeune du corps de ville, qui expédioit les criminels ; dans d'autres, c'étoit le plus nouveau marié. En Georgie, on dit d'un seigneur, pour le louer, que personne n'entend comme lui à pendre & à décapiter son homme. Le bourreau de Pékin porte la ceinture jaune, qui est l'ornement des princes du sang.

Nous ne restâmes pas long-tems à Chao-Tcheou, parce que l'air n'y est pas sain, & qu'il y régne tous les ans des maladies qui enlevent quelquefois un grand nombre de ses habitans. Nous en partîmes pour visiter la province

de Canton. Près d'un lieu appellé *Nan-Hiong*, nous vîmes un chemin admirable sur le haut d'une montagne. Il a plus d'une lieue de longueur, & est bordé des deux côtés de précipices effrayans; mais comme il est très-large, on n'apprend point qu'il y soit jamais arrivé d'accident. C'est le chemin le plus fréquenté de la Chine; parce qu'il est devenu le passage de tout ce qui arrive de l'orient & du midi; aussi y voit-on autant de monde, que dans les rues des plus grandes villes. A côté est une espece de temple érigé à la gloire du Mandarin qui a fait construire ce chemin; & plus loin, les marchands ont élevé un monument de pierre à l'honneur du vice-roi chargé des douanes de la province, qui en a fait diminuer considérablement les droits.

Ces douanes sont ici beaucoup moins rigoureuses qu'en France : non-seulement on n'y fouille personne comme font nos commis de barrieres, grossiérement & avec humeur. Il est même rare qu'on ouvre les caisses & les paquets. Si c'est un homme de quelque apparence, on ne fait point la visite de ses coffres; & l'on n'exige

rien de lui. « Nous voyons bien, disent les gardes, » que monsieur n'est point » un marchand. » Au passage de quelques douanes, on leve les droits en nature; & alors on s'en rapporte à la déclaration du voiturier. Dans d'autres lieux on fait payer tant par poids; & cela ne souffre aucune difficulté. On ne visite point les paquets qui sont adressés aux gens de la cour.

Ce que je vis de plus remarquable dans les autres endroits de cette province, c'est la beauté & la magnificence extraordinaire de ses ponts. Comme j'en témoignois mon admiration au missionnaire: Que direz-vous donc, reprit-il, lorsque vous verrez dans les provinces de Fo-Kien, de Quey-Tcheou, de Chen-Si, de Peke-Li, les différens chefs-d'œuvre que la Chine offre en ce genre, sur la plûpart des rivieres & des canaux? Il y en a dont le sol est plat, c'est-à-dire, qu'au lieu d'y faire des voûtes, on a couché transversalement de longs quartiers de pierres qui portent sur des piliers isolés. J'ai vu un de ces ponts qui a au moins deux mille cinq cens pieds de longueur, & est soutenu par plus de trois cens piliers, assez élevés pour

donner passage à de grosses barques, avec leurs mâts & leurs voiles. Les deux côtés sont bordés de balustrades, sur lesquelles on voit, à égale distance, des globes, des lions & des pyramides.

On rencontre assez fréquemment à la Chine des ponts de sept, huit ou neuf arches toutes de marbre. D'autres sont ornés aux deux extrémités, d'arcs de triomphe, hauts, majestueux, & d'une parfaite exécution. Le pont du fossé qui environne le palais de l'empereur à Pékin, est un ouvrage merveilleux. Il représente un dragon d'une taille extraordinaire; les pieds servent de piliers; le corps forme l'arche du milieu; la queue en fait une autre, & la tête une troisieme. La masse entiere est de jaspe noir, dont toutes les parties sont si parfaitement jointes, qu'on les croiroit d'une seule piéce.

Ce que les Chinois appellent *le pont de fer*, est effectivement formé de l'assemblage de plusieurs chaînes de ce métal. Il est bâti sur un torrent dont le lit est fort profond. Sur chaque bord on a élevé deux grands massifs de maçonnerie, d'où pendent plusieurs chaî-

nes qui traverſent d'un bout à l'autre ; & ſur leſquelles on a jetté des madriers. Dans d'autres endroits, au lieu de chaînes, on met en travers de gros cables qui ſoutiennent quelques planches tremblantes & mal aſſurées. Leur agitation, jointe à la vue des précipices, fait un ſpectacle terrible pour les paſſans.

Comme le nombre des ponts eſt fort grand à la Chine, ils forment une perſpective très-noble & très-agréable dans les lieux où les canaux ſont en droite ligne. Les Chinois en ont pratiqué d'admirables ſur des torrens qui roulent parmi les plus hautes montagnes. Il y en a un qu'ils appellent le *pont volant*, parce qu'il paroît conſtruit dans les airs. Il eſt d'une ſeule arche : ſes deux extrémités ſont appuyées ſur des montagnes, entre leſquelles coule un fleuve dans une vallée profonde : ſa longueur a près de ſix cens pieds ; & la hauteur de l'arche près de ſept cens.

Mais la Chine a peu de ponts qui puiſſent être comparés à celui de Fou-Tcheou-Fou, capitale de la province de Fo-Kien. La riviere qui eſt très-large, forme, en ſe diviſant, pluſieurs

petits isles, qui sont toutes unies par des ponts. Le principal offre plus de cent arches bâties de belles pierres blanches avec des balustrades de chaque côté, mêlées de toutes sortes d'ornemens. L'entretien seul des ponts de la Chine coûte annuellement des sommes immenses, que l'Etat fournit toujours avec la plus grande générosité.

Je ne vous ai point encore parlé, Madame, du voyageur Anglois que le hazard, comme vous sçavez, m'avoit fait rencontrer à la Cochinchine. Des affaires l'avoient obligé de s'arrêter à Macao; & nous le retrouvâmes à notre retour à Canton. Il avoit été présenté au vice-roi qui demanda à nous voir; & nous reçûmes de ce Mandarin, pendant notre séjour, les traitemens les plus favorables. Souvent il nous faisoit venir dans son palais; & il nous mit en relation avec tous les Lettrés de cette grande ville.

On appelle *Lettrés* à la Chine ceux qui, après différens examens, sont promus aux grades de licencié, de maître-ès-arts & de docteur. Il y a dans toutes les parties de l'empire, des colléges où l'on prend, comme en Eu-

rope, ces divers degrés. C'eſt parmi ceux qui les poſſedent, qu'on choiſit les magiſtrats & les officiers civils : comme il n'y a point d'autre voie pour s'élever aux dignités, tout le monde, même les enfans du peuple, ſe livrent à l'étude, dans l'eſpérance de parvenir aux charges : comme nous voyons qu'en France, par l'eſpoir d'une cure ou d'un bénéfice qui faſſe vivre toute une famille, le plus petit particulier fait étudier ſes enfans, & prive l'état de ſoldats, de laboureurs & d'artiſans.

Les Chinois commencent leurs études dès l'age de cinq à ſix ans. Le premier rudiment qu'on leur met dans les mains, renferme une centaine de caracteres qui expliquent les choſes les plus communes, comme le ſoleil, la lune, l'homme, certains animaux, certaines plantes, une maiſon, quelques uſtenſiles familiers, & d'autres objets ſemblables. Les images de ces mêmes objets, repréſentés au naturel, ſervent à rendre leur conception plus vive, & forment une eſpece de bureau typographique, tel qu'on a voulu en introduire à Paris : c'eſt-là le premier alphabet des Chinois.

On leur donne ensuite un autre livre composé de plus de mille sentences fort courtes, & terminées par des rimes, pour faciliter la mémoire. L'enfant doit les apprendre toutes, avant que de passer à d'autres études; & s'il manque d'en retenir tous les jours un certain nombre, on le couche sur un banc, & on lui donne plusieurs coups de fouet par-dessus ses habits. On n'accorde aux écoliers qu'un mois de vacance, & cinq ou six jours de congé pendant toute l'année.

Dans un âge plus avancé on les oblige de sçavoir par cœur un abrégé de la doctrine de Confucius, ou de quelqu'autre philosophe Chinois, comme parmi nous le catechisme. Pendant qu'ils apprennent à lire les lettres, on les accoutume à les former avec un pinceau; car à la Chine on ne se sert ni de plumes, comme nous, ni de roseaux, comme les Arabes, ni de crayon, comme les Siamois. Ils tiennent leur pinceau perpendiculairement, comme s'ils vouloient piquer le papier; & commencent de haut en bas. Ils ont une feuille écrite en caracteres rouges qu'ils doivent couvrir de noir; ou bien

ils ont du papier transparent dont ils font le même usage. Ils apportent beaucoup d'application à se former la main; car l'art de bien peindre les lettres est ici en grande estime. Les Chinois préferent une belle piéce d'écriture au tableau le plus fini. Ils ont même, en général, une espece de vénération pour les caracteres, soit qu'ils soient imprimés, soit qu'on les ait tracés à la main. Si le hazard leur fait rencontrer quelque feuille écrite, ils la ramassent avec respect, & se gardent bien d'en faire un usage indécent : les écrits de nos auteurs sont moins respectés.

Après les études dont je viens de parler, on applique les enfans à la composition ; elle consiste à amplifier une sentence, dont il faut d'abord deviner & développer le sens. Il y a des prix proposés, comme dans nos classes, pour ceux qui ont le mieux réussi ; dans plusieurs villes, les gouverneurs se chargent de faire composer eux-mêmes les écoliers qui sont dans leur district, & de distribuer les récompenses. Il n'y a point de bourgs, ni même de petits villages qui n'ait ses maîtres pour l'instruction de la jeunesse.

Les personnes aisées sont, comme parmi nous, dans l'usage de confier l'éducation de leurs enfans à des précepteurs particuliers; mais, ce qui n'est pas de même parmi nous, c'est la considération dont ces précepteurs jouissent. Leur emploi est également recommandable & lucratif. Ils sont honorés dans les familles; on leur donne la premiere place; & leurs disciples les respectent éternellement.

Quand les jeunes gens ont achevé les études domestiques, ils commencent un nouveau cours de science, qui les met à portée de parvenir aux grades académiques, & d'être reçus dans l'ordre auguste des lettrés. Ainsi toute leur jeunesse s'est passée à apprendre à lire & à écrire, à charger leur mémoire de caracteres inombrables, & d'une foule de sentences que le sens commun dicte à tous les hommes. Cependant les divers degrés par où passent les étudians à la Chine, & tous les examens qu'ils sont obligés de subir pour parvenir au doctorat, pourroient faire croire que les Chinois lettrés sont des hommes fort sçavans; mais ils ne sçavent réellement que lire & écrire;

encore faut-il, pour cela, avoir étudié presque toute sa vie. Une faute d'orthographe ou de mémoire, un caractere mal-formé, le passage d'un livre mal retenu, une loi récitée peu fidélement, leur fait refuser le degré auquel ils aspirent. Leur capacité s'étend encore à composer, comme je l'ai dit, des especes d'amplifications de rhétorique sur des matieres triviales. Quelle différence de nos études à celles des Chinois! Nous apprenons plusieurs langues dans notre jeunesse, la rhétorique, la poësie, la géographie, la philosophie, les mathématiques, l'histoire, la théologie, la médecine, la jurisprudence, la musique, &c; & presque rien de tout cela n'occupe la jeunesse Chinoise. On ne peut donc s'empêcher de plaindre une nation laborieuse, qui, avec tant d'ardeur & de goût pour les sciences, a le malheur d'être moins sçavante après vingt ans d'étude, que plusieurs enfans d'Europe ne le sont à douze ou quinze ans. Tant d'ignorance jointe à tant d'application, est uniquement causée par la nature de leur langue qui demande vingt ou trente années, pour être parlée, lue
&

& écrite avec quelque intelligence. Ils n'ont point, comme nous, de lettres simples, ni d'alphabet. Autant ils ont de mots, autant ils ont de figures & de caracteres pour les représenter. On en fixe le nombre à seize cens; mais un seul mot peut signifier plus de vingt choses différentes, par la diversité des accens & des inflexions de voix; c'est-à-dire, que leur langage est une espece de musique beaucoup plus diversifiée que les récitatifs des opéra Italiens; encore n'y a-t-il que les concitoyens qui puissent s'entendre entr'eux; car chaque province, & même chaque ville a son idiome, ou, pour mieux dire, ses tons particuliers. Il n'est point de langue plus remplie d'équivoques, que la Chinoise : on ne peut écrire ce qu'un autre prononce, ni comprendre la lecture d'un livre, à moins qu'on n'ait aussi le même livre devant les yeux. Outre les seize cens mots qui peuvent avoir plusieurs significations, les Chinois ont encore une infinité d'autres caracteres ou figures; qui répondent aux diverses formules ou dictions dont on se sert pour s'exprimer. La plus longue vie d'un homme ne suffit point, pour apprendre

diſtinctement tous ces caracteres. Auſſi perſonne n'eſt-il mis au rang des vrais ſçavans, s'il n'en ſçait, pour le moins, ſoixante mille ; de ſorte qu'un docteur à la Chine, eſt un homme qui ſçait lire & écrire.

On diſtingue ici trois claſſes de lettrés, qui répondent aux trois différens grades que prennent les ſçavans. Pour y parvenir, il faut ſubir trois examens, & y faire preuve de ſon habileté. Rien de plus important ni de plus étroitement obſervé que ces examens : c'eſt par les compoſitions qu'on juge de la capacité des ſujets. Ils ſont enfermés dans des cellules, & ne peuvent avoir, pendant ce tems-là, aucune communication au dehors. Ils ſont ſoigneuſement gardés & obſervés par des ſurveillans fideles, que l'on empêche, autant qu'il eſt poſſible, de ſe laiſſer corrompre. Les portes même ſont ſcellées du ſceau du vice-roi. Il n'eſt pas permis aux étudians d'avoir aucun livre, ni d'autres papiers, que celui dont ils ont beſoin pour leurs compoſitions ; on a ſoin de leur fournir tout le néceſſaire, alimens, bougie, &c, aux frais de l'empereur. La maiſon qui ſert à cet

usage, est un édifice très-vaste, partagé en une infinité de petites loges, longues de quatre à cinq pieds, sur trois & demi de large; il y a des colléges où l'on en compte jusqu'à six mille. C'est-là que l'on enferme les candidats. Le premier de ces examens se fait par un Mandarin des premieres classes, que la cour envoie exprès dans chaque province. Il y donne toute son attention avec la derniere rigueur, sans acception de personnes, & n'a égard qu'au mérite. Il lui est défendu de parler à qui que ce soit, aussi long-tems qu'il est dans cette fonction. Cependant, quoiqu'il doive s'attendre à une mort certaine, s'il est convaincu de prévarication, il s'en trouve quelquefois qui se laissent gagner par argent, avant qu'ils soient arrivés dans la province. On leur donne certains signes, pour reconnoître les compositions de ceux qu'on est convenu de favoriser.

On adjuge les prix aux meilleurs ouvrages; & leurs auteurs obtiennent le premier grade, qui répond à celui de bachelier dans nos écoles. Ils commencent à jouir de plusieurs priviléges; ils portent un habillement qui les dis-

tingue ; ils ne ſont plus ſujets à recevoir la baſtonnade par ordre des magiſtrats ordinaires ; ils ont un ſupérieur particulier qui les gouverne , & qui ſeul a droit de les punir. Dans les corrections de cette eſpece, on voit quelquefois un homme de cinquante à ſoixante ans condamné à la baſtonnade, tandis que ſon fils reçoit des applaudiſſemens & des récompenſes.

On arrive au ſecond grade par un autre examen qui n'a lieu que tous les trois ans, & ſeulement dans les capitales des provinces ; & au troiſieme , par un dernier examen qui ſe fait à Péking , dans le palais de l'empereur. S'il ſe trouve des candidats qui ne ſoient pas en état de ſupporter les frais du voyage, on ne manque pas d'y pourvoir, pour que la pauvreté ne ſoit point un obſtacle au mérite. Le prince préſide ſouvent en perſonne à ce dernier examen , & donne quelquefois lui-même le ſujet de la compoſition. La réception des docteurs ſe fait avec un éclat & une magnificence extraordinaires. Ils ſont préſentés au monarque, qui leur fait des préſens honorables. Leurs noms ſont inſcrits ſur de grands

tableaux qu'on expose dans les places publiques. Des couriers se pressent d'annoncer cette nouvelle à la famille des docteurs ; & toute la ville célébre cet événement par de grandes réjouissances ; on éleve des arcs de triomphe en leur honneur ; & le prince les nomme bientôt après à différentes dignités, chacun selon ses vertus & ses talens.

Les licenciés qui se défient d'eux-mêmes, ou qui n'ont point assez d'ambition pour aspirer au doctorat, se retirent chez-eux pour y vivre honorablement. Ils peuvent même, avec de la protection, parvenir à des emplois ; mais, dès qu'ils sont en charge, soit comme docteurs, soit comme licenciés, ils ne leur est plus permis de se relâcher de l'étude ; car ils sont obligés, dans le tems qu'ils y pensent le moins, de comparoître encore aux examens. Si on les trouve peu instruits, ils sont dégradés & renvoyés honteusement dans leur province ; si, au contraire, ils ont fait de nouveaux progrès, on les éleve à de plus grandes places. Il résulte de cette politique, que les charges étant toujours remplies par d'habiles gens, on évite les maux &

les inconvéniens qui proviennent de l'ignorance. Comme elles ne se donnent qu'au mérite, l'empereur peut les ôter dès qu'on cesse de s'en rendre dignes. D'ailleurs, comme on ne connoît point à la Chine de noblesse héréditaire, & qu'il n'y a que les charges qui ennoblissent, il faut nécessairement hériter de la capacité de ses peres, si l'on veut arriver aux mêmes dignités, & tenir le même rang. Que penseroit donc un Chinois à qui on diroit que, dans certains pays de l'Europe, les places & les emplois ne s'accordent point à la capacité; que même les plus sçavans, ceux dont l'étude a perfectionné le jugement, sont laissés à l'écart; qu'on leur préfere presque toujours des ignorans, des hommes sans lumieres, sans talens, que leur richesse met en état d'acheter des charges, d'où dépendent le bon ordre de la société & la sûreté publique? Ce Chinois qui voit que dans son pays les dignités ne se donnent qu'au mérite, se persuaderoit, sans doute, que nous sommes une nation médiocrement policée; que les loix doivent céder au caprice & à l'ignorance; & il se moqueroit peut-être

avec raiſon, de ceux qui ſont aſſez ſots parmi nous, pour s'appliquer à des études auxquelles nous n'avons attaché aucun avantage. A la Chine, un docteur doit ſe regarder comme un homme ſolidement établi; il ne craint plus l'indigence, & eſt ſûr de parvenir aux honneurs.

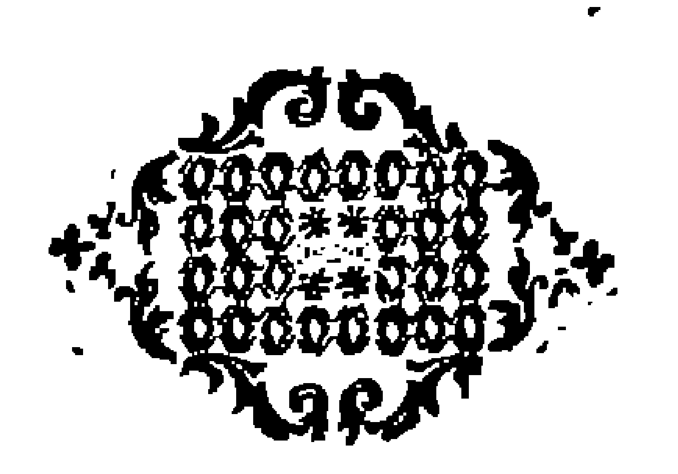
L'éducation qu'on donne à la jeuneſſe Chinoiſe, eſt encore d'une reſſource infinie pour les mœurs. Occupée ſans relâche, dès l'âge de ſix ans, elle n'a guère le tems de ſe corrompre par la débauche. Auſſi la gravité & la modeſtie ſont-elles le partage des lettrés; ils marchent toujours les yeux baiſſés; un jeune écolier même n'eſt pas moins compoſé dans ſon air & dans ſes manieres, qu'un profeſſeur de l'univerſité de Paris.

Outre les dignités qui s'acquierent par les lettres, il en eſt d'autres auxquelles on arrive par la ſcience des armes; & il y a de même des examens que doivent ſubir également ceux qui y aſpirent. Il faut d'abord donner des preuves d'habileté à tirer de l'arc, à monter à cheval, & de force à lever quelque groſſe pierre, à porter de pe-

ſans fardeaux. On leur fait compoſer enſuite un diſcours ſimple, mais bien raiſonné, ſur quelque matiere concernant l'art militaire; & on leur donne des queſtions à réſoudre ſur les campemens, les marches, les ſtratagêmes de guerre, &c. Ceux qui montrent le plus de capacité, obtiennent les premiers grades; & de cette école, comme de nos compagnies de mouſquetaires, l'Etat tire d'excellens officiers.

Je ſuis, &c.

A Canton, ce 19 Juillet 1744.



LETTRE LVII.

SUITE DE LA CHINE.

EN vous disant, Madame, que les Chinois passent leur vie à apprendre leur langue, je n'ai pas exclu les autres sciences; ils les cultivent toutes; mais ils y font peu de progrès, & percent rarement au-delà des premiers élémens. On est étonné que toutes leurs connoissances soient, en même tems, & si anciennes, & si bornées. Ils n'ont puisé dans l'arithmétique, l'astronomie, la géométrie, la médecine, la géographie, la philosophie naturelle & la physique, que les notions que la pratique des affaires semble exiger; ils n'ont jamais été plus loin, & paroissent même incapables d'aller au-delà. Nous, au contraire, nous avons eu des connoissances très-tard; & nous avons tout perfectionné rapidement. Les sciences ont fait plus de progrès en Europe dans trois siécles, que chez les Chinois dans l'espace de quatre mille ans. Ils ont de

la physique des idées très-superficielles ; n'ont aucun principe de logique artificielle & raisonnée ; & à l'égard de la métaphysique, ils n'en connoissent pas même le nom. Leur étude principale se tourne vers la science des mœurs ; & au fond, c'est ce qu'il y a de plus digne de l'homme, & de plus utile à la société. Aussi c'est là nation la plus sage, &, peut-être, quoique Payenne, la plus vertueuse de l'univers. Presque tous ses empereurs ont été des hommes d'une vertu sublime, des Numa, des Solon, des Lycurgue, des Antonin ; & ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que l'humilité même, inconnue à ces philosophes, est expressément recommandée à la Chine. Elle y est regardée comme un vertu fondamentale, utile à celui qui la possede, &, en général, nécessaire parmi les hommes, quoiqu'on ne leur demande communément que de la modestie, qui n'en est que le signe équivoque. Nulle nation n'a produit autant & de si bons livres de morale ; leurs sages sont populaires dans leurs écrits. Ils ne font point briller leur imagination comme ceux de la Gréce & de Rome ;

ils ne courent point après les applaudissemens comme nos prédicateurs & nos philosophes. Ils s'accommodent au génie & à la foible capacité du peuple ; ils ne cherchent qu'à instruire les hommes & à les rendre meilleurs.

La philosophie morale des Chinois est, en général, la même que celle des autres nations ; parce que la raison est semblable dans tous les pays, & que tous les hommes ont dans leur cœur, des régles sûres & invariables pour leur conduite. Elles se réduisent aux devoirs mutuels des peres & des enfans, du prince & des sujets, des amis & des citoyens entr'eux. De ces trois chefs ils déduisent tous les autres devoirs, non-seulement pour la conduite particuliere de la vie, mais pour l'ordre & la manutention de l'Etat. Ils sont persuadés que si les enfans sont soumis à ceux dont ils tiennent le jour, si les peuples regardent le souverain & les magistrats comme leurs peres, toute la nation ne sera qu'une famille bien reglée ; & c'est là-dessus qu'est établi le fondement de leur monarchie & de leur politique. L'autorité paternelle n'y est jamais affoi-

blie; les loix la rendent si absolue, qu'il n'y a ni âge, ni rang, ni prétexte qui puisse en dispenser les enfans; une mere peut faire donner la bastonnade à son fils, fût-il Mandarin. Ce respect filial est en telle recommandation chez les Chinois, qu'un empereur, ayant exilé sa mere à cause de ses galanteries scandaleuses, fut forcé par ses sujets de la rappeller & de la rétablir dans son rang d'impératrice. Un fils ne peut plaider contre son pere, qu'avec le consentement des parens, des amis & des magistrats, ni présenter une requête contre lui, à moins qu'elle ne soit signée par le grand-pere; & alors, s'il se trouve la moindre fausseté dans la plainte, la vie du fils est en danger. Un pere, au contraire, qui accuse son enfant de lui avoir manqué de respect, n'est point obligé d'en apporter de preuve; il en est cru sur sa parole. S'il arrive, ce qui est rare, qu'un pere soit maltraité par son fils; ou, ce qui est plus horrible encore, que dans un moment de fureur, le fils devienne parricide, alors la consternation & l'allarme se répandent dans toute la province; la punition s'étend sur tous les parens;

& les Mandarins du département sont destitués de leurs charges. « C'est leur » faute, dit-on ; ils n'ont pas assez veillé » au soin des bonnes mœurs. Le cou- » pable ne se seroit point porté à cet » attentat, si on eût reprimé ses incli- » nations perverses, & puni ses pre- » miers crimes. » Sa maison est rasée, ainsi que toutes celles qui sont dans le voisinage ; & l'on eleve dans le même lieu, un monument qui éternise l'horreur de ce crime.

Voici un trait qui fait connoître la délicatesse de l'amour qu'ont les Chinois pour leurs peres. Un magistrat mérita la mort, pour ne s'être point acquitté avec intégrité de sa charge. Son fils, âgé de quinze ans, alla se jetter aux pieds de l'empereur, & lui offrit sa vie, pour conserver celle de son pere. Le monarque, touché de cette marque de tendresse, accorda au fils la grace du magistrat, & voulut, pour recompenser la vertu de ce généreux enfant, le distinguer par des marques d'honneur ; mais il les refusa, en disant qu'il ne vouloit point d'une distinction qui lui rappelleroit continuellement l'idée d'un pere coupable.

Le ſecond point de la morale Chinoiſe conſiſte dans le reſpect des peuples pour leur ſouverain, bien au-deſſus de celui que nous avons en Europe pour nos princes. Les premiers miniſtres, les plus proches parens, le frere même de l'empereur, ne lui parlent qu'à genoux. On ſe proſterne à la vue de ſon trône, devant ſa ceinture & ſes habits. Perſonne, de quelque qualité qu'il ſoit, n'oſe paſſer à cheval ou en chaiſe devant la porte de ſon palais; dès qu'on en approche, on met pied à terre; & on ne remonte qu'à quelques pas de-là. Ce reſpect néanmoins n'eſt point aveugle; lorſque l'empereur fait quelques fautes, ſes ſujets ne craignent point de le condamner, & les Mandarins de lui faire des remontrances; mais, en public, ils l'honorent toujours comme ſi ſa conduite étoit irréprochable; parce qu'ils regardent la ſoumiſſion comme l'ame de tout bon gouvernement.

Cette maxime d'état, qui oblige les peuples de rendre au prince une obéiſſance filiale, lui impoſe auſſi à lui-même l'obligation de les gouverner avec une tendreſſe de pere. C'eſt une opinion

généralement établie parmi eux, qu'un empereur doit s'occuper tout entier des intérêts de ſon état ; que le ciel ne l'a pas placé dans un ſi haut rang, pour jouir dans l'inaction des biens qui l'environnent, mais pour veiller au bonheur de ſes ſujets. On accoutume de bonne heure les princes à ne point connoître d'autre gloire ni d'autre grandeur. On ne leur parleroit d'un Achille, d'un Alexandre, d'un Céſar, que comme de trois fléaux que le ciel donna dans ſa colere à des peuples qu'il vouloit punir.

Ce préjugé heureux a jetté de profondes racines dans l'eſprit de la nation ; les magiſtrats & les empereurs en connoiſſent l'importance, & n'oublient rien, à leur tour, pour perſuader au peuple qu'ils ont pour lui une affection toute paternelle. C'eſt du plus ou du moins d'habileté à jouer ce perſonnage, que dépend le ſuccès de leur adminiſtration. Auſſi, dans des tems de famine & de calamités, on a vu non-ſeulement des vice-rois & des premiers miniſtres, mais l'empereur lui-même s'enfermer dans ſon palais, jeûner, s'interdire tout plaiſir, déchirer ſes vêtemens, confeſſer

humblement ſes fautes, regarder les malheurs publics comme ſes propres diſgraces, & ſupplier ſes miniſtres, les chefs des conſeils, les docteurs du premier rang, & les cenſeurs de l'empire de lui faire ſincérement des remontrances par écrit ſur ſes fautes perſonnelles, ou ſur celles qui ont rapport au gouvernement. Avouez, Madame, que ſi ces faits n'étoient pas atteſtés par des témoins irréprochables, vous croiriez qu'il s'agit de la république de Platon, ou du royaume d'Utopie. Le feu empereur ſe plaignit publiquement dans la gazette Chinoiſe, qu'étant un jour à ſa maiſon de plaiſance, il ne ſe trouva perſonne qui lui préſentât des placets. Dans la crainte qu'on ne s'imaginât qu'il alloit paſſer quelque tems dans ce lieu pour y chercher du repos, il aſſuroit que c'étoit uniquement pour y jouir d'un meilleur air, & qu'il vouloit que les affaires s'y expédiaſſent tous les jours comme à Péking. Il portoit l'attention juſqu'à diſpenſer les cours ſouveraines de venir lui rendre compte des affaires preſſantes, lorſque le tems étoit extraordinairement froid. Enfin il déclaroit qu'il ne ſe croyoit au-deſſus des

autres hommes, que pour en être le protecteur & le pere. Un prince qui veut régner avec autorité à la Chine, doit se conformer à cette maxime. Si sa conduite n'y répond pas, il tombe dans le mépris ; & quand les peuples cessent d'estimer leurs souverains, ils ne tardent guère à secouer le joug de l'obéissance.

A l'égard des devoirs réciproques, qui sont un autre article de la morale Chinoise, on peut dire que ces peuples se traitent mutuellement avec une honnêteté qui passeroit en France pour une politesse comique & ridicule. Les artisans, les domestiques, les paysans, se font des complimens. Quand des charretiers, des porte-faix, des muletiers se rencontrent, & qu'ils viennent à se croiser dans un chemin étroit, au lieu de se quereller & de se battre, comme dans nos heureuses contrées, ils s'abordent poliment, se demandent pardon de l'embarras dont chacun s'accuse, se mettent à genoux les uns devant les autres, ne se séparent point sans se faire de profondes inclinations, & n'omettent rien des pratiques aussi incommodes que puériles de la poli-

teſſe Chinoiſe. Ces uſages ſont preſque auſſi anciens chez ces peuples, que leur monarchie. Ils ont été enſeignés par leurs premiers ſages, dans ces livres canoniques ſi reſpectés dans tout l'empire ; tout y eſt marqué dans le plus grand détail. La maniere de ſe viſiter, de ſe ſaluer, de ſe faire des préſens, d'écrire des lettres, de donner à manger, &c. Ces coutumes ont force de loi ; perſonne n'oſe s'en diſpenſer. Il y a un tribunal ſupérieur à Péking, dont une des principales fonctions eſt de veiller à l'obſervation de toutes ces pratiques. Auſſi les Chinois ſe piquent-ils d'être plus polis & plus ſociables que les autres hommes. Il eſt certain qu'aucune nation n'a les mœurs auſſi douces ; que les querelles ſont très-rares parmi eux, & que les voies de fait y ſont preſque inconnues. Le peuple eſt ici exempt de cette groſſiéreté, de cette rudeſſe qui, par-tout ailleurs, fait le caractere de la populace.

Après l'étude de la morale, les Chinois s'appliquent principalement à l'hiſtoire. Nul peuple n'a été ſi ſoigneux de conſerver ſes annales, ni ſi ſcrupuleux

ſur la fidélité hiſtorique. Outre le tribunal dont je vous ai parlé, chaque ville fait imprimer tout ce qui arrive de ſingulier dans ſon diſtrict. On y fait mention de ceux qui ſe ſont diſtingués par leur mérite perſonnel; les femmes même ont place dans ces Mémoires. Ils contiennent non-ſeulement le récit des événemens les plus remarquables, mais pluſieurs obſervations curieuſes ſur la nature & les productions du pays, ſur les mœurs & les uſages des habitans. De tems en tems les Mandarins de la ville s'aſſemblent pour examiner ces Annales; & s'ils trouvent que l'adulation ou l'ignorance ait altéré la vérité, ils y font des changemens & des corrections. Cette multitude de Mémoires rend l'hiſtoire de la Chine très-volumineuſe; & cette étude devient une occupation pénible, qui demande beaucoup de patience, de travail & de tems.

Les Chinois n'ont ni prédicateurs ni avocats, & conſéquemment ont peu d'idée de tout ce que nous appellons piéce d'éloquence. Ils n'ont pas non plus de poëmes de longue haleine; & de tous nos genres de verſification,

l'ode eſt peut-être le ſeul qu'ils connoiſſent. Ils ont des vers rimés, d'autres qui ne le ſont pas; mais leur poëſie en général ne manque ni de douceur ni de délicateſſe.

Il y a quelques jours que j'aſſiſtai à une de leurs comédies, qui fut jouée, non pas ſur un théatre public, la ſévérité des mœurs empêche de les autoriſer, mais dans une maiſon particuliere; car vous ſçaurez, Madame, que dans toutes les villes il y a des troupes de farceurs & d'hiſtrions qui vont dans les maiſons où on les appelle. Vous jugez qu'il n'y a que des gens fort riches, qui ſoient en état d'avoir chez eux des comédiens; auſſi etoit-ce dans le palais du vice-roi qui, ce jour-là, nous avoit donné un grand feſtin. Voici ce qui ſe pratique dans ces occaſions. Dès qu'on ſe fut mis à table, quatre ou cinq des principaux acteurs, richement vêtus, entrerent dans la ſalle à manger, ſe proſternerent à terre, & frapperent quatre fois le plancher avec la tête. Après cette marque de reſpect, ils ſe releverent; & le chef s'adreſſant au plus notable des convives, lui préſenta une liſte des comédies que ſa troupe

étoit en état de jouer. Lorſqu'on eut décidé celle qui ſe repréſenteroit, les muſiciens en firent l'ouverture par un concert; pendant ce tems-là, on couvrit le parquet d'un grand tapis; & les acteurs ſortirent d'une chambre voiſine, qui étoit derriere le théatre. Une partie de la piéce conſiſtoit en récits, l'autre en chants. Tous les acteurs étoient bien vêtus, & changerent ſouvent d'habits. Entre chaque acte ils s'aſſéyoient pour manger; & lorſqu'un nouveau perſonnage paroiſſoit, il annonçoit ſon nom & le rôle qu'il alloit jouer. La piéce, précédée d'un prologue, étoit tirée d'un ſujet hiſtorique. C'étoit un ancien empereur dont la patrie avoit reſſenti les bienfaits, & qui avoit mérité que le ſouvenir s'en conſervât dans la nation. Ce monarque ſe montroit quelquefois en habits royaux, ſuivis de ſes officiers & de ſes gardes.

Pour intermede, on joua une farce qui repréſentoit un homme trompé par une femme de mauvaiſe vie, qu'il croyoit fidele, quoiqu'elle reçût les careſſes d'un autre en ſa préſence. On

nous donna aussi une pantomime, où deux jeunes femmes bien vêtues, & montées chacune sur l'épaule d'un homme, firent un exercice fort agréable avec leur éventail, en suivant exactement la mesure de la musique. Au reste, Madame, il ne faut chercher dans les comédies Chinoises, ni régularité, ni intérêt, ni même aucune sorte de vraisemblance. Telle fut chez les Grecs la tragédie dans son berceau, du tems de Thespis; tels furent en France nos anciennes farces, nos moralités & nos mysteres.

La musique des Chinois, plus imparfaite encore que leur théatre, est d'une platitude & d'une monotonie insoutenable; mais elle a pour eux des charmes infinis. Ils ne goûtent pas moins la nôtre; & ils sont toujours étonnés de la maniere dont nous la notons; car chez eux il n'y a point de note de musique, & ils ne l'exécutent que par routine. Ils ont des instrumens à cordes & à vent; mais ils ne connoissent qu'une seule partie, qui est la même pour les instrumens & pour la voix. A l'égard de la diversité & du contraste des par-

ties, ils traitent cela de cacophonie ridicule, à laquelle leur oreille ne ſçauroit s'accoutumer.

Leur arithmétique eſt à proportion auſſi bornée. Ils connoiſſent cependant nos quatre régles; mais ce n'eſt point par le calcul qu'ils les pratiquent; & ils n'ont rien de ſemblable à nos chiffres. Ils ſe ſervent d'une petite planche traverſée de haut en bas, de dix à douze baguettes paralleles, qui enfilent de petites boules mobiles, d'os ou d'yvoire. En aſſemblant ces boules, ou en les ſéparant, ils comptent à-peu-près comme nous avec des jettons.

Les autres parties des mathématiques, ſi on en excepte l'aſtronomie, ont été entiérement inconnues aux Chinois avant leur commerce avec les Européens. Leur géométrie eſt même encore aujourd'hui très-ſuperficielle, & ſe borne à un petit nombre de problêmes qu'ils ne ſçavent pas même résoudre géométriquement. Cependant rien ne les a tant charmés que l'aſtronomie, l'optique & les méchaniques. Ces ſciences, ſous les derniers régnes, entroient au palais du prince avec honneur; elles lui parloient familiérement à ſon trône,

tandis que les plus grands seigneurs de l'Etat s'en tenoient éloignés, & osoient à peine le regarder à genoux. La religion même, que les missionnaires ont apportée à la Chine, n'y a été bien reçue, qu'à la faveur de l'astronomie avec laquelle elle s'est associée. Les Jésuites les plus versés dans cette science, recevoient du monarque des témoignages d'une bonté singuliere. Il leur envoyoit ses courtisans pour s'informer de leur santé; il les faisoit venir à son palais, les recevoit dans ses plus secrets appartemens, se servoit d'eux dans ses affaires publiques & particulieres, leur faisoit servir des plats de sa table, leur donnoit des habits de prix, vouloit avoir leur portrait, & leur présentoit de sa main du gibier qu'il avoit tué à la chasse. Les gouverneurs & les vicerois suivant l'exemple du maître, venoient avec une grande suite, dans leurs maisons, dans leurs églises, & les faisoient respecter par les officiers inférieurs.

L'astronomie est une des plus anciennes connoissances qu'ayent eu les Chinois. On montre encore les instrumens dont se servoit un de leurs plus

fameux

fameux astronomes mille ans avant J. C. Les missionnaires ont vérifié trente-six éclipses rapportées dans les livres de Confucius, & n'en ont trouvé que deux fausses, & deux douteuses. L'application avec laquelle ces peuples ont toujours observé les mouvemens célestes, leur a fait ériger un tribunal d'astronomie, qui est un des plus considérables de l'empire. Une de ses premieres fonctions est d'avertir l'empereur des nouveaux phénomenes qui paroissent dans le ciel. Cinq de ces astronomes s'occupent nuit & jour à observer les astres sur une tour destinée à cet usage. Mais ce qu'il y a de ridicule, c'est que ce tribunal est obligé de prédire les changemens de tems qui doivent se faire dans l'air, selon les variations des saisons; les maladies qui doivent arriver, les sécheresses, la disette de vivres, &c. &c. On veut que les astronomes Chinois soient en même tems & principalement des astrologues. Faut-il s'en étonner? Les ignorans confondent ces deux choses en Europe comme à la Chine. Le peuple de Paris ne s'imagine-t-il pas que MM. de l'Observatoire doivent prédire la pluie,

la grêle, le tonnerre, &c. Enfin toute l'astronomie Chinoise se réduit à dresser des calendriers ornés de prédictions, à-peu-près comme nos almanachs de Liége. On y marque les jours heureux & malheureux, ceux qui sont propres à se marier, à entreprendre des voyages, à bâtir, à demander des graces à l'empereur, & mille autres observations aussi frivoles.

Avouez, Madame, qu'une nation qui entretient depuis si long tems une espece d'académie pour prédire la pluie & le beau tems, doit avoir l'esprit bien borné. On passe aux Chinois de manquer de physique; ne peuvent-ils pas du moins considérer que les événemens ne s'accordent que rarement, & par hazard, avec les prédictions de leurs astrologues? Il est vrai que le point principal du tribunal est de calculer les éclipses; d'en marquer le jour, l'heure, la grandeur, la durée, &c; mais les cérémonies qui se pratiquent alors, prouvent même qu'il y a encore un grand fond d'ignorance & de superstition parmi ces peuples. On fait insérer dans les nouvelles publiques & afficher dans les lieux fréquentés, le

tems de l'eclipse. Dès que le disque du soleil ou de la lune commence à s'obscurcir, tout le monde se prosterne, & frappe la terre de son front. En même tems, un bruit confus de tambours & de tymbales se fait entendre par toute la ville ; car les Chinois sont dans la ridicule persuasion, que le dragon céleste prêt à dévorer ces deux astres, effrayé par ce bruit, abandonne sa proie. Enfin les Chinois, Madame, sont encore si ignorans en astronomie, que les missionnaires ayant corrigé leur calendrier, & retranché de l'année courante un mois intercalaire, ils ne pouvoient comprendre ce que ce mois étoit devenu ; de graves Mandarins se demandoient les uns aux autres, en quel lieu on l'avoit mis en réserve, & quand il reparoîtroit ?

Vous me demanderez, sans doute, Madame, à votre tour, en considérant le peu de progrès de ces peuples dans l'astronomie, comment cette science a pu être cultivée parmi eux, pendant plus de quatre mille ans, sans qu'il se soit trouvé un seul homme qui l'ait approfondie ; sans que le hazard, la variété de la nature, ou les récompenses ayent fait naître quelqu'une de ces

têtes extraordinaires, qui, comme Archimede, Descartes, Newton, frayent le chemin à toute une postérité?

Plusieurs causes peuvent y avoir contribué : la premiere est le peu de distinctions utiles, sous la plûpart des empereurs, pour ceux qui se signaloient dans cette science. Leur négligence étoit punie; & leur application demeuroit sans récompense. Toute leur espérance étoit de parvenir aux premiers emplois du tribunal des mathématiques, dont le revenu suffit à peine pour un modique entretien. Comme ce tribunal n'a rien à voir sur la terre, il n'a presque rien à y prétendre. Je vous l'ai dit, Madame, pour arriver aux richesses, il faut étudier l'histoire, les loix, la morale; parler & écrire en termes polis sur ces matieres; ce qui n'est nullement le fait des mathématiciens. Les astonomes, les géometres ne sont ni beaux parleurs ni écrivains élégans; M. de Fontenelle est peut-être le seul mathématicien qui ait été l'un & l'autre (*a*). Tel est un

(*a*) Notre voyageur a quitté la France en 1736; & M. d'Alembert n'avoit point écrit.

aigle en aſtronomie, qui, par-tout ailleurs, n'eſt ordinairement qu'un canard ou un bœuf.

La ſeconde cauſe du peu de progrès des Chinois dans l'aſtronomie, eſt leur reſpect pour ce qui leur a été tranſmis par leurs peres; tout ce qui porte l'empreinte de l'antiquité, eſt pour eux un objet de vénération.

La troiſieme raiſon eſt le peu d'émulation, ſoit au dedans, ſoit au dehors de l'empire. Si les mathématiques avoient mené aux degrés de docteurs, & aux gouvernemens des provinces, elles ſeroient plus conſidérées. Il faudroit que pluſieurs empereurs conſpiraſſent ſucceſſivement & conſtamment à les favoriſer & à les récompenſer, comme a fait l'empereur Cang-Hi. Cette protection non interrompue, eſt néceſſaire dans tous les pays du monde, ſans quoi les lettres & les ſciences ſe replongent dans les ténébres, & font bientôt place à la pareſſeuſe ignorance.

Enfin nulle émulation au dehors de l'empire. Si la Chine avoit dans ſon voiſinage, comme la France, un royaume où il y eût des ſçavans en état de relever les erreurs aſtronomiques, peut-

être les Chinois sortiroient-ils de leur assoupissement ; encore ne sçais-je s'ils ne prendroient pas plutôt le parti d'aller subjuger ce royaume voisin, pour lui imposer silence, & le forcer à recevoir humblement leur calendrier.

A propos de ce calendrier, sçavez-vous qu'il n'y a point de livre que l'on imprime en plus grand nombre, ni qui se publie avec plus de solemnité. Il est toujours précédé d'un édit de l'empereur, qui défend, sous peine de mort, d'en débiter & d'en employer d'autres, ou d'y faire le moindre changement. Aussi est-on obligé d'en imprimer des millions d'exemplaires à la fois, parce que tout le monde s'empresse de s'en procurer. Il est écrit en langue Tartare & Chinoise. Si-tôt que sa majesté impériale a pris la peine de le lire & de l'approuver, on en distribue par son ordre, aux princes, aux seigneurs, & aux grands officiers de la cour. On en envoie aux vice-rois de provinces, qui les remettent aux trésoriers-généraux pour les faire réimprimer. Ceux-ci en donnent des copies à tous les gouverneurs subordonnés, &c.

Le jour que se fait la distribution à

la cour, tous les Mandarins se rendent de grand matin au palais, revêtus des habits de leur ordre. On place les exemplaires qui doivent être présentés à l'empereur & à la famille royale, sur une grande machine dorée, composée de plusieurs étages, en forme de pyramide. Ils sont tous en grand papier couverts de satin jaune, & proprement renfermés dans des sacs de drap d'or. Cette machine est portée par quarante hommes vêtus de jaune. Les calendriers destinés aux princes, aux ministres, &c, sont portés sur des tables, avec un appareil proportionné aux dignités; & toute cette distribution se fait avec un respect, des cérémonies & des prosternations qui ne finissent point, & que l'on ne connoît qu'à la Chine. A l'exemple de la cour, les gouverneurs & les vice-rois des provinces reçoivent le calendrier avec les mêmes formalités. Le peuple l'achete; & il n'y a point de famille si pauvre, qui ne s'en procure un exemplaire. Ce livre passe pour quelque de chose si important dans l'Etat, que le recevoir c'est se déclarer sujet ou tributaire de l'empire; le refu-

ſer, c'eſt lever publiquement l'étendard de la révolte.

Je vais vous parler des médecins de la Chine, qui ſont auſſi anciens dans ce pays, que les aſtronomes, & à-peu-près auſſi habiles. Toute leur ſcience ſpéculative conſiſte dans de grands mots qu'ils n'entendent pas; mais comme dans tous les pays, les ſyſtêmes théoriques ſont indifférens à la pratique de la médecine, leur ignorance ſur ce point, ne fait aucun tort aux malades.

On dit ces médecins très-verſés dans la connoiſſance du pouls: par les battemens de l'artere, ils prétendent diſtinguer la qualité du ſang, le mouvement des eſprits, la ſource & la nature des maladies. Quand ils ſont appellés chez un malade, ils appuient d'abord ſon bras ſur un oreiller; ils appliquent enſuite leur doigt du milieu ſur l'artere, puis les deux voiſins, tantôt mollement, tantôt avec force. Ils reviennent pluſieurs fois à la charge, ſont un tems très-conſidérable à examiner les battemens, & tâchent d'en démêler les différences. Je ne ſçais ſi les maris jaloux

s'accommoderoient en France de cette maniere de tâter le pouls à leurs femmes.

Après ce long tâtonnement, accompagné de la plus grande attention, ils déclarent dans quelle partie du corps est la source du mal, combien il durera, & si le malade doit guérir ou non. Je crois, Madame, que vous n'ajoûtez pas plus de foi à ce charlatanisme, qu'à ce qu'on raconte de ces aveugles nés, qui, en touchant, distinguent les couleurs avec leurs nuances : l'un me paroît aussi fabuleux que l'autre. On ne peut nier cependant que les médecins Chinois ne soient de bons praticiens. Ils connoissent les simples, & les emploient avec succès. Comme ils n'ont aucune physique, & qu'ils ignorent absolument l'anatomie, l'expérience fait tout leur sçavoir; mais cette science expérimentale ne vaut-elle pas mieux que la médecine idéale & sublime de certains docteurs d'Europe?

L'usage de la saignée n'est pas commun à la Chine, non plus que celui des lavemens qu'ils appellent le *remede des Barbares*, Persuadés que la plupart des maladies sont occasionnées par des

vents malins qui se glissent dans les chairs, les Chinois emploient le feu pour les dissiper, & appliquent des aiguilles rouges dans différentes parties du corps.

L'inoculation est ici pratiquée de tems immémorial : on ne fait point d'incision, comme en Europe ; on souffle, avec un cornet, de la poudre variolique dans les narines de l'enfant ; & cette opération réussit presque toujours.

Les maladies auxquelles on est le plus sujet dans ce pays, sont le *mordechin*, ou espece de colique violente, qui prend au petit peuple ; & les maladies des yeux : nulle part on ne voit autant d'aveugles qu'à la Chine.

Il est étonnant qu'une nation qui érige tout en tribunal, n'ait jamais imaginé d'établir une faculté de médecine. Un homme qui veut exercer cette profession, sans avoir subi d'examen, sans avoir pris de degrés, s'annonce pour médecin ; & personne ne lui conteste cette qualité. Aussi la Chine est-elle remplie de charlatans qui inondent le pays de drogues & de recettes. Ce qu'il y a de singulier, c'est que la gravité Chi-

noiſe n'empêche pas qu'il n'y ait ici des plaiſans, comme en France, qui tournent les médecins en ridicule. « On » vous traite en Europe avec le fer, me diſoit derniérement un Lettré, » faiſant alluſion à la ſaignée; ici on nous » martyriſe avec le feu. La mode n'en » changera pas ſûrement, parce qu'on » eſt auſſi-bien payé pour nous tour» menter, que pour nous guérir. »

» Vous êtes plus redoutable que moi, » diſoit un jour à ſon médecin l'empe» reur Cang-Hi; vous êtes le maître de » tuer quand il vous plaît; & moi je » ne puis condamner perſonne à mort » ſans témoignage & ſans preuves. »

Quoique peu verſés dans la chymie, les Chinois ont été épris du ſecret chimérique de la pierre philoſophale, long-tems avant qu'on la cherchât en Europe. Leurs livres parlent en termes auſſi magnifiques que les nôtres, de la ſemence d'or, de la poudre de projection; & les charlatans promettent non-ſeulement de tirer l'or de leurs creuſets, mais encore un remede univerſel, qui donne une eſpece d'immortalité. Il arrive tous les jours des hiſtoires qui font voir que les alchy-

mistes sont aussi frippons à la Chine qu'en Europe.

J'eus hier avec le même Lettré, dont je vous parlois tout-à-l'heure, une conversation très-longue. Il m'a appris tant de choses touchant la forme du gouvernement, & les différentes jurisdictions de la ville de Canton, que j'aurois peine à vous rendre tous ces détails.

Ce gouvernement est à peu près le même dans toutes les capitales de nos provinces, me dit ce docteur; & ce que vous voyez qui se fait dans cette ville, se passe à-peu-près de même dans les quinze autres provinces qui composent ce grand empire. Seulement la quantité d'officiers y est plus ou moins considérable, selon l'étendue de leur département. Le premier est le commandant général de la province; il est aussi receveur des deniers royaux, qui se perçoivent sur le sel, & dont il rend compte au surintendant des finances, qui est à Péking. Il a, pour sa garde & à sa disposition, cinq mille hommes de troupes, avec les officiers qui les commandent. Sa résidence ordinaire est la ville de Tchao-Quing, distante de

vingt lieues de celle de Canton, où il se rend, lorsque des affaires importantes l'y appellent.

Le second officier, qui est le vice-roi de la province, est en même tems le lieutenant-général de police, & le grand trésorier des douanes tant de mer que de terre. Il est également comptable au surintendant des finances ; sa garde est de trois mille hommes ; & il réside à Canton. Le troisiéme & le quatrieme sont les deux présidens, l'un de l'examen qui se fait de trois en trois ans, pour ceux qui aspirent au degré de licentié ; & l'autre, de celui qui se fait tous les dix-huit mois, pour le baccalauréat. Ces examens finis, les deux officiers s'en retournent à Péking.

Le cinquieme Mandarin, qui réside à Canton, est l'intendant de la province, & le receveur général des impôts qui se levent sur les terres. Chaque gouverneur de ville est obligé de lui faire tenir réguliérement ceux de son district ; & l'intendant les ayant rassemblés, les envoie au surintendant après avoir retenu ce qu'il faut, pour payer les charges de la province. La levée des deniers des impôts se fait dans un très-bon

ordre, aussi-bien que de ceux des douanes, de la taille, de la gabelle, &c. On ne voit point là, comme parmi nous, de traitans insolens, de fermiers avides, de commis brutaux qui foulent le peuple par des exactions injustes & criantes. On sçait la mesure de toutes les terres, & ce qu'elles rapportent; on sçait le nombre des familles, les facultés de chacune, & tout ce que le prince doit retirer de la capitation. Chaque particulier est obligé de porter sa contribution aux officiers commis à cet effet. Si quelqu'un y manque, on ne cherche point à le ruiner par des amendes; on le met en prison; & on lui donne, de tems en tems, la bastonnade, jusqu'à ce qu'il ait trouvé moyen de payer.

Le sixieme officier est le grand magistrat pour les causes capitales, ou le lieutenant criminel. Il envoie son jugement au tribunal qui décide souverainement, à Péking, de ces sortes d'affaires, & qui, après l'avoir examiné, en fait son rapport à l'empereur. Ce prince ratifie la sentence, la commue, ou fait grace au coupable. Il est très-rare de voir dans ces sortes de places,

des juges dont on corrompe l'intégrité ; parce que leur conduite & les plaintes du peuple, y sont examinées avec l'attention la plus scrupuleuse & la plus rigide. Si quelque magistrat est convaincu d'injustice, il est condamné à perdre la vie, ou au moins sa charge, & déclaré incapable d'en posséder jamais d'autre. Tous les procès se vuident ici gratuitement; les juges civils & criminels ont des appointemens suffisans, & n'osent rien exiger des parties. On ne connoît, par conséquent, ni les épices, ni les honoraires. Les pauvres peuvent poursuivre leurs droits, sans crainte d'être opprimés par des adversaires riches & puissans.

Outre les officiers que je viens de nommer, il y en a d'autres qui leur sont subordonnés dans leur département; & ceux-ci ont également des subalternes qui partagent avec eux les soins de l'administration publique. Tous ces Mandarins ont encore dans les villes & dans les villages, plusieurs maîtres de quartiers, ou commissaires, établis pour veiller à tout ce qui passe, afin que, sur leur rapport, ils puissent, avec plus de facilité & d'exactitude, y pourvoir

par eux-mêmes, & mantenir par-tout le bon ordre & la tranquillité, qui sont l'objet principal du gouvernement de la Chine.

Le directeur des postes vient ensuite sur les rangs. Elles sont réglées à-peu-près comme en Europe : à chaque borne, qui contient environ une lieue de France, il y a des couriers qui font une diligence incroyable ; & à chaque huitieme borne, il y a des maisons royales & publiques, où logent les officiers de distinction, qui y sont reçus aux dépens de l'empereur. Ils y trouvent des voitures prêtes, & toutes sortes de commodités. Ces postes ont été établies pour le service de la cour ; & c'est le prince qui fait les frais des chevaux qui sont en grand nombre ; mais les particuliers ne laissent pas d'en profiter également ; &, en donnant une très-petite rétribution au directeur, leurs dépêches sont exactement rendues.

Après le dénombrement des magistrats de police dans la province de Canton, lesquels, comme je l'ai dit, sont à-peu-près les mêmes dans toutes les autres provinces ; il est à propos de dire aussi un mot des officiers militai-

res, ou Mandarins d'armes, Tartares & Chinois, qui portent tous la marque de leur dignité. Il y a des lieutenans-généraux, des meſtres-de camp, des lieutenans-colonels, des capitaines, de ſimples lieutenans, des cornettes, &c. Le général Tartare eſt à la tête de cinq mille hommes. Le premier officier de la milice Chinoiſe commande les troupes de ſa nation dans chaque province: celui de Canton ne réſide point dans cette capitale comme le général Tartare, mais dans une des autres villes du premier rang, & a ſous ſes ordres cinq mille hommes, tant infanterie que cavalerie. Il a y d'autres officiers généraux employés dans la province: ils commandent à différens corps de troupes, qui, réunies à celles dont je viens de parler, formeroient, dans la ſeule province de Canton, une armée de plus de trente mille combattans.

Le géneral Tartare eſt le ſeul qui tienne ſes troupes dans le lieu de ſa réſidence. Son quartier forme, dans l'enceinte même de la plûpart des villes capitales, comme une ville ſéparée & environnée de murailles. Les généraux Chinois diviſent les leurs dans toutes les villes & pla-

ces de la province. Celle de Canton contient dix villes du premier ordre, neuf du second, & soixante du troisieme, qui, suivant l'importance de chacune, ont toutes une garnison suffisante, pour contenir le peuple dans le devoir.

Quand un de ces officiers civils ou militaires a fait quelque bonne action qui mérite qu'on y ait égard, il en est aussi-tôt récompensé par une *note honorable*. On appelle ainsi ce qu'on nomme au collége des *points de diligence*, institués pour exciter l'émulation parmi les écoliers. Ces notes se donnent aux premiers Mandarins, par les cours souveraines; & aux Mandarins subalternes, par les vice-rois. Un magistrat qui aura bien jugé une affaire difficile; un colonel qui aura bien exercé sa troupe, recevront une *note honorable*, comme un écolier qui a bien fait son thême, gagne un *point de diligence*. Quatre de ces notes valent un *degré*, qui ne s'accorde que pour des actions importantes. Ces degrés sont insérés dans un catalogue que l'on envoie à la cour; & si ce magistrat, si ce colonel viennent ensuite à commettre quelques fautes, au lieu d'être privés de leurs emplois ou

de leurs appointemens, on efface du catalogue un ou plusieurs de ces degrés, ainsi que le retranchement de quelques *points de diligence* sauve à l'écolier une plus rude correction. Outre l'utilité de ces notes, elles sont encore si honorables, que les Mandarins ne manquent jamais d'en faire mention parmi leurs titres. *Moi, premier Mandarin de telle ville, honoré de six notes;* telle est la superbe inscription qu'ils mettent à la tête des ordres qu'ils intiment aux peuples; un Mandarin à qui on auroit retranché deux ou trois de ces notes, seroit également obligé de le marquer dans tous les écrits qu'il publie. Convenez, Madame, que tout cela est bien scholastique & bien puéril. Quelle idée peut-on se former de ces magistrats qu'il faut contenir dans leur devoir par de pareilles minuties? Quelle opinion aurez-vous d'une politique si peu élevée? la même que de leurs figures grotesques, qui sont plus propres à amuser les enfans, qu'à satisfaire le goût des personnes sensées.

Ce que je vais vous dire n'a aucun rapport avec ce qui précéde; mais je suis si ébloui de l'éclat de plus de cent

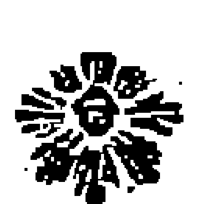
mille lanternes allumées autour de moi; que je ne puis me dispenser, avant que de finir cette Lettre, de vous entretenir un moment de cette fête singuliere qui se renouvelle tous les ans à la Chine. Elle commence le quinze de la premiere lune, & dure pendant quatre jours. On célébroit jadis une pareille fête en Egypte; auroit-elle passé de-là chez les Chinois? Ces derniers sont trop fiers pour en convenir; & ne voulant rien devoir aux autres nations, ils exposent une autre origine de cette coutume. Elle fut établie, disent-ils, peu de tems après la fondation de l'empire, par un Mandarin qui, ayant perdu sa fille sur le bord de la riviere, se mit à la chercher pendant toute une nuit. Il fit allumer, à cette occasion, un grand nombre de lanternes; & les habitans du canton, dont il étoit fort aimé, le suivirent en foule avec des flambeaux. D'autres disent que c'étoit le Mandarin lui-même qui s'étoit noyé, & que le peuple, dont il étoit adoré, le chercha avec des lanternes. Quoi qu'il en soit, l'attachement qu'on avoit pour ce magistrat, fit renouveller cette cérémonie au bout de l'année; & cet usage s'é-

tant peu-à-peu répandu, donna lieu à une fête générale, qui s'est célébrée depuis dans tout l'empire. Ces jours-là on y allume peut-être plus de cent millions de lanternes ; c'est une fureur. On en expose de toutes sortes de prix ; quelques-unes coûtent jusqu'à deux mille écus ; & il y a tel seigneur qui retranche toute l'année quelque chose de sa dépense, pour paroître magnifique dans cette occasion. On voit de ces lanternes qui ont vingt à trente pieds de diametre ; ensorte qu'on y peut donner le bal. On y allume une infinité de bougies ou de lampions ; & on y représente divers spectacles pour divertir le peuple. Outre celles de la premiere grandeur, il y en a une infinité de médiocres, de figure hexagone, dont chaque face est de quatre pieds de haut, & d'un pied & demi de large, revêtue d'une soie fine & transparente, sur laquelle on peint différentes figures. Le même jour il y a des feux d'artifice, dans lesquels les Chinois ont excellé de tout tems. Ils ont l'art de les diversifier à l'infini, & d'y représenter au naturel toutes sortes d'objets. On y voit des arbres entiers, cou-

verts de feuilles & de fruits ; des raisins, des pommes, des oranges avec leur couleur particuliere ; on les prendroit pour des arbres véritables qu'on éclaire pendant la nuit. C'est ce que nos artificiers François n'ont pas encore exécuté. Pendant cette fête, on donne d'autres spectacles pour l'amusement du peuple. Là paroissent des chevaux qui galoppent, des vaisseaux à la voile, des armées en marche, des rois avec leur cortége. Là ce sont des assemblées de danses, & d'autres figures qui sont remuées par des ressorts. Les mouvemens & les geste répondent parfaitement au discours du machiniste. On croiroit entendre parler les figures-mêmes, qui, étant plus grandes, font plus d'illusion que nos marionettes.

Je suis, &c.

A Canton, ce 17 Juin 1744.



LETTRE LVIII.

SUITE DE LA CHINE.

JE fuis parti de Canton peu de jours après la date de ma derniere Lettre; & je vous apprends par celle-ci, que nous fommes, depuis plus d'un mois, à Nan-King, moi, mon miffionnaire & mon Anglois. Nous fîmes une partie de la route avec un Mandarin, préfident des études, qui s'en retournoit à la cour. Voici, en peu de mots, comment s'eft paffé ce voyage.

Nous arrivâmes d'abord dans un endroit où l'on éleve les barques, pour les faire entrer dans un canal de dix pieds plus haut que le niveau de la riviere. On guinde la barque fur un talut pavé de grandes pierres; & quand elle eft parvenue au haut de cette efpece de plan incliné, on la laiffe couler, fur un talut oppofé, dans le canal. On trouve fur le paffage quantité de gens qui attendent qu'on les loue pour cette manœuvre; & cette opération fe fait en moins d'un quart d'heure.

Nous apperçûmes de loin la montagne de San-Van-Hab, la plus haute & la plus escarpée de toute la Chine. Ses pointes, qui sont en grand nombre, sont cachées dans les nues. Son nom signifie *montagne volante*, soit par la hauteur de son sommet qui paroît s'élancer dans les airs, soit à cause d'un vieux temple, qu'on dit y avoir été transporté dans une nuit. Sur presque toutes les montagnes de la Chine on apperçoit de ces temples, le plus souvent accompagnés d'un monastere de Bonzes. Dans un de ceux que nous visitâmes, nous vîmes des statues gigantesques dont l'une combat un dragon ; l'autre tient un nain sous ses pieds, avec un épée nue à la main. Dans un autre est une grande idole assise parmi de petites, & vêtue comme les anciens Romains, d'une mante cramoisie qui lui tombe sur les épaules. Des deux côtés, deux terribles dragons, élevés chacun sur un pilier, paroissent sifler, & étendent le col.

Dans une petite ville de la province de Kyang-Si, nous rencontrâmes un Mandarin qui alloit à Canton pour une commission extraordinaire de la part de la

la cour. Après les premiers complimens, notre président se mit à genoux, & lui demanda des nouvelles de l'empereur. Il n'y a que les officiers de ce rang, qui ayent droit de s'informer ainsi en cérémonie, de la santé de sa majesté.

Cette province de Kyang-Si, dont je viens de faire mention, est spécialement célebre par la belle porcelaine qui se fabrique à King-Te-Ching, bourg auquel il ne manque que des murailles, pour mériter le nom de ville. Il s'étend plus d'une lieue & demie le long d'une belle riviere, & contient un million d'habitans. On y compte plus de cinq cens fourneaux pour la porcelaine; &, pendant la nuit, on croiroit voir une grande ville en feu, ou une vaste fournaise percée d'une infinité de soupiraux. Il n'y a personne, sans en excepter les boiteux & les aveugles, qui ne puisse y gagner sa vie à broyer les couleurs.

Vous sçavez, Madame, que c'est aux Chinois qu'on doit l'invention de cette vaisselle précieuse & fragile, que les Portugais ont les premiers apportée en Europe. Ils l'ont appellée *porcel-*

lana, qui, dans leur langue, veut dire *tasse* ou *écuelle*. L'art en est fort ancien à la Chine; & l'on ignore quel en fut l'inventeur. En comparaison de la porcelaine de King-Te-Ching, celle de Fo-Kien & de Canton n'est pas plus estimée que la vaisselle de terre en Europe. Les étrangers ne peuvent s'y méprendre; parce qu'elle différe & par le coloris & par la finesse. Celle de Fo-Kien est blanche, ne brille point; & l'on n'y voit aucun mélange de couleurs. On a essayé, soit à Péking, soit en d'autres lieux de l'empire, d'imiter la belle porcelaine de King-Te-Ching; mais ces essais ont mal réussi, malgré la précaution qu'on avoit prise de faire venir des ouvriers de cette ville, & de mettre en œuvre les mêmes matieres qu'ils emploient. C'est à l'eau qu'on attribue cette beauté, cette perfection inimitables. Il est singulier qu'aucune des matieres qui composent la porcelaine de King-Te-Ching, ne se trouve dans son territoire; il faut l'aller chercher à trente lieues dans une province voisine, qui ignore l'art de s'en servir. J'étois fort curieux de visiter cette belle manufacture; mais

on ne permet pas même aux étrangers d'entrer dans le bourg.

Une des choses qui m'étonnoient le plus dans ce voyage, étoit de trouver des villes entieres, des villages même, & jusqu'à des chemins pavés de marbre. Ces chemins sont remplis de monde, comme nos villes les plus fréquentées; & il y a de ces villages qui n'ont qu'une seule rue, & où l'on compte plus de cent mille habitans. Nous découvrions quelquefois du grand chemin, dix, douze, quinze villages dans une plaine parfaitement cultivée, & terminée par une ville immense, qui formoit un point de vue admirable. Une autre fois, nous passâmes à côté d'une montagne entourée, comme une isle, d'une grande riviere. Elle est revêtue de belles pierres; au sommet est une tour à plusieurs étages, environnée de pagodes & de maisons de Bonzes. Au-delà paroissoit un grand lac, où des barques sans nombre, voguant à la voile, offroient un autre spectacle encore plus agréable. On y voyoit, de tems en tems, des nuages de petits oiseaux qui couvroient une partie de l'horizon.

Quoique le marbre ſoit très-commun dans toutes ces contrées, les Chinois ne paroiſſent pas en faire beaucoup de cas. Ils ne l'emploient qu'à revêtir les canaux, ou à quelques autres ouvrages publics. Nous en trouvions des morceaux qui reſſemblent à des tronçons de colonnes, qu'on traîne ſur les terres labourées pour les applanir. La plûpart des villages que nous rencontrions, étoient bâtis de terre ou de paille. Les pagodes ſeules ſont de brique : elles ont le faîte & le pignon chargés d'ornemens, comme d'oiſeaux, de dragons, de feuillages, & ſont couvertes de tuiles verniſſées de verd & de bleu. En paſſant par un de ces villages, nous vîmes des marionettes ſemblables en tout à celles d'Europe, même pour la voix; il n'y avoit de différence que dans les vêtemens. Nous remarquions ſouvent dans la campagne, des tombeaux de terre, de figure pyramidale, accompagnés de petits boſquets de cyprès fort jolis.

J'aimois ſur-tout à voir de hautes montagnes cultivées juſqu'au ſommet. Pour empêcher que les pluies n'emportent les terres, & pour retenir l'eau;

elles ſont coupées en terraſſes ſoutenues par des murailles ſéches, bâties des pierres mêmes, dont la terre étoit couverte. On y voit des familles entieres qui habitent dans des grottes. Il ne paroît ni arbres ni buiſſons ſur ces montagnes; le peu d'herbes & de bruyeres qu'elles produiſent, eſt auſſitôt arraché pour nourrir les animaux, ou pour l'entretien des fours à chaux qui y ſont en fort grand nombre.

D'autres fois, il ſe préſentoit des plaines charmantes, couvertes d'arbres, de bled, de beſtiaux, de laboureurs, avec de grandes levées qui avoient, de part & d'autre, leurs taluts très-bien entretenus. Ces levées ont ordinairement dix à douze pieds d'élevation au-deſſus de la campagne, vingt-cinq à trente de largeur par le haut, & quarante par le bas.

Parmi les arbres que nous offroient ces belles plaines, je m'attachai principalement à connoître celui qui produit le ſuif, très-commun dans certaines contrées de la Chine. Il croît à la hauteur d'un grand ceriſier; & les branches en ſont tortues. Il a le tronc court; & ſes feuilles coupées en forme de cœur, ſont d'un rouge éclatant. Son fruit eſt

renfermé dans une écorce dure, brune & raboteuſe, qui s'ouvre lorſqu'il eſt mûr, comme celle de la châtaigne. Chacune de ces coques contient ordinairement trois petits noyaux, couverts d'une couche legere de graiſſe très-blanche, & aſſez ferme. Pour en exprimer cette matiere, on pile le fruit tout entier, c'eſt-à-dire, la coque avec la noix. Enſuite on le fait bouillir dans l'eau; & l'on en tire le ſuif qui ſurnage. On le fait fondre avec de l'huile ordinaire, pour le rendre plus flexible; & l'on en fabrique des chandelles, que l'on trempe enſuite dans de la cire liquide. Cette immerſion forme autour du ſuif une croûte legere, qui l'empêche de couler. Il eſt certain que les chandelles faites avec cette graiſſe, ſeroient auſſi bonnes que les nôtres, ſi les Chinois ſe donnoient la peine de la purifier: mais comme ils n'y emploient pas beaucoup de façon, l'odeur en eſt plus déſagréable, & la lumiere moins vive. Ils ſe ſervent d'ailleurs, en place de mêche, d'un bâton creux & léger, qu'ils entourent de pluſieurs fils faits de moëlle de jonc; ce qui donne beaucoup de fumée, & affoiblit la lumiere.

Une autre production qui n'est ni moins admirable, ni moins utile, est ce qu'on appelle l'*arbre de cire*. Il n'est pas tout-à-fait si haut que l'arbre au suif; il en diffère aussi par la figure de ses feuilles, qui sont plus longues que larges. Cet arbre est couvert d'une infinité d'insectes qui déposent, sur ses branches, des rayons de cire, plus petits que ceux des abeilles, mais d'une qualité supérieure, pour la blancheur & pour l'eclat; aussi se vend-elle beaucoup plus cher. Lorsque ces vers sont une fois accoutumés aux arbres d'un canton, ils ne les quittent jamais, sans une cause extrordinaire; & ils n'y reviennent plus, dès qu'ils les ont abandonnés. On fait, dans quelques provinces de la Chine, un gros commerce de ces insectes, qu'on tire des branches & du tronc des arbres. Au commencement du printems, on les applique à la racine; ils montent le long de l'arbre, & pénétrent jusqu'à la moëlle, qu'ils préparent & façonnent à leur maniere. On m'a assuré qu'on tiroit aussi de la cire des vers même. On les ramasse; on les fait bouillir dans de l'eau; & ils rendent une

espece de graisse qui, étant figée, devient cette cire blanche si estimée des Chinois.

Vous jugez bien, Madame, que durant une si longue route, les chemins n'étoient pas toujours semés de fleurs. Nous eûmes à grimper des montagnes escarpées, dont la rampe étoit si tortueuse & si roide, qu'on avoit été obligé de les tailler en forme d'escalier. Il avoit fallu même en couper toute la pointe qui étoit de roc, pour y ouvrir un passage de l'autre côté. Mais quoique ces montagnes soient affreuses & stériles, les intervalles qui se trouvent entr'elles, sont aussi cultivés que les plaines fertiles dont je viens de faire mention.

Avec la patente ou billet de poste que portoit notre Mandarin, nous trouvâmes toutes sortes de secours dans notre voyage. Cette patente consiste en une feuille de papier, imprimée en caracteres Tartares & Chinois, & munie du sceau du tribunal souverain de la milice. Elle ordonne aux bureaux des postes de fournir, sans délai, un certain nombre de chevaux, avec ce qui est nécessaire pour la subsistance du Mandarin & de sa suite;

de le loger dans les hôtelleries publiques ; & lorſqu'il eſt obligé de prendre la route d'eau, de lui procurer des barques & toutes les choſes dont il peut avoir beſoin pour ſon voyage. Le ſceau imprimé ſur cette patente a trois pouces de largeur en quarré, ſans aucune autre figure ou caractere, que le nom du tribunal, & celui des principaux officiers qui le compoſent.

Cet écrit nous fut d'autant plus utile, qu'une des provinces voiſines de notre route éprouvoit une famine qui fit mourir beaucoup de monde. Vous demandez, Madame, comment il peut ſe faire qu'un peuple ſobre, laborieux, qui habite le pays le plus beau, le plus fertile; qui eſt gouverné par des maîtres dont l'économie & la prévoyance font le principal caractere, ſoit ſouvent expoſé à la diſette & à la famine? « C'eſt, me répondit notre Mandarin à qui je fis la même queſtion, » que les ordres, ou plutôt les intentions de l'empereur, ne ſont point » exécutés. Quand la récolte manque » dans une province, les grands Mandarins ont recours aux greniers publics ; mais ſouvent les trouvant vui-

» des, ils font faire des recherches, & ne
» se pressent pas d'en informer la cour,
» parce que ce sont des nouvelles désa-
» gréables à lui apprendre. Ne pouvant
» plus différer, ils envoient enfin leurs
» mémoriaux, qui, lorsqu'ils sont parve-
» nus aux tribunaux de Péking, passent
» par plusieurs mains, & ne sont portés
» qu'après plusieurs jours à sa majesté
» impériale. Aussi-tôt le prince ordonne
» aux grands de s'assembler; en atten-
» dant, il fait de très-belles déclarations.
» Vient ensuite le décret des tribunaux,
» qui est de supplier l'empereur de nom-
» mer des commissaires sages & désin-
» téressés; on les nomme; on leur dé-
» clare l'ordre impérial: il leur faut du
» tems pour se disposer à leur départ;
» après bien des préparatifs & des délais,
» ils partent enfin. On les voit passer;
» voilà les commissaires, dit le peuple,
» qui vont nourrir les pauvres de telle
» province; ils reçoivent des applau-
» dissemens par-tout où le mal n'est pas;
» & ceux qui souffrent, ont le tems de
» mourir de faim, avant que le remede
» arrive. On ordonne, on va, on vient,
» on transporte; on paroît se donner
» beaucoup de mouvement; tout cela

» amuse, jusqu'à ce qu'il ne reste pas
» plus de gens affamés, qu'on n'en veut
» ou qu'on n'en peut secourir; & l'a-
» bondance revient quand le pays est
» déchargé des bouches inutiles. »

Sur la frontiere des provinces de Kyang-Si & de Kyang-Nan ou Nan-King, nous entrâmes dans un village où se fabrique de la porcelaine presqu'aussi belle que celle de King-Te-Ching. Les étrangers y ont un libre accès. On me fit voir des amas de terre blanche très-fine, & d'une autre, semée de particules argentées; c'est la matiere dont on fait la porcelaine. Après qu'on a bien lavé les morceaux qui sortent de la carriere, pour en séparer la terre & le sable, on les broie jusqu'à les réduire en une poussiere très-fine. On délaie ensuite cette poudre dans de l'eau; & l'on en fait une pâte qu'on pétrit à diverses reprises, & qu'on arrose de momens à autres. Lorsque cette pâte a été bien maniée, on l'applique sur différens moules, selon les vases qu'on veut faire. Dès que ces vases ont pris leur forme, on les expose au soleil; mais on a soin de les retirer durant l'ardeur du midi. Quand ils sont secs, on

y applique la peinture & enſuite le vernis, qui eſt une eſpece de colle compoſée de la matiere même des vaſes. Après toutes ces opérations, on fait cuire ces vaiſſeaux dans un fourneau au feu de réverbere ; on ne les retire, que lorſqu'ils ſe ſont refroidis par degrés. Ce travail eſt long & pénible, & ſe partage entre un très-grand nombre d'ouvriers ; car une ſeule piéce doit paſſer par plus de ſoixante mains.

On fabrique à la Chine des vaſes d'une grandeur ſurprenante. J'ai vu des urnes de trois pieds de haut, compoſées de pluſieurs piéces, mais réunies avec tant d'art, que la jointure étoit imperceptible. On applique de même les anſes, les oreilles, les bas-reliefs & les autres orn emens. Ces beaux morceaux étoient deſtinés pour des marchands de Canton, qui devoient les tranſporter en Europe ; car à la Chine on achete rarement de la porcelaine d'un ſi grand prix. Il y en a de toutes ſortes de couleurs ; le jaune & l'azur ſont les plus employés. On fait des porcelaines unies ; d'autres qui forment une moſaïque, & d'autres qui ſont percées à jour comme des découpures. Les Chinois excellent

particuliérement dans l'exécution des groteſques & dans la repréſentation des animaux ; ils font des canards & des tortues qui nagent ſur l'eau, & des chats qui épouvantent les ſouris. A l'égard des ouvrages connus en Europe ſous le nom de *magots de la Chine*, ce ſont des idoles du pays, exécutées en porcelaine : il ne faut pas plus juger de la figure des Chinois, par ces portraits ridicules, que de celle des François par les groteſques de Callot.

Si on en croit les ouvriers du pays, ils ſont les ſeuls dans le monde, qui fabriquent de la porcelaine. Je voulus leur parler de celle du Japon dont certains curieux de Paris font tant de cas. Ils m'aſſurerent qu'elle n'avoit jamais exiſté que dans l'imagination des perſonnes mal inſtruites ; & que les Japonois, ainſi que tous les autres peuples, tirent de la Chine les ſeules & véritables porcelaines. Je ſaiſis cette occaſion de leur dire un mot des excellentes manufactures de Dreſde & de Chantilly (*a*), rivales de celle de King-

(*a*) Celle de Séve n'exiſtoit point alors.

Te-Ching. Je convins que nous ne l'avions peut-être pas encore tout-à-fait imitée par la blancheur & la finesse de la matiere, par la vivacité & la durée des couleurs; mais je ne leur cachai pas que nous la surpassions infiniment par la beauté, la grace, la régularité, la perfection du dessein.

Il n'est point, Madame, de plus beau pays dans le monde, que la province de Kiang-Nan, qui confine à celle de Kyang-Si. Elle est à la fois & l'une de plus fertiles & l'une de plus florissantes pour le commerce; aussi est-elle la plus riche de toute la Chine; elle paye seule plus de cent soixante millions à l'empereur. Ce qui contribue à son opulence, est la multitude des rivieres & des canaux, la proximité de la mer, l'industrie des habitans, le nombre & l'excellence des manufactures. Les soies, les ouvrages de vernis, l'encre, le papier, tout ce qui vient de cette province est plus estimé & se vend plus cher, que ce qui sort des autres parties de l'empire. On y compte cent sept villes, dont la plus considérable est Nan-King.

Le premier objet qui me frappa en

approchant des fauxbourgs de cette capitale, eſt la fameuſe tour ou clocher de porcelaine, qui l'emporte ſur tout ce que l'art & la dépenſe ont produit de plus curieux à la Chine. Ce merveilleux édifice eſt composé de neuf étages, diviſés en dehors par autant de corniches parfaitement travaillées; on monte près de huit cens degrés pour arriver au ſommet. Chaque étage a quatre fenêtres qui répondent aux quatre vents principaux, & eſt orné d'une galerie pleine de pagodes & de peintures. La forme de cette tour eſt octogone; elle a environ quarante pieds de circuit, c'eſt-à-dire que chaque face en a cinq. Les dehors & les dedans ſont revêtus de briques de diverſes couleurs, qui imitent la porcelaine; & toutes les parties de ce beau monument ſont liées avec tant d'art, que l'ouvrage entier paroît d'une ſeule piéce. Autour des coins de chaque galerie, pendent quantité de petites cloches, qui rendent un ſon fort agréable, lorſqu'elles ſont agitées par le vent. Le ſommet de la tour, ſi l'on en croit les Chinois, eſt une pomme de pin d'or maſſif. Toute la ſculpture eſt dorée, & l'ouvrage

entier paroît de marbre & de pierre cizelée. Voilà, Madame, ce que les Chinois appellent *la tour de porcelaine*, & que je nommerois plus volontiers la *tour de brique.* Elle fut conſtruite, il y a plus de trois cens ans; & c'eſt aſſurément l'édifice le mieux entendu, le plus ſolide & le plus magnifique de tout l'Orient. Il fait partie d'un temple fameux, bâti hors des murs de la ville, appellé le *temple de la reconnoiſſance.* Un empereur le fit conſtruire, ainſi que la tour, pour un ſeigneur Chinois, qui, après l'avoir bien ſervi dans ſes armées, ſe retira du monde, comme Joyeuſe, & ſe fit tondre en Bonze par dévotion.

A côté de ce temple, eſt le monaſtere le plus beau, & le mieux fondé de toute la Chine. On y voit de vaſtes cours quarrées, environnées de cellules qui font à-peu-près le même effet que nos Chartreuſes, & ſont habitées par un plus grand nombre de religieux. Les ſtatues qui ornent la pagode, ſont preſque toutes coloſſales. On remarque d'abord une grande femme qui eſt debout, ayant à ſes côtés quatre géans armés & colorés. Sur le maître-autel eſt un homme aſſis avec un pied ſur le genou. Les

autres figures sont deux femmes placées dos à dos, avec d'autres petites idoles à leurs pieds, & une infinité de représentations monstrueuses & horribles.

Nan-King est, sans contredit, la plus belle & la plus grande ville de la Chine. Sa situation est charmante, & le terroir d'une prodigieuse fécondité. La riviere qui, dans cet endroit, a plus d'une demi-lieue de largeur, se divise en une multitude de canaux qui arrosent toute la ville, & dont quelques-uns sont navigables pour les plus grandes barques. Nan-King a été, pendant plusieurs siécles, la capitale de l'empire, & le séjour ordinaire des souverains; c'est ce qui lui a fait donner ce nom, qui veut dire *cour du midi*, comme Péking signifie *cour du nord.* Les empereurs ont pris le parti de se fixer dans cette derniere ville, pour se mettre en garde contre l'invasion des Tartares. Nan-King, qui n'est plus aujourd'hui que la résidence du gouverneur des provinces méridionales, avoit autrefois une triple enceinte, dont la plus vaste étoit, dit-on, de seize lieues. On en voit encore quelques débris, qui ressemblent plutôt aux bor-

nes d'une province, qu'aux limites d'une ville. Les Chinois assurent que deux cavaliers qui seroient partis le matin au galop par la même porte, pour en faire le tour, chacun d'un côté opposé, n'auroient pu se rencontrer le soir.

Au reste, quoique, depuis la retraite des empereurs, cette ancienne capitale soit fort déchue de sa magnificence, on y compte encore plus de trois millions d'habitans, en y comprenant ceux qui logent dans des barques dont son port est toujours couvert. La disposition de son terrein, & les montagnes qui se trouvent renfermées dans ses murs, rendent sa forme irréguliere. Il ne reste plus aucune trace de ses magnifiques palais; son observatoire est négligé & presque détruit; tous ses temples, les tombeaux de ses princes, & les autres monumens ont été démolis par les Tartares dans leur premiere invasion. Les rues sont d'une largeur médiocre, bien pavées; les maisons basses, mais jolies; les boutiques spacieuses & richement décorées. Les Tartares y ont une garnison nombreuse, & sont en possession d'une partie de la ville, qui n'est séparée de l'autre que

par un ſimple mur. Nan-King eſt le ſéjour des plus fameux docteurs de la Chine, & la retraite ordinaire des Mandarins que le miniſtere ceſſe d'employer. Tout ce qu'il y a de plus rare, de plus curieux dans les autres provinces ; les étoffes les plus riches, les ouvrages les plus précieux s'y trouvent raſſemblés. Les bibliotheques y ſont plus nombreuſes & plus choiſies, les libraires mieux fournis de livres, les imprimeries meilleures, le papier plus beau, les artiſans plus adroits, le peuple plus inſtruit & plus poli, le langage plus pur, l'accent plus délicat que dans aucun autre lieu de l'empire, ſans en excepter la capitale. Cette ville jouit d'un grand nombre de priviléges que ſes nouveaux maîtres lui ont accordés, & qu'ils regardent comme le plus ſûr moyen d'étouffer toutes les idées de révolte. Il arrivera de-là, Madame, que les Tartares n'ayant plus rien à craindre au dedans, prendront inſenſiblement les manieres Chinoiſes. La bonté du pays les rendra efféminés ; ils laiſſeront croître leurs cheveux ; & dans deux cens ans, il reviendra d'autres Tartares

du nord, guerriers & brutaux, qui ne reconnoissant plus les petits enfans des premiers, s'empareront de la monarchie. Cela est déja arrivé plus d'une fois ; & par la situation du pays, & les mœurs des habitans, on peut, sans être prophete, assurer que cela arrivera encore.

Les cloches de Nan-King étoient autrefois une des principales curiosités de cette ancienne capitale ; leur poids énorme ayant emporté le donjon où elles étoient suspendues, tout le bâtiment tomba en ruine ; & les cloches n'ont pas été relevées. Le poids de la plus grosse étoit d'environ cinquante milliers, & avoit dix à onze pieds de hauteur. Quoique les Chinois en vantent beaucoup le son, le métal m'en parut fort inférieur à celui de nos cloches d'Europe.

Une des grandes incommodités de la ville de Nan-King, est l'odeur des excrémens humains qui s'emportent, pendant le jour, dans des tonneaux pour engraisser les terres, faute d'autre fumier. On y fait un gros commerce de cette marchandise ; & les jardiniers achetent plus cher les immondices des

personnes qui se nourrissent de viande, que de celles qui ne vivent que de poisson. On m'a même très-fort assuré que, pour les distinguer, il y a des gens qui ne font nulle difficulté d'en goûter. Je n'ai point cherché à être témoin de ces sortes d'essais; mais ce que j'ai vu dans les rues & le long des routes, ce sont des lieux de commodité, proprement blanchis, avec des siéges couverts, où l'on invite les passans à se mettre à l'aise pour les besoins naturels. Il s'y trouve de grands vases de terre, que l'on place soigneusement par dessous, afin de ne rien perdre de cette précieuse denrée.

Pour bien connoître les Chinois, c'est à Nan-King principalement qu'il faut étudier le génie de la nation. C'est-là sur-tout, que les mœurs, la religion, les loix n'ont éprouvé aucun changement; c'est-là que les anciens usages sont le plus religieusement observés. Je vais d'abord vous parler des différens cultes établis à la Chine.

On y compte trois sectes principales, qui forment aujourd'hui les trois religions dominantes du pays; celle des grands & des lettrés, qui regarde Con-

fucius comme son maître; celle des disciples de Lao-Kiun, qui n'est qu'un tissu d'extravagances & d'impiétés. Je vous ai parlé d'un troisieme culte, celui de Foë, instituteur des Bonzes & de la doctrine de la métempsycose; de-là ce principe si généralement établi parmi ses sectateurs, *d'aimer les bêtes, d'aimer les moines.*

A l'égard de la premiere secte, qui est celle des gens d'esprit & de condition, je n'en parlerai qu'en historien, sans me jetter dans des discussions aussi dangereuses en Europe, qu'elles ont été funestes à la Chine. Je commencerai par vous faire connoître ce Confucius qui passe pour en être le fondateur. Il naquit dans une bourgade du royaume de Lou, qui est aujourd'hui la province de Chan-Tong, cinq cens cinquante-un ans avant l'ére Chrétienne. Il étoit contemporain de Solon & de Pythagore; & Socrate naquit peu de tems après sa mort. Sans se mettre en peine de sonder les mysteres de la nature, & sans vouloir subtiliser sur la créance commune, le philosophe Chinois se contenta de parler du principe de tous les êtres, d'inspirer

pour lui du respect, de la crainte & de la reconnoissance ; de publier que rien ne lui est caché ; qu'il ne laisse ni la vertu sans recompense, ni le vice impuni. Ce sont là les maximes répandues dans ses ouvrages ; c'est sur ces principes qu'il se régloit, & qu'il s'efforçoit de réformer les mœurs de ses concitoyens.

Ce moraliste eut le rare talent de porter à la vertu & de détourner du vice, employant, à cet effet, les argumens les plus forts, les motifs les plus nobles, & la meilleure de toutes les méthodes, c'est-à-dire, en pratiquant le premier ses sages instructions, comme doit faire tout législateur. Il eut sur-tout la prudence de ne point heurter directement les préjugés populaires en matiere de religion ; écueil dangereux où Socrate & d'autres réformateurs célebres ont malheureusement échoué. Confucius étoit alors en grande vénération par ses excellentes qualités. Il joignoit la vertu à la science. L'humilité, la candeur, la modération, le désintéressement, le mépris des richesses formoient son caractere ; &, quoique la Chine fût inondée de tous les vices opposés, il parvint

néanmoins au rang de Mandarin & de ministre d'Etat. Ses maximes pour le gouvernement, sa politique, la disposition de ses loix civiles ne sont pas moins admirables que sa morale; il prouva, par sa propre expérience, combien il est avantageux que les rois & les ministres soient philosophes, & que la religion ait pour base la vertu.

Bientôt le royaume prit une forme nouvelle; & ce changement fut si prompt & si heureux, qu'il causa de la jalousie aux princes voisins. Ils jugerent que rien n'étant plus capable de faire fleurir un Etat, que le bon ordre & l'exacte observation des loix, le roi de Lou ne manqueroit pas d'acquérir trop de puissance, s'il continuoit à suivre les conseils d'un homme si sage & si éclairé. Le roi de Tsi employa l'expédient le plus efficace & le plus adroit, pour rendre inutiles les leçons & le zéle patriotique du philosophe. Il envoya une ambassade au roi de Lou, & fit présent à ce prince, & aux seigneurs de sa cour, d'un grand nombre de jeunes filles d'une beauté rare, instruites au chant, à la danse, & à tout ce qui est capable de flatter les sens.

Le

Le ſtratagême réuſſit : le roi de Lou & tous les ſeigneurs ne purent ſe défendre des charmes de ces aimables étrangeres : le prince livré au plaiſir avec toute ſa cour, abandonna le ſoin des affaires. Confucius ayant tenté inutilement de le ramener à la vertu, renonça au miniſtere, & s'éloigna de ſa terre natale, pour chercher dans d'autres royaumes, des princes plus ſages & plus dignes de ſes leçons: Ses vertus, ſon mérite, ſa douceur, & ſur tout ſa modeſtie, lui attirerent un grand nombre des diſciples. Ses diſcours étoient remplis de ſageſſe, & aſſaiſonnés d'une éloquence douce & perſuaſive, qui entraînoit les eſprits. Ses livres renferment le même charme & la même onction. Il les acheva dans la retraite, & retourna avec ſes éleves dans ſa patrie, où il mourut dans la ſoixante-treizieme année de ſon âge, regretté du roi & de toute la cour.

Les divers écrits de ce philoſophe ſont intitulés, *La grande Science*, ou *l'Ecole des Adultes ; Le Milieu immuable, en quoi conſiſte la vertu ; Diſcours moraux ;* & *Idée d'un gouvernement parfait.* Tous ces ouvrages ont pour

objet la correction des mœurs, le bonheur de la société, dont la base sont l'équité & la bienfaisance. Ce grand homme a déclaré, avec une ingénuité admirable, qu'il n'étoit point l'inventeur de sa doctrine, & qu'il l'avoit puisée, en grande partie, dans de très-anciens manuscrits. Ses idées sur la divinité, sont les plus raisonnables qu'on puisse avoir sans le secours de la révélation.

Les Chinois conservent la plus profonde vénération pour la mémoire de ce philosophe. On lui bâtit un tombeau superbe dans le lieu même où il avoit coutume d'assembler ses disciples. Cet endroit fut entouré de murailles, & forme à présent un gros bourg. Chaque ville de l'empire a encore aujourd'hui un édifice public, consacré à sa mémoire, où les Mandarins & les Lettrés s'assemblent certains jours de l'année, & lui font des offrandes qui présentent l'idée d'un véritable sacrifice. Si un magistrat passe devant un de ces oratoires, il descend de son palanquin. Nul ne parvient au rang de Mandarin, ni aux emplois de la magistrature, qu'il n'ait été reçu docteur, conformément

à la doctrine de Confucius. Ses descendans sont encore dans une très-grande considération : ils deviennent Mandarins par droit de naissance, & jouissent du privilége que n'ont pas même les princes du sang, d'être exempts de toute espece de tribut envers l'empereur. Les lettrés qui parviennent au doctorat, font un présent aux Mandarins de cette race.

J'ai dit que tous les sçavans de la Chine font profession de la doctine de Confucius. C'est aussi la religion de l'empereur, des princes & des personnes les plus distinguées. Ses principes sont dérivés de la religion naturelle, établie à la Chine, long-tems avant la naissance de ce philosophe ; mais il en a fait un corps de doctrine, qui peut se réduire aux articles suivans :

» Ce qu'on appelle raison dans l'hom» me, doit être considéré comme une » émanation céleste & divine.

» On appelle loi, ce qui s'accorde » avec la raison & avec la nature. La » loi a été donnée aux hommes par » infusion ; c'est un don du ciel.

» Les passions viennent de la nature,

» & la raiſon doit s'appliquer à les » dompter.

» Dès que l'homme eſt dans l'âge » de faire uſage de ſa raiſon, il doit » former ſa conduite ſur ces trois ré- » gles; 1° rendre aux auteurs de ſes » jours les mêmes devoirs qu'il exige » de ſes propres enfans; 2° avoir pour » ſon prince la même fidélité, & pour » ſes ſupérieurs la même obéiſſance, » qu'il exigeroit en pareil cas de ſes » inférieurs; 3° aimer ſes égaux comme » lui-même, & ne rien faire aux autres » qu'il ne voudroit qu'on lui fît. »

A ne conſulter que les livres canoniques des Chinois, on voit que l'ancien culte de ce peuple a pour premier & unique objet un Être ſuprême, principe & maître de tout ce qui exiſte, appellé *CHANG-TI*, *Seigneur ſouverain*, ou *TIEN*, qui veut dire *ciel*. Ce dernier mot peut avoir, comme parmi nous, deux ſignifications différentes; ou le ciel matériel, ou l'eſprit qui y préſide.

Dans cette ſecte on révere encore, mais d'un culte ſubordonné, des eſprits ſubalternes, & dépendans du premier Être, à-peu-près comme nous

honorons les anges. Quoique les livres canoniques exhortent souvent à craindre le *Tien*, & qu'ils placent les ames des hommes vertueux auprès du Chang-Ti, on ne voit pas néanmoins qu'ils ayent parlé clairement des peines éternelles de l'autre vie, ni d'une éternité bienheureuse. Quoiqu'il soit écrit dans ces mêmes livres, que le premier Être a produit toutes choses, les textes ne sont cependant pas assez clairs, pour juger que leurs auteurs ayent entendu par-là une vraie création, une production précédée du néant. Mais aussi il faut observer qu'ils ne l'ont jamais niée, & qu'ils n'ont dit nulle part que le monde fût éternel. On ne trouve pas non plus qu'ils se soient expliqués sur la nature de l'ame, ni qu'ils l'ayent cru immortelle. A l'égard de l'idolatrie, il est certain que ces mêmes livres n'en présentent nulle trace. L'idée du vrai Dieu n'a point été défigurée chez les Chinois, par les fictions extravagantes de leurs poëtes. Ils ne se sont jamais avisés, par une basse superstition, de déifier les hommes célebres de leur pays; & quelque respect qu'ils ayent eu pour leurs empereurs, dont la plûpart ont

été vraiment de grands hommes, ils ne leur ont point transporté les honneurs divins. Le vrai Dieu est le seul qui ait eu part à leurs adorations ; ils l'ont invoqué quand les autres peuples étoient idolâtres ; & ils lui ont sacrifié dans le plus ancien temple de l'univers. L'idolatrie ne fut guère connue à la Chine, qu'après qu'on y eût apporté la statue de Foë ; mais les Lettrés constamment attachés à la doctrine de leurs ancêtres, n'ont point participé à la contagion, uniquement concentrée chez les femmes, les dévots, le petit peuple & les moines.

Rien n'a tant contribué au soutien de l'ancienne religion parmi les Chinois, que l'établissement d'un tribunal souverain, dont le pouvoir consiste spécialement à condamner & à supprimer les superstitions; c'est ce qu'on appelle ici le *tribunal des rites*, dont l'objet est le même, mais les moyens différens, que dans celui de l'inquisition d'Europe. Une chose très-remarquable, & qui, dans nos principes, pourroit donner lieu à une autre comparaison plus singuliere, c'est que parmi les membres qui composent à la Chine

ce tribunal des rites, il y en a quelquefois qui, dans le particulier, exercent des pratiques superstitieuses; mais lorsqu'ils sont assemblés en corps pour leurs déliberations communes, ils n'ont qu'une voix pour les condamner. Par cette sévérité, l'élite de la nation Chinoise s'est préservée des superstitions grossiéres, qui régnent dans la plûpart des autres contrées de l'Asie.

Depuis près de trois siécles, on a vu éclore à la Chine une secte de sçavans, qui, sous prétexte d'expliquer les livres sacrés, y introduisirent une doctrine pernicieuse. Ils composerent, sous le titre de *Philosophie naturelle*, une espece d'Encyclopédie ecclésiastique en vingt volumes, dont tous les principes tendent à l'irréligion(*a*). Deux hommes célebres par leur esprit, *Chu-Tse* & *Ching-Tse*, furent les chefs de cette entreprise. Quarante-deux sçavans s'associerent au même projet, & donnerent aux anciens livres un sens impie qui détruit toute sorte de culte.

(*a*) Voyez le P. Duhalde, & l'Histoire des voyages.

Ces ſectaires appellés *Jukiau*, paſſent à la Chine pour de vrais Matérialiſtes, ou des eſpeces d'Athées ſubtils, qui donnent le nom de Dieu, ou de *Li*, à une certaine vertu unie à la matiere; vertu aveugle ſelon les uns, intelligente ſelon les autres. Cette ſecte compte aujourd'hui un aſſez grand nombre de partiſans; mais leur morale n'en a point été altérée. Ils penſent que la vertu eſt ſi néceſſaire aux hommes, ſi aimable par elle-même, qu'on n'a pas beſoin de la connoiſſance d'un Dieu pour la ſuivre.

Pluſieurs, pour ne déplaire à perſonne, ſe font un ſyſtême d'adopter les opinions de toutes les ſectes, & n'ont point de religion. La fortune eſt leur divinité, comme elle l'eſt ailleurs de tous ceux que l'ambition dévore. En général, perſonne à la Chine ne s'inquiete de l'autre monde. Les étudians ne penſent qu'à ſe rendre habiles, & capables de parvenir aux dignités de celui-ci. Les marchands ne s'occupent que de leur négoce; le peuple, que de ſa ſubſiſtance; n'eſt-ce pas, Madame, la même choſe par-tout, même chez les Chrétiens?

Quelque tems avant Confucius,

Lao-Kiun avoit introduit à la Chine, une autre secte qui croit aux esprits malins, aux enchantemens & aux prestiges. Cette doctrine plut au peuple, toujours partisan du merveilleux, & fut protégée par des empereurs aussi crédules que le peuple. L'auteur de cette secte faisoit consister la félicité de l'homme dans un sentiment de volupté douce & paisible, qui suspend toutes les fonctions de l'ame. Ses disciples ont abusé de ses maximes, comme on a fait en Europe de celles d'Epicure. Les livres de Lao-Kiun sont remplis d'une morale saine & vraiment philosophique. Le plus considérable contient cinq mille sentences, dont plusieurs renferment d'excellentes moralités. Aujourd'hui les successeurs de ce philosophe sont tous infatués des visions de l'astrologie judiciaire, & des superstitions de la magie. Ils se mêlent de prédire l'avenir, traçant sur le papier toutes sortes de caracteres & de figures, & accompagnant leurs cérémonies de hurlemens horribles & d'un bruit effroyable. Comme il arrive quelquefois que leurs prédictions se trouvent conformes aux évé-

nemens, faut-il s'étonner qu'ils ayent de la vogue? Cependant tous les Lettrés de la Chine regardent cette secte, comme en France un homme d'esprit, les charlatans de S. Médard.

Depuis que les Tartares se sont emparés de cet empire, ils y ont introduit leur religion. Elle est la même que celle des peuples du royaume de Boutan. Je ne sçais, Madame, si vous vous rappellez que j'ai traité ce sujet dans une de mes Lettres.

Les autres religions établies ou tolérées dans quelques provinces de la Chine, sont le Judaïsme, le Mahométisme & le Christianisme. Les Juifs ont une synagoge depuis plusieurs siécles dans la province de Ho-Nan. Ils sont réduits à sept ou huit familles qui se marient entr'elles, sans vouloir contracter aucune autre alliance, & qui font ici, comme par-tout, le métier de courtier.

Les sectateurs de Mahomet ont des établissemens considérables dans divers endroits de l'empire, depuis plusieurs siécles, & principalement dans la province de Kiang-Nan. Comme ils ne troublent personne en matiere de doctrine, on les laisse aussi fort tranquilles

dans l'exercice de leur culte. On fait plus ; on leur permet d'acheter des enfans Chinois pour les élever dans le Mahométisme. Pendant une famine qui ravagea la province de Chan-Tong, ils en acheterent plus de dix mille, que leurs parens ne se faisoient pas un scrupule de vendre ; c'est leur usage, quand ils ne sont pas en état de les nourrir. Ils peuvent les exposer, ou les tuer même, si ce sont des filles. A la Chine, c'est une des prérogatives de l'autorité paternelle, dont on est le plus jaloux.

Les premiers Jésuites qui pénétrerent dans ces vastes Etats, vers le milieu du seizieme siécle, n'y trouverent aucune trace de Christianisme ; ce pourroit être une raison de croire que cette nation n'avoit jamais été éclairée des lumieres de l'évangile. On cite pourtant des monumens dont on tire des conséquences toutes contraires ; mais c'est aux missionnaires à discuter ces faits, qui paroissent d'ailleurs assez indifférens. Ce qu'on peut dire de plus certain, c'est que l'apôtre Xavier a été un peu plus heureux, pour ce qui regarde le voyage de la Chine, que

Moïse par rapport au pays de Canaan. Tout ce que put faire le législateur du peuple Hébreu, fut de voir dans l'éloignement cette terre de promission; au lieu que Xavier eut le plaisir, après plusieurs courses, d'entrer dans la Chine, ou du moins dans l'isle de Sancian, qui, comme je vous l'ai dit, dépend de la province de Canton.

Après ce saint apôtre, ceux dont j'entends parler le plus souvent aux Jésuites missionnaires, sont un pere Roger, qui ouvrit cette carriere brillante à ses confreres; un pere Ricci, qu'on regarde comme le fondateur de cette mission; un pere Schall, qui fut précepteur d'un empereur, & élevé ensuite aux premieres charges de la cour; un pere Verbiest, qui devint aussi un très-grand seigneur à la Chine; un pere Bouvet, un pere Gerbillion, tous deux mathématiciens, tous deux amis de l'empereur Cang-Hi. Dans tout ce qu'on me raconte de ces hommes célebres, je ne puis trop admirer avec quelle adresse des missionnaires, aussi zélés que prudens, aussi pieux que versés dans les lettres, dans les arts, dans l'astronomie & les méchaniques, sçu-

rent s'insinuer dans l'esprit des grands, & gagner les bonnes graces des souverains. Sous le régne de Cang - Hi ils jouirent de la plus haute considération. Plusieurs furent logés dans le palais impérial. Ils bâtirent des églises; ils eurent des maisons opulentes. Les Dominicains & les Franciscains se mirent aussi sur les rangs, & vinrent glaner dans un champ, où les Jésuites avoit fait une abondante récolte. Mais bientôt cet esprit de contention attaché en Europe aux connoissances & aux talens, renverserent les plus grands desseins. Il est vrai, Madame, que la religion Chrétienne a été vivement persécutée à la Chine; mais les contestations qui s'éleverent entre les missionnaires, nuisirent plus au Christianisme, que la haine des infideles. La division se mit parmi les ouvriers évangéliques. Leurs disputes, dont la jalousie fut peut-être la premiere cause, éclaterent au sujet de certaines cérémonies, qui concernent le culte de Confucius & les devoirs qu'on rend aux morts. Quelques-unes de ces pratiques étoient superstitieuses, & avoient été de tout tems interdites aux Chré-

tiens ; mais les autres pouvoient être regardées comme des usages indifférens, & purement politiques. C'est ainsi du moins qu'en penserent les Jésuites. Les prêtres des missions étrangeres, nouvellement arrivés à la Chine, se joignirent à leurs adversaires, & obligerent la cour de Rome d'entrer dans ces querelles. M. Des Roches m'en a souvent parlé en homme désintéressé & impartial ; mais moi qui y prends encore moins d'intérêt, je ne dois pas entrer dans le détail de toutes ces disputes. Vous sçaurez seulement qu'elles allerent si loin, que l'on craignit à la Chine les mêmes troubles qu'au Japon. L'empereur Cang-Hi lui-même, tout favorable qu'il étoit aux missionnaires, fut sur le point de les renvoyer. Quelquefois il se fâchoit de leur importunité, ne pouvant comprendre les motifs du zèle qui les animoit. « Je suis surpris, leur disoit-il, de » vous voir si inquiets des affaires de » l'autre monde, où certainement vous » n'avez jamais été. Que ne jouissez-» vous tranquillement de la vie pré-» sente ? » On rapporte de lui plusieurs réponses semblables, qui supposent

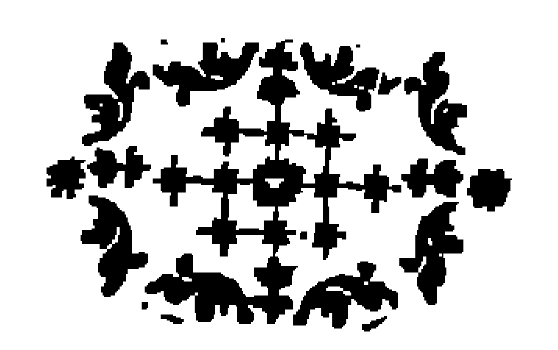
qu'en favorisant les missionnaires, il sacrifioit ses vues politiques à l'affection qu'il avoit pour eux.

A la mort de ce monarque, ils ont eu ordre de sortir de toutes les provinces de l'empire. On leur a seulement permis de demeurer à Canton, & à quelques Jésuites, de faire leur séjour à Péking, à cause du besoin qu'on en avoit pour les mathématiques. Ils y sont traités avec distinction; à-peu-près comme les princes Chrétiens les plus esclaves de l'Inquisition, combleroient d'honneur un excellent peintre, un habile sculpteur dont ils estimeroient les ouvrages, de quelque secte qu'il pût être. Mais en conservant les mathématiciens, on imposa silence aux missionnaires. Plus de trois cens églises ont été abbatues ou destinées à des usages profanes; plus de trois cens mille Chrétiens ont été privés de leurs pasteurs, & livrés à la persécution. Tel a été, pendant plusieurs années, l'état déplorable du Christianisme dans ces vastes contrées; les Jésuites sont enfin parvenus à rebâtir des églises, même dans la capitale; & quoique la religion Chrétienne y soit toujours proscrite, ils ne laissent

pas, en prenant quelques précautions; d'exercer librement leur ministere dans l'enceinte de leurs maisons, & même au-dehors : le gouvernement ne fait là-dessus aucune recherche. A l'égard des missionnaires répandus dans les provinces, leur zéle exige beaucoup de prudence ; mais la plûpart ont des amis puissans, sous la protection desquels ils agissent avec sécurité. Ceux de Nan-King, dont M. Des Roches m'a procuré la connoissance, m'ont donné un logement dans leur maison, où je vois souvent venir des Mandarins du premier ordre, qui vivent avec eux dans la plus grande intimité.

Je suis, &c.

A Nan-King, ce 25 Octobre 1744.



LETTRE LIX.

SUITE DE LA CHINE.

JE commence ma Lettre par un enterrement. J'aſſiſtai avant-hier, avec deux Jéſuites, à un convoi funebre d'un vieux Mandarin retiré, anciennement affectionné à ces miſſionnaires. Je vais vous dire, Madame, pendant que je m'en ſouviens, ce que j'ai vu à ces obſéques, &, à cette occaſion, tout ce qu'on m'a raconté des funérailles Chinoiſes; j'écrirai ce qui viendra au bout de ma plume; vous y mettrez de l'ordre, ſi vous voulez.

Lorſqu'un homme approche de la mort, le rituel de l'empire ordonne qu'on le prenne dans ſon lit & qu'on le couche par terre, afin que ſa vie finiſſe comme elle commence; c'eſt, qu'en effet, ce même rituel veut qu'on étende les enfans à terre ſi-tôt qu'ils ſont nés, pour faire connoître qu'ils doivent retourner dans le lieu d'où ils ſont venus.

Quand le malade ne reſpire plus, on

lui met dans la bouche un petit bâton qui l'empêche de se fermer. Alors quelqu'un de la famille monte au sommet de la maison, avec les habits du mort, qu'il étend en l'air, en rappellant l'ame du défunt. Il revient ensuite auprès du cadavre, le couvre des ses vêtemens; & on le laisse trois jours dans cet état, pour voir s'il ne donnera pas quelque signe de vie.

Si le malade a fait profession de la secte absurde des Bonzes, l'usage est, avant qu'il expire, d'appeller ces moines pour employer les secours de leurs prieres. Ils viennent avec de petits bassins, des sonnettes & d'autres instrumens, dont ils font assez de bruit pour hâter la mort; quoiqu'ils prétendent, au contraire, que c'est pour procurer du soulagement au moribond.

Avant que de mettre le corps au cercueil, on le lave; on l'embaume; on le couvre de ses plus riches vêtemens & des marques de sa dignité; on l'expose sur une estrade dans une salle bien parée; & là les femmes, les enfans & les parens viennent se prosterner devant lui. Le troisieme jour, on l'enferme dans un cercueil de bois pré-

cieux, verni & doré, que le défunt, pour l'ordinaire, a eu soin de faire construire de son vivant. La prévoyance des Chinois va si loin sur cet article, qu'ils se privent souvent des choses les plus nécessaires pendant la vie, pour se procurer une biere qui leur fasse honneur après leur mort. On a vu des enfans se vendre ou se louer, pour un certain tems, dans la seule vue d'amasser assez d'argent, pour acheter un pareil meuble à leur pere. Les bois les plus précieux y sont employés; vous avez vu que l'empereur Cang-Hi fit construire le sien du plus beau bois de violette. On en trouve de tous prêts dans les boutiques des ébénistes. Il y en a de richement dorés, avec divers ornemens de sculpture, qui se vendent jusqu'à mille écus. On en fait pour les bourgeois & pour les gens de qualité. Un Chinois qui meurt sans s'être pourvu d'une biere, est brûlé comme un Tartare. C'est un aussi grand acte de charité à la Chine, de la part des personnes riches, de distribuer un certain nombre de cercueils aux pauvres gens, que parmi nous de doter & de marier un certain nombre de pauvres filles. Aussi

eſt-ce un jour de très-grande réjouiſſance dans une famille, que celui où l'on eſt parvenu à ſe procurer une biere. On l'expoſe à la vue pendant des années entieres; on aime à s'y placer; on eſſaye ſi on y ſera à ſon aiſe; on conſulte ſes amis pour ſçavoir ſi on y aura bonne grace, &c.

Avant que de mettre le corps dans le cercueil, qui eſt ordinairement d'un bois fort épais, on répand au fond beaucoup de chaux; & quand le cadavre y eſt couché, on remplit tous les vuides avec la même matiere & du coton: quelquefois on y ajoûte un enduit de poix & de bitume. Lorſque cette caiſſe eſt bien bouchée, on la couvre d'une étoffe blanche; on la place ſur une eſpece d'autel; & on l'y conſerve quelquefois pendant pluſieurs mois. De tems en tems, on brûle ſur cet autel de l'encens, des paſtilles parfumées, du papier doré, & des piéces de ſoie. Le jour des funérailles, les amis & les parens du défunt accompagnent le cercueil. Si c'eſt celui d'une perſonne de conſidération, il eſt ſoutenu ſur un brancard, ſurmonté d'un riche pavillon, & porté ordinairement par vingt

ou trente hommes, précédés d'un grand nombre de domeſtiques qui ont en mains de petites figures de carton. Les enfans du défunt ſuivent à pied, couverts d'un ſac de chanvre, appuyés ſur un bâton, le corps tout courbé, & comme accablés ſous le poids de la douleur. Les filles, les concubines, & la légitime épouſe ſont dans des chaiſes portatives, où perſonne ne les voit, mais d'où elles font entendre des cris & des hurlemens lamentables. D'autres compagnies ſuccedent, marchant deux à deux, les uns avec des étendards, des banderolles, des caſſolettes remplies de parfums; d'autres avec des inſtrumens ſur leſquels ils jouent des airs lugubres. Dans quelques endroits, le portrait du mort s'éleve au milieu du convoi, avec ſon nom & ſes titres écrits en lettres d'or.

Le lieu de la ſépulture eſt toujours hors des villes, dans une grotte conſtruite exprès, & qui conſiſte ordinairement en trois ſalles, ayant chacune une porte & un toît retrouſſé par les angles. Quelquefois il y a un quatrieme toît qui s'éleve du milieu, & ſe termine en pyramide. Ces grot-

tes se construisent, autant qu'on le peut, sur des collines ou des terrasses qu'on éleve exprès. Elles sont environnées des bosquets de cyprès; & ces petits bois avec leurs grottes, dont le nombre est fort grand aux environs des villes, forment de loin un aspect qui n'est pas sans agrément. Les pauvres se contentent de couvrir le cercueil de chaume, ou de terre élevée de cinq à six pieds. On voit, à quelques pas de la tombe, des tables rangées dans les salles; & tandis qu'on est occupé des devoirs funebres, les domestiques y préparent un repas, pour régaler toute la compagnie.

Quand on est arrivé à la grotte, on dépose le corps dans le caveau; alors on brûle des parfums; on fait des libations; on offre des viandes; & l'on jette dans les flammes les petites figures de carton dont j'ai parlé. Elles représentent des eunuques, des esclaves, des chevaux, des chameaux, & d'autres objets de cette nature. Les Chinois sont persuadés que les morts reçoivent dans l'autre monde, les offrandes qu'on leur fait dans celui-ci; que toutes les choses représentées par

ces figures, se réalisent pour eux dans l'autre vie, & leur font d'un grand secours. C'est pour cela que tous les ans, dans certains jours solemnels, chacun fait des libations, & porte des viandes sur le tombeau de ses ancêtres, dans l'opinion que les ames en font leur nourriture. Un François qui sçait qu'à la mort de ses rois, on continue de les servir, pendant plusieurs jours, aux heures du repas, comme s'ils étoient encore vivans, ne doit pas trouver cet usage extrordinaire à la Chine.

Ces peuples, tendrement attachés à leur patrie & à leurs familles, ont un grand mépris pour les voyageurs qui abandonnent les tombes de leurs aïeux, & s'exposent à mourir daus une terre étrangere, où personne ne leur rendra les derniers devoirs. C'est un reproche qu'ils ont fait plus d'une fois aux missionnaires.

La durée ordinaire du deuil pour un pere, doit être de trois ans; mais cet espace est communément réduit à vingt-sept mois, pendant lesquels on est obligé de renoncer non-seulement aux divertissemens & aux fêtes, mais

à toute eſpece de fonction publique. Alors un Mandarin quitte ſon gouververnement ; un homme d'Etat, l'administration des affaires, pour vivre dans la retraite, ſe livrer à la douleur, & ne s'occuper que de ſa perte. L'empereur peut accorder une diſpenſe; mais les exemples en ſont rares.

Les femmes portent le deuil trois ans pour leurs maris ; les maris un an pour leurs femmes; la durée du deuil des autres perſonnes eſt proportionnée au degré de parenté. On prétend que l'uſage de trois ans de deuil des enfans pour leur pere, eſt fondé ſur la reconnoiſſance qu'ils lui doivent pour les trois premieres années de leur vie, pendant leſquelles ils ont eu beſoin de ſon aſſiſtance. Les Chinois font remonter l'origine de ce deuil auſtere aux premiers tems de leur monarchie. Un empereur, après la mort d'Yao, s'enferma, dit-on, trois ans dans la grotte ſépulcrale de ce prince, & abandonna, pendant tout ce tems, la conduite de l'Etat à ſes miniſtres.

La premiere année du deuil Chinois, les habits conſiſtent en une robe, ou plutôt en un ſac de groſſe toile griſe, ſem-

semblable à de la toile d'emballage. Le bonnet, les caleçons, les bottines sont de même matiere, avec une ceinture de corde. Cet habillement passe pour la marque d'une profonde douleur. La seconde année, les habits sont d'une toile un peu moins grosse; pendant la troisieme, on peut porter des robes de soie. Les cent premiers jours se passent dans une solitude & une tristesse affreuse. On doit s'abstenir de l'usage des viandes & des liqueurs fortes. La plûpart renoncent au commerce de leurs femmes; plusieurs couchent toutes les nuits sur de simples nattes à côté du cercueil de leur pere.

Le deuil se porte en blanc chez les Chinois: ils sont persuadés que leurs parens ne quittent la vie, que pour passer dans un séjour resplendissant de lumiere; & c'est ce qui leur a fait adopter cette couleur, comme plus analogue au lieu de leur destination. Les Grecs le portoient en noir, conformément à leurs idées sur le Ténare, séjour triste & sombre, où ils reléguoient après la mort, les ames des trépassés. J'ignore sur quel principe nous suivons le même usage; ou, pour mieux dire,

pouquoi nous avons quitté la couleur de la Chine pour celle de la Gréce; car j'ai lu quelque part, que nous portions autrefois le deuil en blanc; &, sans remonter plus haut que le régne d'Henri III, on appelloit *reines blanches*, les reines veuves de nos rois, les reines qui portoient le deuil de leurs maris.

Lorsque la mort attaque le trône, le deuil devient général dans toute la Chine. Il est plus ou moins long, comme parmi nous, suivant le rang & la dignité de la personne. Il dure cinquante jours pour la mere de l'empereur. Cang-Hi ordonna, par son testament, qu'on ne le porteroit pour lui, que vingt-sept jours. Pendant ce tems-là, les tribunaux sont fermés; & l'on ne traite d'aucune affaire. Les Mandarins passent tout le jour au palais, occupés à pleurer, ou du moins à en faire semblant. Rien n'approche de la magnificence des obséques qui se font dans ces sortes d'occasions. On a compté jusqu'à seize mille personnes qui formoient le convoi funebre.

Les devoirs que l'on rend aux morts dans ce pays, ne se bornent pas au tems de la sépulture. Il y a deux sortes de cérémonies qui s'observent tous les

ans. Les premieres se pratiquent dans la salle des ancêtres, à certains mois de l'année; & il n'y a point de famille, qui n'ait un bâtiment destiné à cet usage. Là se rendent toutes les branches d'une même souche, composées quelquefois de sept à huit mille personnes. Il n'y a point de distinction de rang : l'artisan, le lettré, le laboureur, le Mandarin sont confondus, & ne se méconnoissent point. Le plus âgé, quoique le plus pauvre, a la premiere place. Sur une longue table, chargée de gradins, est l'image, ou du moins le nom des plus considérables des ancêtres, avec ceux des hommes & des femmes de la même famille, rangés des deux côtés, & écrits sur de petites planches, hautes d'un pied, avec l'âge, la qualité, l'emploi de chacun d'eux, le jour & l'année de leur mort; de sorte qu'un Chinois peut dire aussi : *Non omnis moriar.* Tous les parens s'assemblent dans cette salle au printems, & quelquefois dans l'automne : on y fait préparer un festin avec des illuminations. Ceux du petit peuple qui n'ont pas le moyen d'avoir un bâtiment destiné à cet usage, placent le nom de

leurs ancêtres les plus proches, dans le plus bel endroit de leur maison. Les autres cérémonies se pratiquent au moins une fois l'année, dans le lieu même de la sépulture. On commence par arracher les herbes & les broussailles qui environnent le sépulcre; puis les parens mettent sur la tombe, du vin & des viandes, qui leur servent ensuite à se régaler tous ensemble. Après le repas, on se prosterne devant le tombeau; & le chef répond à cette civilité par des démonstrations, mais en observant un profond silence. L'idolatrie ayant été introduite dans l'empire, les Bonzes ont mêlé à ces cérémonies plusieurs pratiques superstitieuses, très-éloignées de la véritable doctrine Chinoise, & qui n'ont de crédit que parmi une troupe ignorante, qui suit leur secte absurde.

Pour vous distraire, Madame, de ces idées de mort & d'enterrement, je vais vous parler du mariage des Chinois. Ici on épouse une fille, sans l'avoir vue; & elle n'apporte point de dot. En France, c'est tout le contraire, a dit quelqu'un; on l'épouse quoiqu'on l'ait vue, parce qu'elle a une dot. Un mariage se traite à la Chine comme

une intrigue galante; on a recours à de vieilles entremetteuſes, dont le métier eſt de procurer aux filles des établiſſemens, & au témoignage deſquelles on eſt obligé de s'en rapporter ſur la beauté, l'eſprit, les talens de la prétendue. On ne conſulte point les inclinations des enfans; le choix d'une femme appartient à leurs parens, qui ſont les ſeuls maîtres abſolus des conditions. On ne l'obtient qu'avec des préſens, ou moyennant une ſomme d'argent qui ſert à acheter le trouſſeau de la mariée. Quand les articles ſont dreſſés, les préſens envoyés, & les ſommes payées, les parens de chaque famille s'aſſemblent ſéparément dans une eſpece de chapelle domeſtique, pour y pratiquer quelques uſages de religion. Le chef de la famille découvre certaines tablettes qui contiennent les noms des ancêtres; s'incline reſpectueuſement devant elles; invoque les manes de ſes aïeux, & leur fait part du mariage futur, en liſant à haute voix les articles du contrat. Il jette enſuite dans un braſier préparé, le papier où ſont écrits ces articles; recouvre les tablettes; & la compagnie ſe ſépare.

Lorſque le jour des nôces eſt venu, on enferme la mariée dans une chaiſe magnifiquement ornée ; & les préſens l'accompagnent au milieu des fifres, des hauts-bois & des tambours. Elle eſt ſuivie de ſes parens & des amis de ſa famille. Une perſonne de confiance porte la clef, & la remet au futur époux qui attend à ſa porte, & qui ne manque pas d'ouvrir la chaiſe avec empreſſement. C'eſt alors qu'il juge de ſa bonne ou de ſa mauvaiſe fortune. Il arrive quelquefois que la laideur de la fille fait refermer auſſitôt la chaiſe, & qu'elle eſt renvoyée ſur le champ à ſes parens : en ce cas, les préſens ſont perdus pour celui qui les a faits. Mais ſi l'épouſe eſt agréable, le marié lui donne la main, & la conduit dans une ſalle où il a fait préparer un grand repas. Là ſe pratiquent certaines cérémonies, qui mettent le ſceau à leur union. D'abord ils ſe lavent les mains dos à dos ; enſuite la mariée fait quatre révérences à l'époux qui ne lui en rend que deux. Ils verſent à terre l'un & l'autre quelques gouttes de vin, mettent à part un peu de viande, s'invitent mutuel-

lément à boire & à manger, & se servent tour-à-tour de la même tasse.

Le soir, on conduit la jeune épouse dans l'appartement de son mari, où l'on a mis sur une table, des ciseaux, du fil, du coton, pour lui marquer qu'elle doit s'adonner au travail. En France, où l'on est plus galant, elle trouve dans une corbeille, des fleurs, des rubans, des eaux, des pommades d'odeurs, des boëtes à mouches, des pots de rouge, &c, pour lui faire connoître qu'elle doit aimer la coqueterie.

J'ai lu quelque part, qu'avant la domination des Tartares, on observoit une coutume assez singuliere, lorsqu'il étoit question de marier l'héritier présomptif de la couronne, ou l'empereur lui-même. Le tribunal des rites nommoit des matrones, pour choisir les vingt plus belles filles du royaume, sans aucun égard à la naissance. On les transportoit au palais dans des chaises bien fermées; & là elles étoient visitées par la mere du prince, ou une des premieres princesses du sang, qui examinoient, avec soin, toutes les parties de leur corps; elles prenoient garde si leur haleine étoit mauvaise, ou si elles n'a-

voient point quelque défaut secret. Après des épreuves réitérées, on en choisissoit une qu'on offroit au monarque, ou au prince héréditaire, avec beaucoup de formalités : les dix-neuf autres étoient mariées aux premiers seigneurs de la cour. On suivoit, à-peu-près, la même méthode pour le mariage des princesses. On assembloit un certain nombre de jeunes garçons, beaux & bienfaits, qu'on présentoit à l'empereur. C'est dans cette troupe, qu'il choisissoit un mari pour sa fille. Ces coutumes ne subsistent plus. Aujourd'hui on marie les princesses royales aux Kans de la Tartarie orientale, ou à des seigneurs de l'empire; & les empereurs prennent pour eux des femmes dans les mêmes familles. Leurs concubines, qu'on nomme *dames du palais*, sont divisées en plusieurs classes, distinguées par les habits, & surtout par les bonnes graces du monarque : celles qui sont le plus en faveur, portent le nom de *presque-reines*. Le nombre des femmes destinées aux plaisirs du prince est incroyable.

Il est permis à tous les Chinois de joindre à une épouse légitime plusieurs

concubines. On les reçoit dans la maiſon ſans preſque aucune cérémonie. On donne une ſomme aux parens ; on promet par écrit de bien traiter leur fille ; & cela ſuffit. Ces concubines ſont fort ſoumiſes à l'épouſe légitime ; & les enfans qui naiſſent de ces femmes du ſecond ordre, ſont cenſés appartenir à la maîtreſſe du logis. Ce n'eſt que d'elle qu'ils portent le deuil, & non de leur vraie mere ; du moins n'y ſont-ils pas obligés. Pluſieurs Chinois ne prennent une concubine, que pour en avoir un enfant mâle ; lorſqu'il eſt né, ſi elle déplaît à leur femme, elle eſt congédiée. Il y a certaines villes, & principalement dans la province de de Kiang-Nan, qui ſont plus renommées que d'autres pour les concubines. On y éleve de jeunes filles bien faites, qu'on a ſouvent achetées ailleurs. Une veuve d'une condition médiocre, qui n'a point d'enfans, eſt remariée quelquefois malgré elle, par les héritiers du mari, qui veulent s'indemniſer de la ſomme qu'elle a autrefois coûtée à la famille ; & ſi elle a une fille à la mammelle, elle entre dans le marché avec la mere.

Il y a la Chine, comme parmi nous,

des empêchemens dirimans, c'est-à-dire, certains cas particuliers qui rendent les mariages nuls. Par exemple, une fille promise à un jeune homme, & comme engagée par des présens, ne peut être la femme d'un autre. Un Mandarin ne doit se marier ni dans une ville, ni dans une province dont il est gouverneur. Le mariage est nul, lorsqu'on substitue une personne laide à une jolie, ou une esclave à une femme libre. Il est nul encore, si la fille ou le garçon se marie pendant le deuil de son pere ou de sa mere; s'il y a entr'eux quelque degré de parenté, même éloigné. Deux freres ne sçauroient épouser les deux sœurs. Un homme veuf ne peut marier son fils à la fille d'une femme veuve qu'il a épousée. Outre que tous ces cas rendent le mariage nul, ils exposent encore les coupables à de séveres punitions.

Deux familles qui perdent un garçon & une fille, après avoir formé le dessein de les marier ensemble, ne laissent pas de célébrer ce mariage, même après la mort des jeunes gens. La cérémonie se fait pendant que les cercueils sont encore chez les parens,

où la coutume est, comme je crois vous l'avoir dit, de les garder quelquefois plusieurs années. On s'envoie des présens mutuels, accompagnés de musique & de beaucoup de formalités, comme si les enfans vivoient encore. On place les deux cercueils l'un auprès de l'autre; on fait un festin nuptial dans le même lieu; & on renferme les deux époux dans le même tombeau. Depuis ce moment là, on se traite de parens, ou d'alliés, comme si les enfans avoient vécu dans le mariage.

Le divorce est fort rare chez les Chinois; cependant il est permis en plusieurs cas, & même pour des causes assez legeres. Etre rebelle, stérile, adultere, jalouse, babillarde, voleuse, & sujette à certaines maladies, telles que la lepre, l'épilepsie, &c, sont des raisons légitimes pour un mari, de quitter sa femme. Il faut observer que le babil qui lui donne droit de demander le divorce, ne doit pas s'entendre d'un flux de paroles inutiles, qui pourroit faire congédier toutes les femmes dans tous les pays, mais de certaines indiscrétions qui mettent la discorde dans une famille.

Il est des circonstances où, quand même l'épouse tomberoit dans les cas les plus graves, le mari ne pourroit pas la répudier : c'est lorsque le pere, la mere & le frere de la femme sont morts ; lorsque ceux du mari sont décédés, & que leur bru en a porté le deuil ; lorsque le mari étoit pauvre en se mariant, & qu'il est devenu riche depuis son mariage ; parce que l'épouse ayant supporté avec lui sa misere, il seroit injuste qu'elle ne partageât pas aussi son bonheur. Une femme est condamnée au fouet, & son mari peut la vendre, si elle quitte sa maison ; elle est livrée à la mort, si, dans sa fuite, elle prend un second époux. D'un autre côté, si c'est le mari qui abandonne sa femme, elle peut, après trois ans d'absence, porter sa plainte aux magistrats qui lui donnent le droit de se remarier.

Les femmes Chinoises vivent dans une grande retraite, & ne paroissent jamais dans aucun endroit public. Leur appartement est fermé à tous les hommes, même au pere du mari, à qui il n'est jamais permis de voir le visage de sa belle-fille, quoiqu'il vive dans la même maison. Cette permission s'accorde aux

parens, lorsqu'ils sont plus jeunes qu'elle; parce qu'on suppose qu'à leur âge, ils ne sont pas capables d'une hardiesse offençante : les plus vieux pourroient prendre avantage de leur supériorité.

Dès le moment de leur naissance, on donne aux enfans le nom commun de leur famille ; & un mois après, on y en joint un autre appellé *le nom de lait*. C'est ordinairement celui d'une fleur ou de quelque joli animal. Ils en reçoivent un aussi, lorsqu'ils commencent leurs études ; un autre, lorsqu'ils les finissent ; un troisieme, quand ils parviennent à quelque emploi considérable ; & ce dernier est le seul qu'ils conservent : on commettroit une impolitesse, si on les appelloit alors du nom de leur famille, ou de quelques-uns de ces noms mignards, qu'ils ont portés dans leur enfance.

Les Chinois souhaitent avec tant de passion de ne pas mourir sans postérité, que si la nature ne leur accorde point d'enfans, ils vont en acheter secrettement, & les font passer pour leurs fils. Ces petits étrangers entrent dans tous les droits des enfans légitimes, font leurs études, & parvien-

nent au degré de bachelier & de docteur ; privilége que n'ont pas ceux qui s'achetent ouvertement.

L'adoption est aussi fort commune à la Chine ; mais il faut avoir le consentement des véritables peres & meres, & leur payer une somme d'argent. L'enfant adoptif acquiert tous les droits d'un fils légitime ; & il ne les perdroit pas, quand même il naîtroit dans la suite, des enfans au pere qui l'a adopté ; c'est-à-dire, qu'il entreroit avec eux en partage de la succession.

Au moment où je vous écris, je reçois un premier billet d'invitation d'un Chinois qui me prie à dîner pour demain. Je dis un premier billet ; parce que le cérémonial, quand on donne à manger, est de faire par écrit trois invitations différentes ; une la veille, une autre le jour du repas, & la troisieme au moment de se mettre à table. La salle du festin est ornée d'une grande quantité de vases de fleurs, & de tout ce qui peut flatter agréablement la vue. Chaque convive a sa table particuliere ; & chaque table est servie de la même façon. Elles sont rangées sur deux lignes qui se font face ; ainsi les conviés sont

placés les uns vis-à-vis des autres, & peuvent se voir & se parler aisément. Les bords des tables sont couverts de bassins de porcelaine, remplis de diverses sortes de viandes hachées, auxquelles on ne touche point; elles sont trop grossieres; on ne les met là, que pour remplir les vuides.

Dès que l'Amphitrion a introduit les convives, il les salue les uns après les autres, prend une coupe, la remplit de vin, la leve aussi haut qu'il peut, la répand à terre, & reconnoît, par cet hommage, que c'est du ciel qu'il tient tout ce qu'il possede. A moins qu'il n'y ait quelque personne de grande dignité, la premiere place est occupée, ou par le plus âgé, ou par quelque étranger: j'ai eu souvent cet honneur-là: on choisit toujours celui qui vient de plus loin. Contre l'usage des Orientaux, qui mangent sur des sophas, les jambes croisées, les Chinois ont des chaises comme nous; mais ce n'est qu'après bien des révérences, bien des façons, bien des complimens, que tout le monde se trouve assis.

Lorsque chacun est à table, on com-

mence par boire du vin pur; le maître d'hôtel, un genou en terre, dit à haute voix: « Messieurs, on vous in-» vite à prendre la tasse. » Tous les convives la tiennent des deux mains, la levent jusqu'au front, la baissent ensuite un peu plus bas que la table, la portent de-là lentement à la bouche, & boivent ce qu'il y a dedans, à trois ou quatre reprises. Pendant que tout le monde est ainsi occupé, on sert quelques plats de viande; & le maître d'hôtel excite à manger, comme il avoit invité à boire. Cette cérémonie se réitere non-seulement à chaque fois qu'il est question de prendre sa tasse, mais aussi souvent qu'on sert d'autres plats sur la table, ou que l'on touche à quelque mets nouveau. On peut dire que les Chinois ne sont pas délicats; le riz, les pois, les carottes & d'autres légumes sont leur nourriture ordinaire. Ils mangent même sans répugnance du cheval, du chien, des chats, des rats, des serpens. Leurs mets favoris sont la viande de porc, la chair des jumens sauvages, les huitres, les pieds d'ours, les nerfs de cerf, & sur-tout ces nids d'oiseaux dont je vous ai parlé

plusieurs fois. Leurs potages sont excellens ; ils les composent de graisse de cochon, qui est d'une bonté admirable à la Chine, ou de coulis de différentes especes de viandes. Leurs hachis sont cuits dans ces divers jus. Chaque saison de l'année leur fournit plusieurs sortes d'herbes & de légumes, qui ne sont pas connues en Europe. De la graine de ces herbes ils tirent une huile qu'ils mettent dans presque toutes leurs sauces. Nos cuisiniers François, qui ont porté si loin le raffinement, seroient surpris de se voir surpassés par ceux de la Chine, dans l'art des potages, avec moins de peine, & beaucoup moins de frais. Ils pourroient difficilement se persuader qu'avec les seules féves du pays, & avec de la farine de riz & de bled, on compose quantité de mets qui ne se ressemblent ni au goût ni à la vue.

On n'emploie ici ni cuilleres ni fourchettes ; on a de petits bâtons d'ébene ou d'yvoire, dont on fait à-peu-près le même usage. Les mets se servent dans des vases de porcelaine. Le maître d'hôtel va les recevoir au bout de la salle, où ils sont apportés,

un à un, par des valets de cuisine, qui les présentent à genoux. Pendant tout le repas, les paroles & les mouvemens, tant des conviés, que de ceux qui servent, sont tellement compassés, que sans le sérieux & la gravité de ceux qui y figurent, on auroit bien de la peine à s'empêcher de rire.

Quand on en est au fruit, on change les tasses; on en prend de plus grandes; & il y a toujours des domestiques attentifs à les remplir de vin chaud; car on n'en boit point d'autre à la Chine, même en été; comme on y mange froid, même en hiver. Ce vin n'est pas, comme le nôtre, fait avec du raisin: les Chinois brassent le riz & le froment, & en composent une liqueur très-forte. Ils ont des tasses qui ne sont guère plus grandes que des coquilles de noix; ils ne les vuident pas même tout d'un trait, mais à très-petits coups, pour faire durer le plaisir plus long-tems.

Avant que de sortir de table, chaque convié fait apporter par son valet, divers petits sacs de papier rouge, qui contiennent quelques piéces de monnoie, pour les domestiques & pour

les comédiens; car, comme je vous l'ai dit, dans les festins il y a presque toujours une comédie. Ces petits sacs se portent devant le maître du logis, qui, après avoir fait quelques difficultés, consent enfin que cet argent soit distribué à ses valets. Notre Anglois ne voyoit rien d'extraordinaire dans un usage qui se pratique également dans son pays. Pour moi, Madame, qui en juge à la Françoise, je trouve dans cette coutume, je ne sçais quoi de mal-honnête & de bas, qui me choque, même à la Chine. Les convives se séparent avec toutes les formalités Chinoises. Leurs gens portent devant leurs chaises, de grandes lanternes de papier huilé, où la qualité du maître, & quelquefois son nom est écrit en gros caracteres. Le lendemain on envoie le billet de remerciement.

Dans les devoirs de civilité, dans les visites, dans les lettres, on observe d'autres cérémonies que vous ne serez pas fâchée de connoître. Le rituel de la Chine est un vrai code de loix, sur la maniere dont on doit agir avec ses égaux & ses supérieurs. Ces peuples considerent la politesse, non comme

un commerce frivole de complimens & d'égards, mais comme le lien le plus ferme de la société, & un moyen efficace de conserver l'union & la subordination parmi les hommes. En conséquence, le gouvernement s'est toujours appliqué à maintenir, même dans le peuple, une certaine habitude de civilités & de bienséances. Par exemple : lorsqu'après une longue absence deux amis se revoient, ils se mettent l'un & l'autre à genoux, & baissent la tête jusqu'à terre ; ce qu'ils recommencent jusqu'à trois fois. Le salut ordinaire consiste à croiser les mains devant la poitrine, & à les remuer en faisant une médiocre inclinanation de tête. Ne goûtez vous pas, Madame, l'expression affectueuse dont ils se servent, pour remercier ceux qui leur font quelque plaisir ? *Vous prodiguez votre cœur.*

Quand on rend une visite de cérémonie, on commence par donner au portier un billet de papier rouge, semé de fleurs d'or, & plié en forme d'éventail. On y écrit son nom, ses titres & le sujet de la visite ; après quoi, on ajoûte : « L'ami tendre & sincere

» de votre ſeigneurie, & le diſciple
» perpétuel de ſa doctrine, ſe préſente
» pour vous faire la révérence juſqu'à
» terre. » Quand on eſt en deuil, le
billet eſt de papier blanc. Souvent le
maître de la maiſon ſe contente de le
recevoir ſans ſe montrer; & alors il
fait dire à celui qui vient pour le voir,
de ne pas prendre la peine de deſcendre
de ſa chaiſe; mais, le jour même
ou le lendemain, il ne manque jamais
d'aller rendre ſa viſite. Cette promptitude
eſt regardée ici comme une marque
d'honneur. Ceux qui ne veulent
ni voir, ni être vus, font pendre
à leur porte une petite planche, où
il eſt écrit que le maître de la maiſon
eſt ſorti, ou qu'il eſt occupé. Cet uſage
eſt principalement établi parmi les gens
de lettres, que des perſonnes déſœuvrées
viendroient diſtraire & ennuyer
par des converſations faſtidieuſes & inutiles.
Si la viſite eſt reçue, & que celui
qui la rend ſoit une perſonne conſidérable,
on le fait entrer dans un cabinet
de compagnie; on le couvre d'un paraſol
ou d'un grand éventail; de maniere
qu'il ne peut appercevoir le maître du
logis, ni en être apperçu, que lorſqu'il

est près de lui. C'est en ce moment que commencent les complimens & les révérences, marqués en détail, au nombre de plus de trois mille, dans le rituel ou cérémonial Chinois. Pour les actions les plus indifférentes, il en faut autant que pour un sacrifice solemnel. Ce livre a plus de trois mille ans d'antiquité ; on y trouve la quantité d'inclinations qu'on est obligé de faire, les termes dont il faut se servir, les titres d'honneur qu'on doit se donner, les génuflexions réciproques, les détours qu'il faut prendre, pour être tantôt à droite, tantôt à gauche, les civilités muettes, enfin le salut que le maître de la maison doit faire à la chaise qu'il vous destine ; car il est de régle de se courber devant elle avec respect, & de l'épousseter legérement avec un pan de sa veste. Vous devez, de votre côté, vous tenir sur votre chaise, sans vous appuyer, ayant les yeux baissés, les mains étendues sur les genoux, & les pieds également avancés. Dans cette attitude vous exposez gravement & en peu de mots, le sujet qui vous amene. On vous répond avec la même gravité, par plusieurs inclinations. Les expressions dont on se sert mutuelle-

ment, ſont les plus ſoumiſes & les plus flatteuſes. On n'emploie jamais la premiere ni la ſeconde perſonne ; par exemple, on ne dit pas : « Je viens » vous témoigner ma reconnoiſſance » de la grace que vous m'avez accor» dée ; mais, la grace que le ſeigneur, » que le docteur a accordée au plus » humble de ſes ſerviteurs, au moin» dre de ſes diſciples, excite ſa plus vive » reconnoiſſance. » L'autre répond : » Ce qui peut contribuer à la ſatisfaction » du ſeigneur, doit procurer également » celle de ſon ſerviteur. »

Toutes ces choſes ſont ſpécifiées dans le rituel Chinois ; & il n'y a point de nation qui égale celle-ci pour la multitude & la variété des titres & des noms honorables que ces peuples ſe donnent dans leurs complimens. Les grands y apprennent quelles marques de reſpect ils doivent à l'empereur, aux princes, aux miniſtres, à leur pere, à leur oncle, &c. Les artiſans même, les payſans, les portefaix ont entr'eux des régles qu'ils obſervent de tems immémorial, & dont aucun d'eux ne peut ſe diſpenſer. On ſe ſalue à la Chine, on ſe complimente de la même ma-

niere, avec les mêmes expressions, les mêmes gestes, les mêmes révérences, qu'on le faisoit il y a trois mille ans; ces révérences, ces expressions, ces gestes étant, comme je l'ai dit, tous marqués & ordonnés dans les livres de civilité, qu'on fait lire aux Chinois dans leur enfance, & dont ils ne se moquent pas quand ils sont grands.

Les visites qui se rendent ici aux personnes de distinction, doivent se faire avant dîner. Ce seroit leur manquer, que de se présenter avec l'air de quelqu'un qui sort de table. On les offenseroit encore plus, si, en les abordant, on sentoit l'odeur du vin. Aussi faut-il bien se garder d'en boire, quand on doit leur faire visite. Elle se passe rarement sans qu'on y présente du thé. Après un moment de conversation, un domestique proprement vêtu, entre avec autant de tasses, qu'il y a de personnes dans l'assemblée. Ici les simagrées recommencent pour prendre la tasse, la porter à la bouche, la rendre au domestique: on sort enfin avec d'autres cérémonies. Le maître de la maison vous reconduit jusqu'à votre chaise; là on se dit réciproquement adieu, & l'on

l'on se sépare. A peine êtes-vous parti, qu'il envoie après vous un de ses gens vous complimenter de nouveau ; à quelque distance de-là, vous en retrouvez un autre chargé de la même commission ; & c'est proprement là que finit la visite.

Il n'y a pas moins de formalités à observer, dans les lettres que l'on s'écrit mutuellement. Si elles s'adressent à un supérieur, on emploie du papier blanc, orné de petites bandes rouges, plié & replié comme un éventail. La lettre ne commence qu'au second pli ; plus elle est courte, plus elle est respectueuse ; plus la personne à qui on l'écrit est considérable, plus le caractere doit être menu, en observant néanmoins une certaine distance entre les lignes. Le style est entiérement différent de celui de la conversation, c'est-à-dire, qu'il est plus ampoulé, & plus cérémonieux : les titres varient suivant le rang & la dignité. Quand la lettre est achevée, on la met dans une enveloppe fermée avec une bande de papier rouge, sur laquelle sont ces deux mots : *La lettre est dedans*. On y met une seconde couverture de papier plus fort, surmontée

d'une autre bande rouge, semblable à la premiere. C'est sur celle-ci que s'écrivent le nom & la qualité de la personne à qui la lettre s'adresse ; & à côté, l'on marque en plus petits caracteres, la province, la ville & le lieu de sa demeure. On y applique ensuite le cachet en deux endroits, avec ces mots : *Gardé & scellé ;* la date s'écrit entre les deux cachets. Si la lettre est destinée pour la cour, & qu'elle demande une diligence extraordinaire, on attache une plume au paquet ; & alors le courier qui en est chargé, est obligé de marcher jour & nuit, sans s'arrêter nulle part.

C'est principalement dans les fêtes publiques, que la politesse Chinoise est fatiguante & ennuyeuse, tant elle exige alors de formalités & de cérémonies. Je vous ai déja parlé de la fête des lanternes. Celle de la nouvelle année consiste, comme parmi nous, à se visiter, à se régaler, à se faire des présens. C'est un tems de jeux & de plaisirs. On l'appelle *la clôture des sceaux ;* parce que les petits coffres où l'on renferme les sceaux de chaque tribunal, sont alors fermés avec beaucoup d'ap-

pareil. C'eſt, à proprement parler, le tems des vacations à la Chine : toutes les affaires ceſſent ; toutes les poſtes ſont arrêtées ; tous les officiers de l'empire quittent leurs fonctions. A l'égard des plaiſirs & des devoirs réciproques, c'eſt comme ſi on réuniſſoit parmi nous, les jours du nouvel an à ceux du carnaval.

Les gens de la campagne célébrent une autre fête au commencement du printems. Ils promenent dans les champs une vache de terre cuite, d'une groſſeur ſi monſtrueuſe, que cinquante hommes ſuffiſent à peine pour la tirer. Derriere cette figure eſt un jeune enfant qui a un pied chauſſé, l'autre nud ; il frappe l'animal d'une verge, comme pour le faire avancer. C'eſt, dit-on, le ſymbole de la diligence & du travail. Les gouverneurs des villes voiſines ſortent de leurs palais, précédés de flambeaux allumés & d'étendards, & au bruit de divers inſtrumens. Ils ſont couronnés de fleurs ; & leur cortége eſt compoſé de pluſieurs litieres peintes, ou revêtues d'étoffes de ſoie, avec les portraits des hommes illuſtres, dont l'agriculture a reſſenti les bienfaits.

Les rues sont ornées de tapisseries ; on éleve des arcs de triomphe à certaines distances ; on suspend des lanternes ; & les villes sont éclairées par des illuminations. La grande vache de terre est escortée de quantité de paysans qui traînent à sa suite tous les instrumens du labourage. Une troupe des comédiens & de masques, faisant diverses gesticulations, ferme la marche. Cette procession se rend au palais du gouverneur ou du Mandarin du lieu. Là on brise l'animal, après l'avoir dépouillé de ses ornemens ; & l'on tire de son ventre quantité de petites vaches d'argille, qu'on distribue aux assistans. Un petit discours à la louange de l'agriculture, prononcé par le Mandarin, fait la cloture de cette fête. On en attribue l'origine à un empereur qui, voyant ses Etats ruinés par la guerre, donna l'exemple du travail à ses sujets. Il laboura lui-même les terres de la couronne ; & les grands de l'empire se virent dans la nécessité de l'imiter. La même pratique se renouvelle tous les ans. Vers le tems de cette fête, l'empereur conduit solemnellement une charrue, & ouvre

quelques sillons, pour animer l'agriculture. Il s'y prépare par trois jours de jeûnes & de continence. On assemble ensuite quarante ou cinquante laboureurs, respectables par leur âge, qui doivent être présens, lorsque sa majesté met la main à la charrue. Quarante jeunes paysans disposent les instrumens du labourage. On choisit quatre ou cinq sortes de grains qui représentent tous les autres; le monarque, dans ses habits royaux, se rend avec toute sa cour au lieu assigné; & là, il commence par offrir un sacrifice, dans la double vue d'obtenir la conservation & l'abondance des biens de la terre. La place qui doit être cultivée par les mains impériales, est immédiatement à côté. Aussi-tôt que le sacrifice est offert, l'empereur prend la charrue, fait quelques sillons, & est imité par les princes & les officiers qui l'accompagnent. Ce travail se recommence dans plusieurs endroits du même champ; le prince seme les différentes sortes de grains; &, pendant ce tems-là, toute la cour demeure attentive, & garde un profond silence. Le jour suivant, les vieux & les jeunes paysans qui ont

accompagné sa majesté, labourent le reste du champ ; & la fête se termine par des présens que le monarque leur distribue. Dans le cours de la saison, un des premiers officiers de la cour visite le champ avec attention ; il en examine tous les sillons ; & s'il trouve une tige qui porte jusqu'à treize épis, il se hâte d'en avertir la cour, qui prend cette découverte pour un augure favorable. Au tems de la récolte, il doit recueillir le grain dans des sacs jaunes, & le renfermer dans un magasin uniquement destiné à cet usage. Ce grain se conserve pour les plus grandes solemnités. L'empereur l'offre en sacrifice, comme le fruit de son travail.

L'attention pour la culture des terres est porté si loin à la Chine, qu'on y éleve à la qualité de Mandarins, ceux qui se distinguent dans cette profession. Lorsqu'il arrive à la cour quelque courier dépêché par les gouverneurs des provinces, le monarque ne manque jamais de s'informer de l'état de la campagne & des moissons. Une pluie favorable est une occasion de visite & de complimens entre les Mandarins.

Chaque année, les docteurs & les

lettrés de la Chine célébrent une autre fête, dont toutes les circonstances sont détaillées dans le grand livre du cérémonial : c'est une espece de culte rendu à Confucius. On s'assemble dans une salle, où, après bien des inclinations, des génuflexions & des prosternations, on place sur une table du vin, des fruits, des fleurs, des légumes, des flambeaux & des parfums, que l'on présente successivement devant l'image du philosophe. On chante, en son honneur, des vers accompagnés du son des instrumens ; on prononce son éloge ; on vante son sçavoir, sa sagesse, l'excellence de sa morale ; & tout cela est suivi de nouvelles révérences, & de complimens mutuels entre les Mandarins. De-là on passe dans une autre salle, où l'on rend aussi des honneurs aux anciens gouverneurs des villes & des provinces, qui se sont distingués dans l'exercice de leurs emplois. Enfin on entre dans un autre lieu, où sont exposés les noms des citoyens révérés pour leurs vertus & leurs talens. Chacun d'eux reçoit des salutations & des révérences proportionnées à son mérite. Ces honneurs accordés aux morts,

ont été le principal ſujet des querelles qui ſe ſont élevées parmi les miſſionnaires. Les uns les regardoient comme un culte religieux qui tient de l'idolatrie, les autres comme des uſages profanes qui n'intéreſſent point la religion.

Outre les fêtes générales dont je viens de parler, il en eſt de particulieres qui ſe célébrent avec une pompe & une ſolemnité extraordinaires. De ce nombre eſt celle que les empereurs de la Chine donnent à leurs meres, quand elles ont atteint leur ſoixantieme année. Tous les peintres, les ſculpteurs, les architectes & les artiſans de la capitale & des provinces ſont occupés, pendant plus de trois mois, à en faire les préparatifs. Les artiſtes François, & ceux qui préſident, parmi nous, aux réjouiſſances publiques, pourroient y puiſer des idées nouvelles, ſoit pour la décoration de nos ſpectacles, ſoit pour l'embelliſſement de nos fêtes. Les derniers ſur-tout apprendroient des Chinois, à ne pas borner les plaiſirs du peuple à un chétif feu d'artifice. Cette nation a, comme nous, le ſecret de la poudre; & vous verrez, Madame, que dans la plus belle fête du monde, elle n'en

fait aucun usage. Je tiens ce détail d'un missionnaire qui a passé plus de trente-six années à la Chine, & qui a vu deux fois la célébration de cette fête admirable.

Elle consiste à décorer le passage de l'impératrice mere, pendant quatre lieues de pays, de tout ce que l'art, le goût & le génie peuvent produire de plus singulier & de plus varié. Les décorations commencent à une des maisons de plaisance de l'empereur, & se terminent au palais de Péking, qui en est éloigné comme Versailles l'est de Paris. Quand la marche se fait du côté de la riviere, on construit de nouvelles barques destinées à porter l'empereur, l'impératrice sa mere, & toutes les personnes de leur suite; l'or, & la diversité des couleurs dont ces barques sont ornées, leur donnent un éclat éblouissant. Des deux côtés de l'eau s'élevent des bâtimens, dont la construction variée en cent manieres, occupe, amuse, charme la vue, en quelque endroit que l'on veuille s'arrêter. Tous ces édifices sont dorés, peints & embellis dans le goût le plus brillant du pays. Ils ont chacun leurs usages particuliers : dans les

uns ſont des chœurs de muſique, des troupes de comédiens ; dans la plûpart, des rafraîchiſſemens, & de magnifiques trônes pour recevoir l'empereur & ſa mere, ſuppoſé qu'il leur prenne envie de s'y arrêter.

Le ſpectacle de la ville eſt encore plus beau : depuis la porte d'entrée, juſqu'à celle du palais, ce ne ſont que périſtiles, pavillons, colonnades, galeries, amphithéatres avec des trophées & autres ouvrages éclatans d'architecture Chinoiſe. Des feſtons, des guirlandes de ſoie de différentes couleurs ; l'or, les diamans imités, & autres pierreries dans le même goût, y brillent de toutes parts. Une grande quantité de miroirs d'un métal très-poli, par leur conſtruction & leur arrangement multiplient d'un côté les objets, les raſſemblent de l'autre en miniature, pour en former un tout qui charme les yeux.

Ces édifices ſuperbes ſont interrompus, de tems en tems, par des montagnes & des vallons factices, qu'on prendroit pour des lieux réels, & pour d'agréables ſolitudes. On y pratique des ruiſſeaux & des fontaines ; on y plante

des arbres & des buiſſons; on y attache des bêtes fauves artificielles, ſi bien imitées, qu'on les croiroit animées. Sur la cime, ou ſur le penchant de quelques-unes de ces montagnes, on voit des Bonzeries avec leurs temples & leurs idoles. On trouve dans d'autres endroits des jardins & des vergers, où il y a des treilles avec les raiſins dans leurs différens degrés de maturité; des plantes de toutes les eſpeces portent des fruits & des fleurs des quatre ſaiſons de l'année; ouvrages de l'art, qu'on ne diſtingue pas de ceux de la nature.

On diſtribue en divers endroits, des lacs, des étangs, des réſervoirs avec leurs poiſſons & leurs oiſeaux aquatiques, de mille ſortes différentes. Ailleurs, on place ſur des colonnes, des enfans déguiſés en ſinges, en perroquets, avec la peau même & le plumage de ces animaux; & ils en jouent entr'eux parfaitement le rôle. D'autres ſont enfermés dans des fruits d'une groſſeur énorme, qui s'entr'ouvrent de tems en tems, & laiſſent voir aux ſpectateurs des grouppes dans diverſes attitudes. On rencontre, par intervalles, dans la ville, des chœurs de muſique,

& des troupes de comédiens, comme sur le chemin & le long de la riviere.

Quelque tems avant la cérémonie, on divise en trois parts les rues de Péking. Le milieu, beaucoup plus large que les deux côtés, est destiné pour ceux qui sont à cheval ou en voiture; un des côtés, pour ceux qui vont; & l'autre, pour ceux qui viennent. Il n'est pas nécessaire, comme parmi nous, que des grenadiers, la bayonnete au bout du fusil, ou le sabre à la main, menacent de frapper la foule. Quelques soldats armés d'un simple fouet, empêchent tout désordre & toute confusion. Ainsi des millions de spectateurs voient tranquillement, dans l'espace de quelques heures, ce que, peut-être, ils ne pourroient pas voir dans quinze jours, sans cette précaution. Comme ce n'est pas l'usage dans ce pays, que les femmes sortent & se mêlent avec les hommes, l'empereur indique certains jours pour elles seules. Il n'est permis alors à aucun homme d'y paroître; & nul ne s'y trouve en effet. Le missionnaire qui m'a communiqué cette description, que je ne fais que répéter, m'a assuré que ces sortes de fêtes coûtent à l'empereur plus de trois cens millions.

La fête des eaux est aussi très-célebre à la Chine. Elle arrive le cinquieme jour de la cinquieme lune, qui correspond à notre mois de Juin. Depuis les portes jusqu'aux toits, les maisons sont alors décorées de rameaux & des branchages. On se fait réciproquement des visites, mais sans se jetter de l'eau comme au Pégu, où vous sçavez que le plaisir, ou, pour mi[illegible]x dire, la folie du jour est d'arroser les passans du haut des fen[illegible]es. Les Chinois, peuple plus sage & plus m[illegible]uré, célébrent cette même fête d'une maniere sinon plus grave, du moins plus décente. La jeunesse monte sur des gondoles très-ornées & construites en forme de dragons; elle court çà & là sur les fleuves & les rivieres, se joue sur l'eau, s'y exerce, lutte de force, de vîtesse & d'adresse; & les vainqueurs reçoivent des prix. On reconnoît là un peuple policé jusques dans ses plaisirs, & qui a sçu mettre de l'agrément & de l'utilité dans les usages grossiers qu'il tient de ses voisins ou de ses ancêtres.

Je suis, &c.

A Canton, ce 30 Octobre 1744.

LETTRE LX.

SUITE DE LA CHINE.

DEPUIS ma derniere Lettre, Madame, nous avons vu arriver ici le ſupérieur des Jéſuites de la Chine. Ce religieux, Champenois de nation, nommé le pere *Deſro*[illegible], ayant eu ordre de ſon général, de lui rendre compte de l'état actuel des miſſions de ce pays, venoit d'achever la viſite de toutes leurs maiſons. Il avoit parcouru les différentes contrées de ce vaſte Etat; & dans pluſieurs entretiens que nous avons eus enſemble, il ne m'a rien laiſſé ignorer de ce que chaque pays offre & produit de plus curieux & de plus remarquable. Ce que je vais vous dire, Madame, n'eſt que le réſultat de nos converſations, ou l'extrait de la relation de ſon voyage. Je ſupprime même tout ce qui a rapport aux miſſions & aux lieux dont j'ai déja eu occaſion de vous parler. Il commença par le Ho-Nan, la plus riante & la plus délicieuſe

province de l'empire. Les Chinois racontent que leur premier empereur Fo-Hi, invité par l'agrément & la fertilité du pays, y avoit établi sa résidence; aussi l'appellent-ils *la fleur*, ou *le jardin de la Chine*. L'univers n'a point de lieu qu'on puisse lui comparer, dit le Jésuite missionnaire, dont je ne fais que vous rendre les paroles. Entre les curiosités de cette province, continue-t-il, nous remarquâmes un lac dont l'eau donne un lustre inimitable à la soie; & cette propriété y attire un nombre infini d'ouvriers pour les manufactures.

La capitale, nommée *Key-Fong-Fou*, est située dans un lieu si bas, que la riviere est plus haute que la ville. On y a construit des digues qui régnent pendant l'espace de trente lieues. Ayant été rompues durant un siége, il y périt trois cens mille habitans. Cette riviere, ainsi que toutes celles de cette province, sont remplies de poissons, parmi lesquels il s'en trouve un qui ressemble au crocodile, & dont la graisse une fois enflammée, se consume sans pouvoir s'éteindre. La ville d'Ho-Nan-Fou, qui porte le nom de la province, est placée au centre de l'empire. Dans une

des villes de ſa dépendance, on nous fit voir une tour, que le fameux aſtronome Cheou-Kong, qui vivoit plus de mille ans avant l'ére Chrétienne, fit bâtir pour obſerver les aſtres. On y garde encore un inſtrument qui ſert à découvrir la méridienne. Les Chinois attribuent à ce ſçavant l'invention de la bouſſole. Le diſtrict de Nan-Yang, qui eſt une des villes ſubalternes de cette même province, produit une eſpece de ſerpent, dont la peau marquetée de petites taches blanches, paſſe pour un remede contre la paralyſie, lorſqu'elle a trempé dans le vin.

Il croît en abondance dans le Ho-Nan, un fruit auquel les premiers Portugais ont donné le nom de *figue*; non qu'il en ait la forme ni le goût, mais parce qu'étant ſec, il ſe couvre d'une croûte ſucrée & farineuſe. L'arbre qui le produit, eſt de la grandeur du noyer; & ſes branches ſont fort épaiſſes. Ses feuilles ſont larges, vertes au printems, & rouges en automne. Le fruit eſt d'un jaune éclatant, & communément de la groſſeur d'un coing, mais un peu plus plat & plus écraſé. Il ne mûrit qu'à l'arriere-ſaiſon; &, pour l'ordinaire, il

faut le laisser sur la paille, pour lui procurer un certain degré de maturité. On le fait aussi sécher au soleil.

Il n'est point de pays à la Chine, où les étrangers soient mieux reçus, que dans la province de Chen-Si, voisine de celle d'Ho-Nan, ni où les habitans ayent plus de douceur & de politesse. On prétend que c'est la premiere contrée de la Chine qui ait été habitée. C'est aussi une des plus fertiles. Elle renferme plusieurs mines d'or; mais il est défendu d'y fouiller, pour ne point détourner le peuple des travaux de l'agriculture. On permet seulement de chercher ce métal dans les rivieres. Elles en entraînent une si grande quantité, que beaucoup de gens tirent leur subsistance du soin qu'ils ont de le recueillir. Les autres productions particulieres de la province de Chen-Si sont la rhubarbe, le musc, des bois parfumés, des chauves-souris d'une grosseur extraordinaire, & dont les Chinois trouvent la chair plus délicate que celle du poulet. Certaines montagnes distillent une liqueur bitumineuse, appellée *huile de pierre*, qui sert pour les lampes. L'oiseau qu'on nomme *poule d'or*, & dont

on vante beaucoup la beauté, eſt auſſi fort commun dans ce pays. L'Europe n'en a point qui lui reſſemble. Le mélange de rouge & de jaune qui forme ſa couleur, la plume qui s'éleve ſur ſa tête, l'ombrage de ſa queue, & la variété des nuances de ſes aîles, ſemblent lui donner la préférence ſur tout ce que la nature produit en ce genre: ſa chair eſt plus délicate que celle du faiſan; de tous les oiſeaux de l'Orient, c'eſt celui qui mérite le plus d'être adopté en Europe. On compte encore parmi les productions de cette province, un grand oiſeau de proie, comparable à nos faucons de la plus belle eſpece. Il eſt plus vif encore & plus courageux; auſſi l'eſtime-t-on ſi fort à la Chine, que dès qu'on en a pris un, on eſt obligé de le porter à la cour, où il eſt préſenté à l'empereur, & remis enſuite aux officiers de la fauconnerie. On voit dans la même contrée, une certaine roſe, appellée ici *la reine des fleurs*; les Chinois en ſont fort curieux; elle fait l'ornement de leurs jardins.

L'ancienne route, qui conduiſoit à la capitale par-deſſus les montagnes, eſt un ouvrage qui cauſe de

l'étonnement. Il fut achevé avec une diligence incroyable par plus de cent mille ouvriers qui prirent le niveau des montagnes, & firent des ponts pour la communication de l'une à l'autre.

Si-Ngan, capitale de cette province, eſt une des plus belles villes, des plus grandes, & des mieux peuplées de la Chine. On y voit encore les reſtes d'un vieux palais qui ſervoit de demeure aux anciens rois du pays, lorſque cette province faiſoit un état particulier. Dans la partie occidentale de Chen-Si, on nous fit remarquer un tombeau que les habitans prennent pour celui de Fohi. Si cette tradition n'eſt pas fabuleuſe, c'eſt le plus ancien monument qui exiſte dans le monde.

En tournant au midi, nous entrâmes dans la province de Se-Tchuen. Elle produit une eſpece de poule que les dames Chinoiſes eſtiment fort, & qu'elles élevent par amuſement. Elles ſont petites, ont les pieds courts, & ſont revêtues de laine, au lieu de plumes.

Il y a deux rivieres dans cette province, auxquelles on a reconnu des propriétés remarquables. L'une procure au velours qu'on y lave, un luſtre &

un éclat inimitable. L'autre eſt très-eſtimée par la trempe qu'elle donne au fer.

Mais ce qui diſtingue principalement la province de Se-Tchuen, c'eſt ſon excellente rhubarbe, la meilleure que l'on connoiſſe dans l'univers. Il y en a de deux ſortes; l'une croît ſur les montagnes, l'autre dans les plaines & dans les jardins. Les Chinois gardent pour eux la premiere eſpece, qui a le plus de vertu. Il y a ſur les montagnes où elle croît, une ſi grande quantité de ſerpens, de tigres, & d'autres animaux terribles, que perſonne n'oſe en approcher; mais on dreſſe de grands ſinges à qui on apprend à tirer de la terre la racine de cette plante, à la nettoyer, à l'enfiler avec une eſpece de jonc, & à la pendre à leur cou comme un chapelet. Les ſinges inſtruits à ce travail, traverſent des bois inacceſſibles aux hommes, & rapportent fidèlement ce riche butin à leur maître. Les médecins Chinois ſont tellement au fait de la manœuvre de ces animaux, que les trous qui ont ſervi à enfiler la rhubarbe des montagnes, la leur font diſtinguer de celle que l'on

cultive dans les jardins. Ce n'est pas que celle-ci ne se perce également pour faire prendre le change; mais les connoisseurs trouvent toujours une certaine différence entre les trous faits par les hommes, & ceux qu'on ne doit qu'à l'industrie des singes.

Comme cette plante est d'un très-grand usage en Europe, me dit le pere Desrobert, je me suis informé exactement auprès des gens du pays, & des missionnaires, de tout ce qui la concerne. J'ai appris que les habitans de la grande Bucharie, qui sont sous la domination des Perses, font de fréquens voyages dans cette province, pour se procurer de cette racine. Ils la transportent chez eux; & de-là elle passe aux ports de la Méditerannée. Ils en envoient aussi beaucoup en Russie; mais le plus grand entrepôt de cette drogue est à Péking, d'où elle se distribue dans tous les ports que fréquentent les Hollandois, les Anglois, les François, les Suédois & les Danois. Les Vénitiens seuls en faisoient autrefois le commerce; mais aujourd'hui, presque toutes les nations qui vont à la Chine, ont soin de s'en

procurer. Cependant celle des Ruſſes eſt eſtimée la meilleure ; & voici comment ils s'y prennent pour l'avoir. On envoie tous les ans à Kiachat, ville frontiere de la Chine, par ordre du collége du commerce, & de la part de la chancellerie de médecine, un apothicaire de Petersbourg, très-inſtruit. Un commis qui lui eſt adjoint, eſt chargé de faire les emplettes. L'apothicaire les examine ſcrupuleuſement, & rejette tout ce qui eſt vermoulu, noir ou corrompu. Ce rebut eſt mis en tas; & on le brûle, pour empêcher qu'on ne le vende en fraude. A l'égard de la marchandiſe qui eſt reconnue bonne, on l'étend dans un magaſin ſpacieux, où l'air a un libre accès, mais qui eſt à couvert du ſoleil & de la pluie, pour la ſécher, s'il en eſt beſoin. On la trie enſuite une ſeconde fois ; on la nettoie ; on la renferme dans des boîtes de bois, enduites entiérement de poix ; & on la tranſporte à Petersbourg ou à Moſcou, d'où, après un troiſieme triage, on la fait paſſer chez l'étranger. Cette racine s'apporte en morceaux aſſez gros, inégaux, de la longueur de trois à quatre pouces, &

de la grosseur de deux à trois. Elle est assez pesante, jaunâtre en dehors, marbrée intérieurement, d'un goût amer, d'une odeur de drogue, & donnant à l'eau une teinture de safran. Quant à la description de la plante, c'est une racine arrondie, rameuse, du sommet de laquelle naissent plusieurs feuilles couchées sur la terre, disposées en rond les unes sur les autres. Elles sont très-grandes, vertes, & taillées en forme de cœur. De leur milieu s'éleve une tige anguleuse, cannelée, haute d'un pied & demi, & portant de petites fleurs qui ressemblent à celles de cerisier. A chacune d'elles succede une graine pointue, triangulaire, qui mûrit en Août. La plante pousse au printems, & fleurit au mois de Juin. L'hiver est le meilleur tems pour tirer la racine de terre, avant que les feuilles vertes commencent à paroître. La rhubarbe que l'on cultive dans les jardins d'Europe, n'acquiert jamais la consistance qu'on remarque dans celle de la Chine. Elle est plus longue, moins amere, plus visqueuse, & se conserve moins de tems. Elle n'a pas ces veines qui mar-

quettent la véritable. Nos peres, (c'est toujours le Jésuite qui parle,) m'ont dit en avoir envoyé à Paris pour le jardin royal des plantes. Ils prétendent qu'elle y fleurit très-bien, & qu'elle supporte les hivers les plus froids.

Une autre production, digne de la jalousie des Européens & de l'attention des voyageurs dans la province de Se-Tchuen, est l'arbre au vernis, plus commun encore, & d'une meilleure espece dans celle de Kyan-Si. Cet arbre, que les gens du pays appellent *Tsi-Chou*, s'éleve à une moyenne hauteur, & ne porte ni fleurs ni fruits. Son écorce tire sur le gris; & ses feuilles ressemblent à celles du frêne. Il croît naturellement sur les montagnes; mais on le cultive aussi dans les plaines. Les habitans en retirent, par incision, une liqueur qui est ce beau vernis de la Chine, que nous trouvons si parfait, & donc le secret en est d'autant plus inimitable, que c'est une production de la nature, & non une composition de l'art. On fait à un arbre trois ou quatre legeres entailles sur l'écorce, & l'on place au-dessous une coquille pour recevoir la liqueur. Lorsqu'elle

qu'elle ſort de l'arbre, elle reſſemble à de la poix liquide. Expoſée à l'air, ſa ſurface prend d'abord une couleur rouſſe ; &, peu-à-peu, elle devient noire. On ne la cueille que dans les grandes chaleurs ; & l'on compte avoir fait une bonne récolte, lorſque mille arbres donnent dans une nuit vingt ou vingt-quatre livres de vernis. Les vapeurs de cette gomme ſont ſi malignes, que ceux qui la tranſvaſent, ſont obligés de tourner la tête pour les éviter, & d'employer pluſieurs préſervatifs, comme de ſe ſervir de maſque, d'avoir des gants, des bottines, & un plaſtron de peau devant l'eſtomac. Malgré ces inconvéniens, ce vernis n'en eſt pas moins eſtimé. Il prend toutes les couleurs qu'on y mêle ; & lorſqu'il eſt bien appliqué, ni les impreſſions de l'air, ni la vieilleſſe du bois ne lui font rien perdre de ſon éclat. C'eſt ce vernis ſeul, qui met à ſi haut prix les coffres & les cabinets qu'on apporte en Europe. Quand il eſt une fois ſec, il ſouffre les liqueurs les plus chaudes ; mais pour qu'il acquiere cette vertu, il faut beaucoup de tems & de ſoins ; une ou deux couches ne ſuffiſent

pas : de l'habileté de l'ouvrier dépend une partie de sa perfection.

La province de Quey-Tcheou, où j'entrai au sortir de celle de Se-Tchuen, continue le pere Desrobert, est un pays si pauvre & si stérile, que l'état, bien loin d'en tirer aucune ressource, est obligé de nourrir le peuple qui l'habite. Il est peu civilisé, & n'a presque aucune communication avec les autres Chinois. Il vit dans des montagnes, à la maniere des sauvages ; & la plûpart ne connoissent aucun maître.

Quelle différence de cette province à celle d'Yun-Nan, qui la borne à l'occident ! Les rivieres & les lacs dont celle-ci est arrosée dans toutes ses parties, y répandent une fertilité admirable. On recueille beaucoup d'or dans les sables que les torrens entraînent des montagnes ; d'où l'on conclut qu'elles renferment des mines fort riches. Outre le cuivre commun, elles en produisent d'une autre espece que les Chinois nomment *pèntong*, ou *cuivre blanc*. Il a la même couleur que l'argent ; & s'il étoit moins aigre & moins cassant, on auroit de la peine à distinguer ces deux métaux. Cette même province fournit

aussi de l'ambre rouge, des rubis, des sapphirs, des agathes, du musc, de la soie, du benjoin, & les plus beaux marbres jaspés, qui représentent des montagnes, des fleurs, des arbres, des rivieres avec des couleurs si vives & si naturelles, qu'on les prendroit pour l'ouvrage du plus habile peintre. Ce pays éleve une petite espece de cerfs, qu'on ne voit point ailleurs. Ils ne sont pas plus gros ni plus grands que des chiens, & servent d'amusement aux princes & aux riches qui en nourrissent dans leurs parcs.

La province de Quang-Si, est principalement recommandable par la multitude des arbres à cire dont je vous ai parlé; par la richesse de ses mines d'or; par l'excellence de sa cannelle dont l'odeur est plus agréable que celle de Ceylan; par les meilleures pierres pour la composition de l'encre de la Chine; par certains oiseaux dont le plumage est si beau, qu'on le fait entrer dans le tissu des étoffes de soie; par une riviere, dont les eaux sont propres à détacher les étoffes, & aiguiser les outils de fer; & enfin par la vivacité d'esprit & la subtilité de ses habitans. Il

ne se fait pas une promotion litteraire à Péking, que l'on n'éleve quelqu'un d'eux au doctorat.

Vous connoissez la province de Canton, me dit le pere Desrobert; le séjour que vous y avez fait, ne doit rien vous laisser à desirer sur ce pays. En remontant au nord, je me rendis à celle de Hou-Quang, placée au centre de l'empire. Elle est si fertile en toutes sortes de grains, qu'on l'appelle communément *le grenier de la Chine :* on y trouve la même abondance en volaille, en bestiaux, en fruits, en légumes. C'est un proverbe commun parmi le peuple, que « les autres provinces » peuvent fournir un déjeûner à la » Chine; mais que celle de Hou-Quang » est seule assez riche, pour lui donner » à dîner & à souper. » Elle a presque la même étendue que la France; & Vou-Chang-Fou, sa capitale, peut être comparée à Paris pour la grandeur. Cette ville, en y comprenant Han-Yang-Fou, qui n'en est séparée que par une belle riviere, est le lieu le plus peuplé & le plus fréquenté de toute la Chine. Han Yang-Fou n'est point inférieur à Lyon; & si vous joignez

à ces deux villes huit ou dix mille barques & une centaine de navires répandus dans l'espace de plus de deux lieues, sur la riviere de Kyang, qui en a plus d'une demie de largeur, vous conviendrez que pour quiconque observe, d'un côté, cette forêt de mâts, de l'autre, la vaste étendue de terrein couvert de maisons, l'univers n'a rien, dans ce genre, qui approche d'un si beau spectacle. Le Kyang, quoiqu'à cent cinquante lieues de la mer, est assez profond pour recevoir les plus grands vaisseaux; ce qui fait circuler dans ces deux villes toutes les marchandises & toutes les richesses de de l'empire. Le commerce est également florissant à Kin-Tcheou-Fou, qui n'est guère moins peuplé que la capitale. La situation de cette ville est si importante, qu'on dit en proverbe, » que celui qui est maître de Kin-» Tcheou, peut disposer du maître de » la Chine. »

La province de Kyang-Si vous est connue; vous l'avez traversée pour vous rendre à Nan-King; mais je ne sçais si l'on vous a parlé d'un certain commerce de semence de poisson, qui se fait dans

ce pays. Elle se ramasse dans la riviere d'Yang. Vers le mois de Mai, les habitans barrent le fleuve en différens endroits, avec des nattes & des claies, l'espace d'environ neuf ou dix lieues, & n'en laissent qu'autant qu'il en faut pour le passage des barques. La semence de poisson s'arrête à ces claies ; ils la prennent avec l'eau, & en remplissent plusieurs vases. Les marchands vont l'acheter, la transportent en divers pays, & la revendent pour les étangs: que ne fait-on de même en Europe ?

La province de Fo-Kyen, quoique très-petite, est cependant regardée comme une des plus considérables de l'empire. Sa situation favorise le commerce qu'elle fait aux isles Philippines, au Japon, à Java, à Siam, &c. Ses montagnes couvertes de forêts, lui fournissent des bois de construction; d'autres sont taillées en amphithéatres depuis la racine jusqu'au sommet, & partagées en plusieurs terrasses qui s'élevent par étages. Les Chinois y font remonter l'eau des rivieres, & la conduisent où ils veulent par le moyen de quelques machines fort simples, dont l'usage est très-commun dans les campagnes.

Outre les productions communes à la plûpart des autres contrées de la Chine, on trouve dans cette province un certain fruit appellé *li-chi*, dont l'espece nous est inconnue, & qu'on regarde comme le plus délicieux de l'univers; il est à-peu-près de la forme d'une datte. Son noyau est de la même longueur, de la même dureté, & noir comme du jais. Il est couvert d'une chair tendre, pleine de suc, dont l'intérieur est blanc comme la neige, & d'un parfum excellent, qui se perd néanmoins, en partie, lorsque le fruit devient sec, noir, & se ride comme des pruneaux. Le *li-chi* est regardé parmi les Chinois, comme le roi des fruits, pour son goût & son odeur; & quoiqu'il soit prodigieusement abondant, il n'en est pas moins estimé.

Mais ce qui distingue principalement la province de Fo-Kien, c'est l'excellence de son thé, le meilleur qui croisse dans toute la Chine. L'arbuste qui le produit, s'éleve ordinairement à la hauteur de cinq à six pieds. Il est touffu, rameux; ses feuilles sont d'un verd foncé, pointues, longues d'un pouce, fort étroites, & dentelées dans leur con-

tour, comme une ſcie. Il porte beaucoup de fleurs qui reſſemblent à celles du roſier blanc ſauvage, & une graine dont la figure approche aſſez de l'aveline, quoiqu'un peu moins groſſe. Cet arbriſſeau ſe plaît dans les vallées & au pied des montagnes, dans un terrein pierreux, & expoſé au ſoleil. Le moins eſtimé eſt celui qui croît dans les terres graſſes ou ſablonneuſes. Voici la maniere dont on cultive cette plante à la Chine. On fait des trous dans la terre de cinq à ſix pouces de profondeur, dans leſquels on jette dix ou douze graines de thé, qu'on recouvre auſſi-tôt. Ces graines ſe développent, pouſſent pluſieurs tiges, qui forment autant de petits arbriſſeaux. A meſure que l'arbre s'éleve, il faut au moins une fois l'année engraiſſer la terre avec du fumier.

Il eſt rare qu'on recueille des feuilles de thé dans les trois premieres années; mais après ce tems, on en fait tous les ans une récolte abondante. A l'âge de ſept ou huit ans, il commence à pouſſer moins de branches & moins de feuilles; & ces mêmes feuilles deviennent trop épaiſſes & trop dures. Alors l'uſage eſt

de couper l'arbre à la tige; ce qui lui fait pousser l'année suivante un grand nombre de branches nouvelles, de nouveaux rejettons qui portent quantité de feuilles. On commence à les cueillir au mois de Mars; elles sont petites alors, tendres & à peine déployées. Cette premiere récolte est réputée la meilleure; c'est ce qu'on appelle le *thé impérial*, parce qu'il sert principalement à l'usage de l'empereur & de sa famille. On ne prend que les premieres feuilles qui paroissent au sommet des plus petits rameaux; on les réserve pour ceux qui ont le moyen de les acheter à grand prix. La seconde saison où l'on recueille le thé, est le mois d'Avril. Les feuilles sont alors plus fortes & plus abondantes, mais de moindre qualité que les premieres. La troisieme récolte se fait dans le mois suivant: les feuilles sont plus grossieres, & composent le thé de la derniere espece. Ainsi les diverses sortes de thé que nous connoissons, & qui different si fort entr'elles pour la bonté, naissent originairement du même arbrisseau; & cette différence de qualité vient uniquement de la diversité

des saisons où l'on ramasse la feuille, & des différentes manieres de la faire sécher.

Les feuilles de la premiere récolte se séchent à l'ombre; ensuite on les roule avec la paume de la main. Les autres se mettent sur une platine chaude de fer poli, où on les retourne continuellement jusqu'à ce qu'elles se fanent. On les transporte ensuite sur des nattes ou sur du papier; & on les évente pour les refroidir. Après cela, on les froisse dans des corbeilles, afin qu'elles se rident davantage. On les remet de nouveau sur une platine de fer; on les retourne, comme auparavant, avec les mains, jusqu'à ce qu'elles soient médiocrement dures. On réitere cette opération à différentes reprises; & lorsqu'elles sont séches, elles peuvent se conserver pendant plusieurs années, si on les enferme exactement.

Lorsque les feuilles de la derniere récolte sont trop dures & trop grossieres, on les expose à la fumée d'eau chaude, soit pour les amollir, soit pour les dépouiller de certaine qualité malfaisante qu'elles ont toujours dans leur fraîcheur. Quand la vapeur les a pénétrées, on

les étend ſur des platines de fer ; le reſte ſe fait, comme je viens de le dire.

Pour conſerver le parfum & la qualité de ces feuilles, il faut les garantir avec ſoin des impreſſions de l'air. Si l'on vend en Europe le thé impérial plus cher que l'autre, c'eſt principalement à cauſe de cette odeur ſubtile & agréable, dont les Indiens, ainſi que nous, font un très-grand cas. Les Chinois prétendent que celle d'iris ou de violette ne lui eſt pas naturelle. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que l'on ſe plaît à lui procurer en Europe, ou à lui conſerver ce parfum, en mettant des chapelets de racine d'iris dans les caiſſes où il y a du thé.

On fait ici un très-grand uſage de cette denrée ; c'eſt la boiſſon ordinaire du pays, même pendant les repas ; & on l'emploie dans pluſieurs remedes. Pour qu'elle ſoit dans ſa bonté, il faut que la feuille ait au moins un an ; il ſeroit dangereux d'en uſer dans ſa nouveauté. Les Chinois attribuent à cette liqueur mille propriétés ſalutaires ; mais l'excès en eſt pernicieux, de leur aveu même, à moins que le fréquent uſage des viandes graſſes, tel que la chair

de porc, n'en corrige les mauvais effets. Cette nourriture, si estimée dans le pays, seroit-elle même très-nuisible, si l'on n'y prenoit pas beaucoup de thé. On m'a raconté, à ce sujet, une histoire plaisante, dont je vais vous faire part.

Une femme avoit un mari maigre, laid & dégoûtant, avec lequel elle s'ennuyoit de passer ses jours, & dont elle desiroit fort de se délivrer. Elle consulta un médecin sur le moyen de s'en défaire. Faites-lui manger force lard, force graisse, répond le Docteur; & je vous garatis qu'en moins d'un an vous en serez débarrassée. Peu contente de cette ordonnance, qui, sans doute, différoit trop l'accomplissement de ses desirs, elle s'adresse à un autre médecin, sans lui faire part de la premiere consultation. Pour envoyer bien vîte un homme dans l'autre monde, dit le second Esculape, je ne connois point de meilleur expédient, que de lui faire prendre beaucoup de thé. Plus il sera fort, & plutôt l'homme sera expédié. Cette femme croit arriver plus promptement à son but, en employant les deux recettes; mais son attente est bien trompée; car ces deux remedes combinés procu-

rent au mari la ſanté la plus vigoureuſe.

On diſtingue à la Chine pluſieurs eſpeces de thé, qui ont différens noms dans diverſes provinces, & auxquelles la qualité du terroir & du climat apporte des variétés ſenſibles, comme dans les vins des différentes contrées de l'Europe. Le mot de *thé*, ou *thea*, s'eſt formé par une prononciation corrompue de la province de Fo-Kien; toutes les autres parties de l'empire ſe ſervent du terme de *Tcha*. Mais il ne faut pas confondre avec le thé tout ce que les Chinois appellent de ce nom : ils le prodiguent à pluſieurs plantes qui n'en ont ni la figure ni les propriétés. Le véritable thé n'eſt cependant pas rare dans ce pays, ni même cher; car le plus commun ne coûte pas deux ſols la livre. Les Chinois le prennent ſans ſucre. Ce qu'il y a de très-cher, c'eſt la fleur de l'arbuſte; on prétend que c'eſt le ſeul thé que prennent les courtiſanes Orientales.

Je ne quitterai pas la province de Fo-Kien, ſans vous parler de la dorade, petit poiſſon qui y eſt fort commun, ainſi que dans les autres régions méridionales de cet empire. On le nourrit dans de grandes pièces d'eau,

faites pour cet usage, & qui servent d'ornement aux maisons de campagne. Les plus jolies dorades Chinoises sont d'un beau rouge, & comme tachetées de poudre d'or, sur-tout vers la queue qui se termine en fourche par deux ou trois pointes. On en voit aussi d'argentées; & l'on prétend que les premieres sont les mâles, & les dernieres les femelles. Ces deux especes sont également vives & actives; elles se plaisent à jouer sur la surface des eaux; mais elles ont à craindre la moindre impression de l'air, qui les fait bientôt périr. On les accoume à gagner le sommet de l'eau au bruit d'une cresselle dont on se sert quand on leur apporte à manger. On ne leur donne rien pendant l'hiver; elles se nourrissent ou des herbes qui croissent au fond de l'eau, ou des petits vers qui s'attachent aux racines. Souvent on les retire pendant cette saison, pour les conserver dans des vases de porcelaine; vers le printems, on les remet dans leur bassin. Les personnes du plus haut rang prennent plaisir à les élever, à les appeller, à observer l'agilité de leurs mouvemens, & l'éclat de leurs couleurs. On a soin de changer leur eau deux fois par se-

maine, & de mettre au fond du bassin un pot de terre renversé & percé de trous, où elles puissent se garantir du soleil. On jette aussi sur la surface de l'eau, des herbes vertes pour y entretenir l'ombre & la fraîcheur. Quand on transporte ce poisson d'un lieu à un autre, il faut avoir une extrême attention de ne pas le toucher avec la main ; il mourroit ou tomberoit en langueur. Le bruit du tonnerre ou du canon, l'odeur du goudron ou de la poix leur sont aussi très-préjudiciables. La dorade se multiplie excessivement, pourvu qu'on ait soin d'enlever son frai qui surnage, si-tôt qu'elle l'a déposé ; sans quoi ce poisson le dévoreroit. On le met dans un vase exposé au soleil, jusqu'à ce que la chaleur ait animé les jeunes dorades. Elles paroissent d'abord tout-à-fait noires ; mais par degrés elles deviennent rouges ou blanches, or ou argent. Ces belles couleurs commencent toujours à l'extrémité de la queue, & s'étendent plus ou moins vers le milieu du corps. La longeur ordinaire de ces poissons, est celle du doigt ; ils sont d'une grosseur proportionnée, & très-bien faits dans leur petite taille. Il y en

a qui deviennent aussi grands que des harengs. Les Chinois en font un très-grand commerce.

On regarde la province de Tche-Kyang comme une des plus riches, quoiqu'une de plus petites de l'empire. Sa principale richesse consiste dans les soies, qui sont les plus belles du royaume. Ses campagnes sont couvertes de mûriers nains, qu'on cultive & qu'on taille à-peu-près comme la vigne. Cet usage vient de l'opinion, confirmée par l'expérience, que les feuilles des petits arbres produisent la meilleure soie. Cette marchandise est ici d'un prix si modique, qu'il en coûte moins pour dix habits de cette étoffe, que pour un seul vêtement de drap en Europe. Tche-Kyang fournit de la soie non-seulement à toute la Chine, au Japon & aux Philippines, mais encore à l'Inde entiere; & tout ce que les Hollandois en achetent, vient de cette province. Elle l'emporte sur toutes les autres, pour la blancheur, la finesse, & le lustre. On prétend que c'est de ce pays qu'ont été apportés dans les autres contrées de l'univers, les vers à soie, qui se sont très-bien naturalisés dans les provinces

méridionales de la France. Les Romains apprirent des Grecs l'art de les élever. Les Grecs s'en étoient instruits chez les Perses, qui eux-mêmes en furent redevables aux Chinois. Ces derniers disent, que lorsqu'on commença à défricher leur pays, les premiers habitans n'étoient vêtus que de peaux; que ce secours n'ayant pu suffire à mesure qu'ils se multiplioient, une des femmes de l'empereur inventa l'art de filer de la soie; que dans le siécles suivans, plusieurs princesses se firent un amusement de nourrir des vers, & de rendre la soie propre à divers usages. On assigna des terres aux environs du palais, pour y planter des mûriers. L'impératrice, accompagnée des premieres dames de sa cour, s'y rendoit ellemême en cérémonie, & ramassoit les feuilles; les étoffes qui sortoient de ses mains, ou qui se faisoient par ses ordres, étoient consacrées au souverain maître de l'univers, dans la solemnité du grand sacrifiee. Enfin les manufactures de soie furent encouragées à la Chine par les impératrices, comme l'agriculture l'étoit & l'est encore, par le monarque lui-même.

Les meilleures étoffes se fabriquent à Nan-King avec les belles soies de Tche-Kyang. On en fait de plusieurs especes; les plus connues sont les damas, les satins unis, rayés, & à fleurs; les taffetas à gros grains, imitant nos moires ou nos gros de Tours; d'autres taffetas dont les fleurs sont à jour ou à ramages; quelques-uns rayés, jaspés, ou flambés; des brocards, des gazes, des velours, &c; mais, en tout cela, il s'en faut bien que les Chinois approchent de la perfection de nos manufactures de France. C'est sur-tout à l'égard des étoffes d'or & d'argent, que nous leur sommes infiniment supérieurs. Ils ignorent l'art de passer ces métaux par la filiere, pour les retordre ensuite avec le fil, & les entrelasser avec la soie. Toute leur industrie, à cet égard, se borne à couper en plusieurs bandes fort minces, des feuilles de papier dorées ou argentées, à y mêler de la soie, & à lui faire prendre la teinture de ces feuilles. Vous imaginez bien qu'une pareille dorure, de quel que maniere qu'on l'applique, & quelque soit son éclat dans sa fraîcheur, ne doit pas se conserver long-tems. Il n'y a guères que les Man-

darins des premieres classes, & leurs femmes, qui fassent usage de ces étoffes brillantes. Quant au dessein, vous sçavez que les Chinois n'excellent point dans cette partie. On y voit des oiseaux, des arbres, des maisons, & assez communément la figure d'un dragon, animal très-révéré dans ce pays, à cause du fameux dragon qui inspiroit l'empereur Fo-Hi. Aucun de ces objets n'est travaillé en relief, suivant la méthode ordinaire de nos fabriques : le tissu est par-tout égal ; on peint les figures sur l'étoffe même ; & elles n'y sont distinguées que par la différence des couleurs, & non par l'inégalité des fonds. Ces couleurs ne sont que des sucs naturels de fleurs ou d'herbes ; elles s'imbibent dans l'étoffe, & ne s'effacent presque jamais.

La province de The-Kyang n'est pas seulement recommandable par l'excellence de ses soies ; elle produit encore la meilleure matiere pour la composition du papier. Le plus estimé se fait de l'écorce de bambou & de mûrier ; & il y a dans le Tche-Kyang des forêts entieres de ces sortes d'arbres.

Les Chinois ont connu l'usage du

papier long-tems avant qu'on eût commencé à s'en servir en Europe. Jusques-là, on écrivoit sur de petites planches de bois avec un poinçon de fer ; & de ces tablettes réunies, on formoit un volume. On voit encore à la Chine quelques-uns de ces livres où les caracteres sont fort bien tracés. On a aussi écrit sur des plaques de métal, sur des piéces de soie & de coton, & jamais sur des tablettes de cire, comme les Romains, ni comme nous, sur du parchemin.

Un Mandarin imagina de mettre en œuvre l'écorce des arbres. Quand elle est trop dure, ou trop grossiere, on laisse la premiere peau ; & l'on ne se sert que de la seconde, qui est plus blanche & plus molle. On n'emploie pas seulement l'écorce de l'arbre, mais le bois même qu'on fend en lattes, & qu'on fait tremper long-tems dans une mare d'eau, pour le rendre plus tendre. Quand il commence à se pourrir, on le tire de sa premiere eau ; &, après l'avoir bien lavé, on le met dans une fosse, & on le couvre de chaux. Quelques jours après, on le relave de nouveau ; on le réduit en filamens ; & on le fait sécher au soleil. Cette matiere

ainſi préparée, ſe jette dans une chaudiere d'eau bouillante, où, à force de la remuer & de l'écraſer avec un pilon, elle devient une pâte fluide, que l'on étend par couches legeres ſur des claies, dont le grillage eſt formé par des filets de bambou. Ces claies ſont beaucoup plus longues & plus larges que celles dont nous nous ſervons en Europe. Auſſi le papier Chinois a-t-il cet avantage ſur le nôtre, qu'on en fait des feuilles qui ont juſqu'à dix ou douze pieds de longueur. On trempe ces feuilles dans de l'alun; ce qui empêche le papier de boire, & lui donne un tel éclat, qu'on croiroit qu'il eſt argenté ou vernissé. Pour en augmenter le luſtre, on mêle du talc avec l'alun; & ayant réduit le tout en une poudre très-fine, on la ſeme legérement ſur la feuille qu'on a eu ſoin d'enduire de colle; & quand elle eſt ſéche, on la frotte avec du coton pour faire tomber le ſuperflu du talc. Mais la matiere dont ce papier eſt composé, le rend ſujet à bien des inconvéniens. Il ſe coupe plus aiſément que le nôtre; la pouſſiere s'y attache; il prend l'humidité; & les vers s'y mettent.

Outre ce papier d'écorce d'arbre, on en fait aussi de coton, de bourre de soie, de soies usées & de chanvre. C'est le plus blanc, le plus beau, le plus d'usage, & le moins sujet aux inconvéniens dont je viens de parler.

La consommation du papier est incroyable à la Chine. Outre les Lettrés qui en emploient une quantité prodigieuse, on ne s'imagineroit jamais tout ce qui s'en consomme dans les maisons particulieres. Les chambres en sont tapissées; les plafonds en sont couverts ainsi que les fenêtres; & tous les ans, on le renouvelle. Les Chinois ont une adresse admirable pour reblanchir le vieux papier; quelque sale, quelqu'usé qu'il soit, ils le rétablissent dans toute sa beauté.

A l'égard de leur encre, elle est faite de noir de fumée. On a des fournaises d'une forme singuliere, pour y brûler certain bois propre à cet usage, & pour conduire la fumée par de longs tuyaux, dans de petites chambres tendues de papier. Après avoir laissé aux vapeurs fuligineuses le tems de s'y attacher, on les tire des murs & des plafonds. Ces chambres sont parfumées

de musc & d'autres drogues, dont l'odeur, mêlée avec la suie, rend celle de l'encre fort agréable. On en forme une pâte, qu'on met dans de petits moules de bois de différentes figures.

Nous avons essayé vainement de contrefaire en Europe cette encre si utile pour les esquisses, parce qu'elle prend toutes les diminutions qu'on veut lui donner. Au reste, tout ce qui regarde l'écriture, est si estimé à la Chine, que l'art de faire de l'encre est mis au rang des arts libéraux.

Le bambou dont on se sert principalement pour le papier dans la province de Tche-Kyang, est employé à mille autres usages. On en fait des lits, des tables, des chaises, des peignes, des boëtes, des tuyaux pour la conduite des eaux, des tubes pour les télescopes, des étuis, & sur-tout de ces belles nattes d'Orient, si recherchées en Angleterre & en Hollande.

Cette province est aussi fort renommée pour ses bonnes écrevisses; ses mousserons qui se transportent dans toutes les parties de l'empire, se conservent des années entieres; & pour les manger aussi frais que s'ils venoient d'être

cueillis, il suffit de les faire un peu tremper dans l'eau. Les jambons de Tche-Kyang sont aussi estimés à la Chine, que ceux de Bayonne le sont en France.

On vante beaucoup la situation de Tcheou-Fou, capitale de la province de Tche-Kyang, le prodigieux nombre de ses habitans, la commodité de ses canaux, & son commerce en soie, qui, comme je vous l'ai dit, est la meilleure de l'univers. Les Chinois donnent à cette belle ville un nom qui répond à celui de *Paradis terrestre.* Sa figure est ronde, contre l'ordinaire de presque toutes les autres villes de la Chine. Ses rues ne sont pas larges; mais elles ont pour ornemens une infinité d'arcs de triomphe, érigés en l'honneur de ses habitans.

Ces monumens sont très-communs dans l'empire; & il faut assez peu de chose pour les obtenir. Qu'un homme soit fait docteur, on lui érige un arc de triomphe, dont sa famille, ses amis, ou ses compatriotes font les frais. On en éleve principalement à la gloire des princes & des guerriers. Ils ont communément trois portes formées par des colon-

colonnes ou par des pilastres sans chapiteaux & sans corniches. La frise est d'une hauteur excessive; ce qui laisse beaucoup d'espace pour les inscriptions & les divers morceaux de sculpture, dont ces monumens sont ornés. Notre architecture gothique ne présente rien de si bizarre; cependant, comme ces ouvrages sont placés dans les rues à certaines distances, ils forment un spectacle qui a quelque chose de noble & d'agréable. On compte dans la Chine plus de douze cens arcs de triomphe, élevés à l'honneur des princes, des hommes & des femmes illustres, & des personnes renommées pour leur sçavoir & leur vertu; objet d'étonnement pour un François qui n'a encore vu dans son pays aucun monument public, érigé à la gloire des citoyens sçavans ou vertueux.

Ce qui rend la capitale de Tche-Kyang une ville délicieuse, c'est le voisinage d'un lac qui a deux lieues de tour, & dont l'eau est si belle & si claire, qu'on distingue les plus petits sables qui sont au fond. On a bâti sur ses bords des quais pavés de pierre de taille, & de grandes salles ouvertes

pour la commodité de ceux qui veulent y prendre le frais. La nature a placé au centre du lac deux petites isles, où l'on a construit un temple & des maisons de plaisance. Ses rives sont bordées de monasteres de Bonzes, & de fort jolies maisons, entre lesquelles on voit un palais pour l'usage du prince, quand il voyage dans cette partie de l'empire. Enfin rien n'est comparable à la beauté de tout ce canton; on y voit des plaines d'une prodigieuse étendue, coupées par une multitude infinie de canaux, cultivées avec art, & si unies, qu'on les croiroit tirées au cordeau.

Cette province renferme dans son district quatre-vingt-huit villes, & un nombre considérable de bourgades très-riches & très-peuplées. Je ne vous parlerai que de Tchao-King & de Ning-Po. La premiere est située dans une des plus belles plaines du monde, & ressemble beaucoup à la ville de Venise. Elle est bâtie sur les eaux; chaque rue à son canal couvert de ponts d'une seule arche; les quais qui bordent ces canaux, sont pavés de pierres blanches de six ou sept pieds de

long, & ornés d'arcs de triomphes. Les habitans de cette ville passent, parmi les Chinois, pour les plus versés dans la connoissance de la loi ; & quelqu'habile que soit un Mandarin, il ne manque pas d'en prendre un pour secrétaire. Tchao-King est encore célebre par le tombeau de l'empereur *Yu*, un des premiers rois du pays. Il obtint le trône pour récompense des services qu'il rendit à la patrie, en resserrant les eaux de la mer, qui inondoient une partie du Royaume.

Ning-Po est un excellent port, où se fait un grand commerce de soie avec les Chinois de Batavia & de Siam, & avec les Japonois. A vingt lieues de-là sont les isles de Tcheou-Tchan, de Pon-To & de Kimpton. La premiere n'est habitée que par des négocians ; la seconde, par des Bonzes qui y possédent plus de quatre cens temples, & y ont établi un célebre pélerinage. La troisieme est la retraite des Mandarins disgraciés, qui ne cherchent plus qu'à mener une vie paisible. D'autres isles aux environs sont, ou désertes, ou habitées par des pêcheurs.

Le pere Desrobert nous dit qu'étant

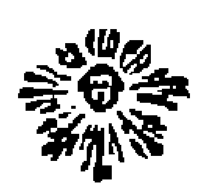
à Ning-Po, il y trouva le pere Parennin, Jésuite d'un grand mérite, envoyé pour des affaires de la cour. Il étoit décoré d'une ceinture jaune, dont l'empereur lui avoit fait présent. Un don de cette nature est d'autant plus précieux à la Chine, qu'à la vue de cette couleur, chacun est obligé de se mettre à genoux, & de frapper la terre de son front, jusqu'à ce qu'il plaise à celui qui la porte, de la cacher en la couvrant. Un Mandarin qu'on sçavoit n'être point favorable aux Chrétiens, vint faire au pere Parennin une visite à Ning-Po. Le Jésuite prit, pour le recevoir, le bout de sa ceinture à la main; & s'expliquant d'un air ferme & sévere, il lui reprocha d'avoir osé condamner la religion Chrétienne, lorsque l'empereur honoroit les missionnaires d'une si haute faveur. Pendant son discours, le pauvre Mandarin frappa si souvent la terre de son front, que tous les Chrétiens qui étoient présens, prierent le Jésuite de ne pas l'humilier davantage. En lui ordonnant de se lever, le pere lui recommanda de traiter mieux les Chrétiens à l'avenir; sans quoi, il le menaça de porter ses plaintes à sa ma-

jesté impériale. Malgré la haine que les Chinois portent au Christianisme, l'empereur donne, de tems en tems, des marques de distinction à quelques-uns des missionnaires qu'il fait Mandarins. Il a même voulu élever à ce grade le frere Attiret, Jésuite peintre, qu'il a à son service, & qu'il va souvent voir travailler; mais ce frere a constamment refusé cet honneur.

Après avoir fini la relation de son voyage, le pere Desrobert m'apprit qu'il avoit des ordres de se rendre à Péking, & me permit de l'y accompagner avec mon Anglois & M. Des Roches. Nous resterons encore un ou deux mois a Nan-Kin, d'où je vous enverrai quelques détails touchant les mœurs & les usages des Chinois.

Je suis, &c.

A Nan-King, ce 15 Décembre 1744.



LETTRE LXI.

SUITE DE LA CHINE.

IL y a long-tems, Madame, que je vous parle des Chinois ; & je ne vous ai encore rien dit de leur figure, de leur habillement, de leur caractere. Un grand front, les paupieres élevées, de petits yeux fendus, de grands ſourcils, un nez court & écraſé, les narines ouvertes, un viſage large & aſſez blanc, une bouche ordinaire, les dents de la mâchoire ſupérieure ſaillantes en dehors, celles d'en-bas rentrant en dedans, une phiſionomie qui n'a rien de déſagréable, des cheveux noirs, les oreilles grandes & larges, un corps replet, les épaules rondes, de groſſes jambes, une taille moyenne, un maintien grave, tel eſt le ſignalement de la plûpart des Chinois. Il eſt rare que les jeunes gens laiſſent croître leur barbe ; le grand nombre ſe l'arrache. Ce n'eſt qu'à trente ans, qu'ils commencent à la cultiver ; & ils la regardent comme

n ornement de l'âge viril. Ils la laissent enir principalement au menton & sur ι lévre supérieure ; & ils en forment es moustaches qu'ils font servir à leur mbellissement ; ils les peignent avec oin, les nouent & les tressent avec .rt. Le peuple, qui voyage beau:oup, & qui n'a la tête couverte que l'un petit bonnet, peu propre à le garantir du soleil, est ordinairement basané ; & dans les provinces méridionales, les gens de la campagne qui travaillent en caleçon & sans chemise, sont olivâtres, comme les Maures.

Plusieurs des traits que je viens de décrire, sont communs aux deux sexes. Comme la beauté dépend fort de l'opinion, il n'est pas étonnant que ces peuples ayent, à cet égard, des idées différentes des nôtres. Les jeunes filles ne manquent pas, d'après les instructions des leurs meres & le goût du pays, de se tirer les paupieres pour avoir les yeux petits ; de s'applatir le nez, pour l'avoir court ; de s'allonger les oreilles, pour les avoir grandes. Les Dames mettent du rouge & du blanc, comme en Europe, & mâchent continuellement du bétel,

comme aux Indes. Il en découle une liqueur rouge, qui leur rend la bouche comme si on venoit de leur arracher plusieurs dents. Elles les auroient assez blanches, sans le fréquent usage de cette feuille. La petitesse du pied est l'agrément le plus ambitionné des dames Chinoises; aussi a-t-on grand soin de le leur procurer. Dès qu'une fille vient au monde, on s'empresse de lui garotter les pieds, pour les empêcher de croître. En France, c'est le contraire; on les laisse grandir à leur aise; & c'est précisement lorsqu'il n'y a plus de remede, que les femmes s'apperçoivent de ce défaut, & mettent inutilement leurs pieds à la torture, pour le réparer. Le pied d'une Françoise de cinq ans n'entreroit pas dans le soulier d'une Chinoise qui pourroit être sa mere. Le plus petit pied de Paris paroîtroit monstrueux à Péking; c'est ce qui rend ici la demarche des femmes lente, contrainte & mal assurée. On prétend que les Chinois ont imaginé cet expédient singulier, pour tenir leurs épouses dans la retraite, & les empêcher de sortir; comme si rien étoit capable d'arrêter une femme qui auroit en-

vie de courir. Il eſt donc plus ſimple de croire que ce peuple, extrêmement voluptueux, ne néglige rien de ce qui favoriſe ce penchant ; & parmi les différentes ſortes d'attraits qui peuvent plaire dans une femme, eſt-il rien de plus ſéduiſant qu'un petit pied ? Un joli ſoulier de ſatin couvre celui d'une Chinoiſe, qui ſe fait une étude de le montrer, en feignant de le cacher modeſtement. Cette coqueterie, dont les hommes ne ſont pas la dupe, eſt un nouvel aiguillon pour le plaiſir.

Le ſexe porte des caleçons de ſoie, qui tombent ſur le milieu de la jambe. Le reſte eſt couvert d'un bas fort court, de même étoffe. La pointe des mules eſt relevée, & le talon bas & quarré. Une longue robe, qui pend depuis le cou juſqu'à terre, & dont les manches ſont fort étroites, ne laiſſe que le viſage à découvert. Les Chinoiſes ont ſur ce premier habit, un collet de ſatin blanc, & une autre robe de même longueur que la premiere, mais dont les manches, qui ſont fort amples, leur ſervent de gants & de manchon. Elles ont tant d'attention à ſe couvrir, qu'on ne voit pas même

paroître leurs mains. Si elles présentent quelque chose à leurs plus proches parens, elles le posent sur une table, & leur laissent la peine de le prendre. Elles sont fort choquées de voir les mains, & sur-tout les pieds nuds à nos saints, dans les images d'église.

La coëffure ordinaire des femmes de la Chine consiste à partager leurs cheveux en plusieurs boucles, où elles entrelacent des fleurs d'or & d'argent. Quelquefois elles y ajoûtent une figure d'oiseau, dont les aîles déployées tombent sur les tempes. Sa queue retroussée forme une aigrette sur le milieu de la tête. Au-dessus du front est le corps de l'animal, dont le cou & le bec se trouvent précisement sur le nez. Les pieds sont arrangés dans les cheveux, & soutiennent toute la coëffure : c'est l'ornement des femmes de qualité. Elles portent quelquefois plusieurs de ces oiseaux qui, entrelacés ensemble, leur font une espece de couronne. Les jeunes personnes ont des bonnets de carton, garnis d'une bande de soie, & enrichis de pierres précieuses, qui s'élevent en pointe au-dessus du front. Le sommet de la tête est paré de fleurs,

entremêlées d'épingles à tête de diamant. Les plus âgées & les femmes du commun n'ont pour toute coëffure, qu'une longue piéce de soie, qu'elles passent plusieurs fois autour de leur tête.

L'habillement des hommes diffère peu de celui des femmes, & répond à la gravité dont ils se parent. Une longue veste, qui descend jusqu'à terre, & par-dessus, un habit un peu plus court, à larges manches, & sans collet; une ceinture dont les bouts pendent sur les genoux, & à laquelle ils attachent leur bourse & leur couteau; des caleçons fort amples, des bas faits en forme des bottines, & des pantoufles sans talons, qui tiennent avec les bas; un bonnet rond de carton, terminé en cône, couvert de satin, doublé de taffetas, qui n'embrasse que la superficie de la tête, & à la pointe duquel est un gros flocon de crin, ou de soie rouge, qui flotte jusques sur les bords; voilà quel est le vêtement des Chinois, qui, comme nous, changent d'étoffe selon les saisons. L'été, presque tout le monde est habillé de soie. En hiver, les personnes riches ont des robes de satin, garnies de four-

rures; le peuple, les pauvres même, sont toujours proprement vêtus. Toutes les couleurs ne sont pas permises indistinctement à tous les états : le jaune, comme je crois vous l'avoir dit, n'appartient qu'à l'empereur & aux princes de son sang; le rouge, aux Mandarins; le noir, le bleu, le violet à tout le monde. Vous jugez bien, Madame, que chez un peuple aussi cérémonieux que les Chinois, il doit y avoir des habits d'étiquette. Pour rendre ou recevoir une visite, il faut être en bottes & en manteau, l'éventail à la main, & le bonnet pointu sur la tête. A cheval, on est différemment : le chapeau, la veste, le sur-tout sont d'un gros taffetas verd, passé à l'huile. Il est de mode d'être habillé de neuf au nouvel an; les plus pauvres même se conforment à cet usage. Je vous ai parlé de l'habit de deuil; il est le même pour le prince, pour le seigneur & pour l'artisan.

Tout ceci, Madame, regarde les habitans de la Chine en général; on a distingué par différens vêtemens, & diverses images symboliques, les rangs & les qualités des Mandarins civils & militaires. Les premiers portent sur leurs

habits, des figures d'oiſeaux, comme la cigogne, l'aigle, le paon, &c. Les autres ont pour marques de diſtinction, des repréſentations de bêtes ſauvages, telles que le lion, le léopard, le tigre, &c. Ces uſages ſont établis de tems immémorial; & les Tartares les ont adoptés avec plaiſir. Ces officiers portent encore, aux jours de cérémonie, ſur la poitrine & ſur le dos, en deux cartouches quarrés, brodés d'or & de ſoie, les figures de ces mêmes oiſeaux, ou de ces mêmes quadrupédes. Outre cet ornement, les Mandarins ont à leur bonnet & à leur ceinture, des pierres précieuſes, qui dénotent auſſi les différens ordres, par leur diverſité. Les trois premieres claſſes ſe diſtinguent encore par des robes enrichies de figures de dragons à trois ou quatre ongles : c'eſt une marque d'autant plus honorable, que le dragon eſt également le ſigne ſymbolique de l'empereur ; avec cette différence, qu'il le porte à cinq ongles; & cette diſtinction eſt ſi ſacrée, que perſonne n'oſe ſe ſervir d'un pareil ſigne, le faire peindre, ou même le crayonner, ſans l'ordre ou le conſentement exprès de ſa majeſté.

Les modes ne varient point ici ; comme en France : pendant quatre mille ans, la façon de se mettre a été la même ; & ce n'est que depuis la derniere révolution, que les Tartares y ont introduit quelques changemens. C'est peut-être le plus grand obstacle qu'ils ayent eu à vaincre pour conserver leur conquête. Avant ce tems-là, les Chinois étoient dans l'usage de porter leurs cheveux, & de les parfumer d'essences. Un empereur Tartare leur ordonna de n'en laisser derriere la tête, qu'une touffe, qu'ils tressent & qu'ils cordonnent. Cette loi leur parut si dure, que plusieurs quitterent le pays plutôt que leur chevelure ; d'autres aimerent mieux perdre la tête, que d'être privés de ce qui en fait l'ornement. En s'y prenant d'une maniere plus adroite, Pierre le Grand vint à bout d'ôter la barbe, sans ôter la vie à ses sujets.

Les Tartares eurent plus d'égard pour les femmes Chinoises, que pour leurs maris. Ils leur laisserent leurs habits & leurs parures ; &, comme il y a entr'elles la même subordination qu'entre les hommes, elles ont aussi sur leurs robes, les symboles de leurs différentes qualités.

Les Chinois ſont plus ſimples dans leurs meubles, que dans leurs vêtemens. En général, leurs maiſons n'ont ni élégance ni régularité au-dehors : les dedans en ſont propres, mais modeſtes. On entre d'abord dans un veſtibule non plafonné, ouvert de tous côtés, & qui n'a d'autres ornemens, qu'un ſimple rang de colonnes peintes, deſtinées à ſoutenir la charpente du toît. C'eſt-là que ſe font & ſe reçoivent les viſites. Il n'y a ni miroirs, ni tapiſſeries, ni tableaux dans les appartemens. L'ameublement ſe réduit à des paravents, des tables, des cabinets garnis, des chaiſes de cannes, & des vaſes de porcelaine. Quelques-uns y ſuſpendent des lanternes de ſoie de différentes couleurs; d'autres y attachent pluſieurs cadres, qui renferment des ſentences imprimées ſur du ſatin, ou qui repréſentent des fleurs, des oiſeaux, des payſages, ou les portraits de leurs ancêtres. La plûpart ſe contentent de blanchir les murs, ou d'y faire coller du papier. Leurs lits ſont plus ornés; ils y emploient quelquefois les plus riches étoffes; ce qui eſt d'autant plus étonnant, qu'ils ne ſont point faits pour

être vus : c'est même une impolitesse, que de conduire un étranger dans la chambre où l'on couche. Les fenêtres ne sont point fermées par des vitrages, mais par des écailles d'huitres ou d'autres poissons, ou seulement avec du papier. Dans les provinces méridionales, on se contente d'un simple treillis. Les cheminées ne sont pas en usage à la Chine ; on ne se sert que de fourneaux de brique ; & l'on n'y brûle ordinairement que du charbon de bois ou de terre. C'est à l'ouverture de ces fourneaux, que le petit peuple fait sa cuisine.

Il est tems, Madame, de vous parler du caractere des Chinois. Ils ont, en général, l'esprit doux, traitable & humain. Leurs manieres sont affables; on n'y voit rien de dur, d'aigre, ni d'emporté. On s'apperçoit d'abord de leur politesse; elle se répand dans toutes leurs actions; & le Chinois est en Asie, ce que le François est en Europe. D'un autre côté, je ne connois point de peuple plus vain, plus entêté de sa supériorité sur les autres hommes : il traite de barbares toutes les nations de l'univers : rien n'est bien que ce qui se fait chez lui. Il pourroit

tirer de grandes lumieres de nos artiſtes ; mais il néglige d'en profiter, ne voulant rien faire à notre maniere. Il fallut agir de force, pour obliger les architectes de Péking à bâtir un temple ſur un modèle venu d'Europe ; tandis qu'en France, dans nos appartemens, dans nos fêtes, dans nos ſpectacles, nous ſemblions n'avoir du goût, que pour ce qui portoit l'empreinte des modes de la Chine. Des Mandarins furent fort étonnés d'apprendre qu'il y avoit au-delà des mers, des pays plus étendus que leur empire, & des hommes plus inſtruits que leurs Lettrés. On leur fit voir ſur une mappe-monde, l'Europe, l'Afrique, l'Amérique. « Où » donc eſt la Chine, demanderent-ils ? » Dans ce petit coin de terre, leur dit-on. » Alors ſe regardant avec l'air humilié, ils répondirent : « Elle eſt » bien petite. »

Le Chinois eſt naturellement froid & phlégmatique : il n'écouteroit pas en un mois, ce qu'un François pourroit lui dire en une heure. Il faut éviter, quand on lui parle, toute précipitation, & une certaine vivacité turbulente, qui veut tout emporter d'autorité. La dou-

ceur le persuade ; l'emportement le choque. Les missionnaires m'ont raconté qu'un d'entr'eux prêchant avec un peu trop de véhémence, & se laissant emporter à la chaleur de son zéle, ses auditeurs se disoient l'un à l'autre : » A qui en-a-t-il donc, celui-là ? Contre qui veut-il se battre ? Croit-il nous » persuader en nous montrant qu'il se » laisse aller à ses passions, & que la » fureur le transporte ? Si sa cause est » bonne, il n'a pas besoin de se mettre » en colere. » Il ne faut point prêcher à la Chine ; il faut raisonner juste & parler de bon sens.

Je le répete, tout ce qui à l'air de la vivacité & de l'emportement, passe ici pour un vice contraire à l'humanité. Les gens de lettres sur-tout ont l'extérieur si composé, que jamais ils n'accompagnent leurs expressions du moindre geste. Il n'est pas jusqu'aux gens de guerre, jusqu'aux troupes Tartares même, qui ne participent à cet esprit de douceur & de réserve. Au passage des armées, les fruits, les viandes sont exposés dans les boutiques, plus tranquillement & plus sûrement que devant une procession de Bonzes. C'est pres-

que une chose sans exemple à la Chine, qu'un soldat ait causé du dommage aux sujets de l'empire. J'ai vu couper la tête à un Tartare, pour avoir retranché un demi-sol du prix de quelques marchandises qu'il avoit achetées. Suivant la maxime des Chinois, les gens de guerre sont faits pour défendre le peuple contre l'ennemi : or s'il avoit quelque chose à craindre de ses propres libérateurs, il vaudroit mieux qu'il fût tout-à-fait sans défense, parce qu'il n'auroit alors qu'un seul ennemi au lieu de deux. Le pere Desrobert m'a conté, que durant ses courses il avoit couché dans un petit château, gardé par une cinquantaine de soldats. Les civilités qu'il y reçut, sont incroyables. Le commandant poussa la politesse jusqu'à lui céder sa propre chambre ; & se présentant le matin à sa porte avec d'autres officiers, il lui fit des excuses de ne l'avoir pas mieux traité. Qu'auroit fait de plus un officier François pour une jolie femme ? Le même missionnaire ajoûte que lendemain il vit passer, à côté de ce château, une Chinoise qui se rendoit seule au temple voisin. Elle fut saluée gravement par

tous les ſoldats qui ſe leverent reſpectueuſement à ſon approche ; c'eſt ce que des ſoldats François n'auroient pas fait probablement.

Les femmes ſont ici d'une retenue & d'une reſerve, dont on trouveroit peu d'exemples dans nos contrées d'Europe. Au commencement de la monarchie, lorſque la ſimplicité régnoit encore, il leur étoit permis de dire aux hommes, en leur faiſant la révérence, quelques paroles d'honnêteté. Mais auſſi-tôt que la pureté des mœurs eut commencé à ſe corrompre, un compliment de leur part parut une indécence. On les réduiſit à des révérences muettes ; & pour détruire entiérement l'ancienne coutume, on ne leur permet pas même de ſe parler en ſe ſaluant entr'elles. Elles vivent conſtamment dans la retraite. Il doit y avoir deux appartemens dans la maiſon ; l'un extérieur, pour le mari ; l'autre intérieur, pour la femme. L'époux n'entre point dans l'appartement intérieur ; l'autre n'en ſort point ſans des bonnes raiſons. Une Chinoiſe n'eſt pas maîtreſſe d'elle-même ; elle n'a rien en ſa diſpoſition ; elle n'a d'or-

dre à donner que dans l'enceinte de ſon appartement ; c'eſt-là que ſe borne toute ſon autorité. Il ne lui eſt permis d'aller en ville, qu'une fois ou deux l'année, pour rendre viſite à ſes plus proches parens. Cependant on peut dire, en général, que les Chinoiſes ont la vanité ordinaire à leur ſexe ; car, quoiqu'elles ne paroiſſent qu'aux yeux de leurs domeſtiques, elles ne laiſſent pas, tous les matins, d'employer des heures entieres à leur parure.

Ces peuples ont prévenu les diſgraces du front conjugal, non-ſeulement par le peu de liberté qu'ils accordent à leurs femmes, mais encore par l'établiſſement des lieux publics, où l'on peut aller en toute ſûreté. Dans la crainte que ces courtiſanes ne cauſent du déſordre, on ne leur permet pas d'avoir leur demeure dans l'intérieur des villes, ni d'occuper des maiſons particulieres. Elles s'aſſocient pour loger pluſieurs enſemble, ſous le gouvernement d'un homme qui répond de tout le mal qu'elles peuvent cauſer. Au reſte, ces ſortes de femmes ne ſont que tolérées, & paſſent pour infâmes, à la Chine comme parmi nous. Il

se trouve même des gouverneurs qui ne les souffrent point dans leur jurisdiction, comme il y a en France des curés qui les chassent de leurs paroisses. La ville d'Yang-Tcheou, dans la province de Kyang-Nan, est célebre par l'agrément & la vivacité de ces courtisanes : elles ont le pied d'une petitesse extrême, la jambe belle, & tant d'autres perfections, qu'on dit en proverbe : » Celui qui veut une maîtresse de taille » fine, cheveux bruns, belle jambe, » beaux pieds, &c, doit la prendre à » Yang-Tcheou. » Cependant elles ne sont nulle part à si bon marché. Les meres y vendent leurs filles & leurs servantes pour la prostitution. Une fille à la Chine ne trouve jamais à se marier, lorsqu'elle est d'une famille où l'on néglige les devoirs de la piété filiale, dont la maison n'est pas réglée, où les mœurs sont suspectes, où il y a quelque note d'infâmie, quelque maladie héréditaire, contagieuse, &c.

Les Chinois affectent la gravité & l'air composé des anciens Stoïques. Un gouverneur du pays ayant à traiter d'une affaire de commerce avec un négociateur Hollandois, demeura un jour en-

tier à côté de lui dans la ſalle d'audience, ſans ouvrir la bouche, & ſans faire le moindre mouvement. Ses vues étoient d'engager le Hollandois à parler, pour trouver le moyen de pénétrer ſes intentions. Celui-ci qui n'étoit pas moins grave, ſe tint dans la même poſition, & garda la même poſture, dans les mêmes vues. Le Chinois déſeſpérant de rien tirer de lui, ſortit ſans parler; & le Hollandois le laiſſa partir ſans dire un ſeul mot.

L'uſage des Chinois eſt de ne s'expliquer qu'une ſeule fois ſur quelque matiere que ce puiſſe être, & de s'en tenir à leur premiere réponſe, comme à un argument infaillible. On a beau vouloir retourner avec eux une affaire de vingt côtés différens, pour les convaincre de façon ou d'autre, de leur erreur, & les faire revenir de leur ſentiment. Ils ne ſortent point de leur premiere réſolution, ſur-tout lorſqu'ils ont à faire à des étrangers. Ainſi toutes les fois qu'il s'agit de quelque propoſition que leur vanité ou leur intérêt les empêchent de goûter, on peut être aſſuré qu'après des conteſtations infinies, on

ſera obligé à la fin d'en paſſer par où ils voudront.

Quoique doux par tempérament, le Chinois eſt très-vindicatif; mais il eſt rare qu'il ait recours aux moyens violens : il attend tranquillement l'occaſion de perdre ſon ennemi ; le tems ne diminue point en lui le deſir de la vengeance ; il ſe ſatisfait lorſqu'il trouve le moment favorable. Les voleurs même n'emploient pas d'autre méthode que l'artifice. On en voit qui ſuivent les barques des voyageurs ou des marchands, & qui ſe louent parmi ceux qui tirent les bateaux. Pendant la nuit, ils ſe gliſſent dans les cabinets; ils endorment les paſſagers par la fumée de certaines drogues, & les volent librement ſans être apperçus. Un voleur Chinois ne ſe laſſera pas de ſuivre un marchand pendant pluſieurs jours, pour trouver l'occaſion de le ſurprendre.

L'intérêt eſt la paſſion dominante & le vice capital de ce peuple. De-là cette mauvaiſe foi qu'on lui reproche dans le commerce, ſur-tout avec les étrangers. Ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt le phlégme qu'il conſerve quand

ſa

ſa fourberie eſt découverte. Un marchand de Canton avoit vendu à un négociant Anglois, une aſſez grande quantité de balles de ſoie. Avant que de les faire tranſporter dans ſon vaiſſeau, l'Anglois voulut les examiner. Il ouvrit la premiere, & la trouva très-bien conditionnée ; mais ayant viſité les autres, il s'apperçut que toutes les ſoies étoient pourries. Il en fit des reproches amers au Chinois, qui lui répondit ſans ſe déconcerter : « Je vous euſſe beaucoup » mieux ſervi, ſi votre coquin d'inter» prete ne m'eut aſſuré que vous ne » viſiteriez point vos ballots. » Un autre fois, un payſan avoit vendu un jambon à un Hollandois. Celui-ci l'ayant fait cuire, ne trouva ſous le couteau, qu'un morceau de bois couvert d'une terre graſſe & rougeâtre, adroitement enveloppée d'une peau de cochon. Peu de jours après, il retourna au marché ; & ayant revu ſon même villageois qui lui offroit des chapons : « Voyons, dit-il, » ſi ta volaille eſt de la même » fabrique que tes jambons ? » Alors le Hollandois ayant examiné celle qu'on vouloit lui vendre, découvrit

qu'on en avoit ouvert l'eſtomac, tiré toute la chair, & mis de l'étoupe à la place. Le payſan voyant ſa fripponnerie reconnue, lui dit avec un ſang froid ſingulier : « Je ne ſuis qu'une bête ; & vous » êtes beaucoup plus habile que moi. »

De pareils exemples ſont très-fréquens à la Chine. Il n'y a point de ruſe dont les marchands ne s'aviſent pour attirer des acheteurs. La ſeule qu'ils n'ayent point encore imaginée, & qu'ils pourroient apprendre de nous, c'eſt de faire reſter leurs femmes dans leurs boutiques, quand elles ſont jolies ; ou d'y ſuppléer par de jeunes filles, bien faites, bien parées, bien coquettes, comme on en loue à Paris pour cet uſage.

Il faut ſe donner de garde de rien prêter à un Chinois, ſans avoir bien pris ſes ſûretés ; il commence par emprunter une petite ſomme, & promet de reſtituer le capital avec un intérêt conſidérable. Il exécute cette promeſſe ; & ſur le crédit qu'il s'établit, il paſſe à de plus gros emprunts. L'artifice ſe ſoutient pendant des années entieres, juſqu'à ce que la dette ſoit auſſi forte qu'il le deſire ; & il diſparoît. Je ne rapporte

ceci, Madame, que pour vous montrer que les mœurs Chinoiſes ne ſont pas en tout différentes des nôtres.

Un ſecond trait de reſſemblance eſt la fureur du peuple, dans certaines provinces, pour la procédure. Il eſt ſi porté à la chicane, qu'il engage ſes terres, ſes maiſons & ſes meubles, pour le plaiſir de ſuivre un procès, ou de faire donner la baſtonnade à ſa partie adverſe. Il arrive ſouvent, par une corruption plus puiſſante, que l'accuſé fait porter les coups à ſon adverſaire. Mais ce qu'on ne voit point à la Chine, comme dans le pays de France dont je parle, ce ſont de ces hommes qui trafiquent des procès, & en vendent deux, pour avoir de quoi fournir aux frais du troiſieme.

Une poignée de Tartares a ſubjugué pluſieurs fois l'empire de la Chine; preuve évidente du peu de bravoure de ſes habitans. Les Tartares occidentaux diſoient, en ſe moquant, qu'un cheval de leur pays, qui hennit, eſt capable de mettre en fuite toute la cavalerie Chinoiſe. Cette raillerie, avant la derniere révolution, étoit fondée non-ſeulement ſur la molleſſe & la poltronnerie des

Chinois, mais encore ſur le naturel de leurs chevaux, qui ne pouvoient ſouffrir alors la vue ni le ſeul henniſſement d'un cheval Tartare.

La ſobriété, la modeſtie, la circonſpection, la pudeur, la retenue ſont des vertus plus eſtimées à la Chine, que la bravoure. Elles ſont communes aux hommes & aux femmes. Ils en ont du moins l'apparence; car ici on donne tout à l'extérieur; & le plus vertueux eſt celui qui ſçait le mieux cacher ſes défauts. Il faut convenir cependant, que les plus vicieux même ont un goût naturel pour la vertu; qu'ils l'eſtiment & l'admirent dans ceux qui la pratiquent. Ils en conſervent la mémoire par des arcs de triomphes & des inſcriptions honorables.

Les peuples de la Chine ſont induſtrieux; les vernis, la porcelaine, & cette variété de belles étoffes de ſoie qu'on tranſporte en Europe, en ſont la preuve. Il ne paroît pas moins d'habileté dans leurs ouvrages d'ébène, d'écaille, d'yvoire, d'ambre & de corail. Ceux de ſculpture, & leurs édifices publics, tels que les portes des grandes villes, leurs ponts, leurs canaux,

leurs arcs de triomphe, leurs tours, leurs palais, ont beaucoup de grandeur & de noblesse. Tout ce qui sort de leurs mains porte un caractere convenable à leur goût. Il est vrai qu'ils ont peu d'invention pour les méchaniques; mais leurs instrumens sont simples; & ils imitent les nôtres facilement.

Le Chinois est actif, laborieux & patient. Le peuple qui ne doit sa subsistance, qu'à la continuité de son travail, emploie les jours entiers à remuer la terre, les pieds dans l'eau jusqu'aux genoux; & le soir il se croit fort heureux, d'avoir pour son soupé un peu de riz, un potage d'herbes & du thé. Il ne rejette aucun moyen pour gagner sa vie; & comme on ne se sert ici que de moulins à bras pour broyer le grain, cet exercice est l'occupation d'une infinité de pauvres habitans. Les uns ramassent dans les rues de petits lambeaux de soie, de laine, de coton ou de toile, des plumes d'oiseaux, des os de chiens, des morceaux de papier qu'ils nettoient pour les revendre. D'autres tirent parti des ordures même qui sortent de leur corps, ou de celui des autres.

Les Chinois ont un talent particulier pour le ſervice. Ils cherchent à deviner les deſirs, & à prévenir les ordres de leurs maîtres. Ils poſſédent quantité de méthodes ingénieuſes ; & avec peu d'uſtenſiles & d'inſtrumens, ils exécutent ce qui en demande beaucoup dans les autres pays.

Malgré la ſobriété, l'induſtrie & l'activité de ce peuple, le nombre des habitans eſt ſi prodigieux, que la terre, quoique fertile, & par-tout très-cultivée, eſt à peine capable de les nourrir. Auſſi la plûpart ſont-ils expoſés à beaucoup de miſere. Il s'en trouve de ſi pauvres, que l'impuiſſance d'élever leurs enfans, les oblige de les expoſer dans les rues. D'autres noient les filles au moment de leur naiſſance. Un pere vend quelquefois ſon fils, ſa femme, & ſe vend lui-même ; le plus ſouvent il ſe contente de ne vendre que ſa famille.

Le génie des Chinois les porte naturellement à la diſſimulation & à la politique. Il n'y a point de cour en Europe, ſans en excepter celle de Rome, où l'habileté & l'adreſſe ayent plus de part aux événemens. Leur étude con-

tinuelle eſt de connoître les goûts, les inclinations, l'humeur & les deſſeins des uns & des autres.

Quoique modeſtes & ſimples dans le cours de la vie privée, ils n'en ſont pas moins magnifiques dans les occaſions d'éclat. Rien n'égale l'air de grandeur avec lequel les officiers civils & militaires paroiſſent dans les proceſſions, dans les fêtes, dans les audiences publiques, &c. Lorſqu'un Mandarin ſort de ſa maiſon, les officiers de ſon tribunal marchent en ordre des deux côtés de chaque rue. Les uns portent un paraſol; d'autres frappant ſur un baſſin de cuivre, avertiſſent le peuple à haute voix, de rendre au magiſtrat les reſpects qui lui ſont dûs. D'autres ont de grands fouets; d'autres des bâtons garnis de chaînes de fer, comme autrefois les licteurs, chargés de faiſceaux de verges, précédoient les conſuls de Rome. La vue de ces inſtrumens fait trembler les habitans d'une ville. Dès que le Mandarin paroît, chacun n'eſt occupé qu'à lui témoigner ſa vénération, non en le ſaluant, car ce ſeroit une familiarité puniſſable, mais

en s'écartant du chemin, en se tenant de bout, les pieds serrés, & les bras pendans. On demeure immobile dans cette posture, jusqu'à ce que le magistrat soit passé. Si c'est le vice-roi qui se montre dans la ville, il est accompagné d'une multitude d'hommes qui occupent toute la rue. La marche commence par deux tymbaliers qui battent continuellement, pour avertir le peuple. Ils sont suivis de vingt hommes qui portent des enseignes, où sont écrits en gros caracteres, les titres du gouverneur, où sont gravés les symboles de son emploi, tels que le dragon, le tigre, la tortue & d'autres animaux. Six officiers viennent ensuite avec des planches en forme de pesles, qu'ils tiennent élevées, & sur lesquelles on lit, en lettres d'or, les qualités particulieres du vice-roi. Les gardes qui ferment ce cortége, sont armés de lances, de marteaux, de haches, de sabres, d'arcs, de fléches, de fouets, de chaînes, de bâtons & de toutes sortes d'instrumens effrayans. Le vice-roi paroît dans une chaise dorée, sur les épaules de huit porteurs, environné de pages, de valets, les

uns à pied, les autres à cheval ; & chacun eſt chargé de quelque meuble à l'uſage du maître.

Quand le Mandarin eſt un envoyé de la cour, & qu'il rend viſite ſur ſon paſſage, aux vice-rois ou aux gouverneurs des villes, à la tête de ſon cortége & d'une nombreuſe cavalcade, eſt un officier qui porte dans un grand étui les billets de viſite. Aux côtés de ſa chaiſe, marchent deux ou quatre de ſes domeſtiques, vêtus galamment. Un grand nombre d'autres perſonnes ſuivent à pied ; mais cette multitude d'aſſiſtans n'eſt compoſée que d'hommes loués, à-peu-près, comme parmi nous les valets de pied, aux entrées des ambaſſadeurs. Ils ne reſtent avec l'envoyé Chinois que pendant ſon ſéjour dans chaque ville. Quinze d'entr'eux ne quittent point ſon logement ; & ſix ſont à la porte avec des hautsbois, des fifres & des tambours qui incommodent les voiſins & l'envoyé lui-même, par le bruit continuel de ces inſtrumens ; car il n'entre & ne ſort perſonne qu'ils ne ſaluent avec ces fanfares.

Les officiers militaires n'affectent pas moins de faſte dans leurs marches. Leur

train n'est composé que de gens à cheval; & c'est à qui se distinguera le plus par l'éclat & la richesse des harnois, des armes & des habits. Il n'est pas jusqu'aux missionnaires qui ne voyagent quelquefois avec le même appareil, parce que les Chrétiens Chinois aiment également cette pompe extérieure. Le cortége des femmes de Mandarins ne le céde point à celui de leurs maris. Leur voiture est une chaise portée par huit hommes, suivie de leurs femmes & de leurs esclaves dans des litieres.

Ce ne sont pas seulement les personnes d'un rang élevé, qui paroissent en public avec cette magnificence; un homme de médiocre qualité ne sort qu'à cheval, ou dans une chaise bien fermée, avec une suite de domestiques; & quiconque est d'un état moins distingué, se retire par respect, pour lui faire place. Quand ce sont deux Mandarins qui se rencontrent, s'ils sont d'un ordre égal, ils se contentent, sans quitter leur chaise & sans se lever, de se saluer à la mode du pays, c'est-à-dire, de baisser d'abord leurs mains jointes, & de les lever ensuite sur leur tête; ce qu'ils répétent plusieurs fois, jusqu'à

ce qu'ils se perdent de vue. Mais si l'un est d'un rang inférieur, il doit faire arrêter sa chaise, ou descendre, s'il est à cheval, & faire une profonde révérence.

C'est principalement à l'égard des vieillards, que les Chinois se montrent soumis, modestes, & respectueux. Ils les considerent comme des personnes que l'âge & le tems ont rendues les dépositaires de la sagesse ; & la naissance, les richesses, les honneurs, les dignités ne dispensent point des égards qu'on leur doit. Le souverain même se fait gloire de les révérer. Dans une audience publique, on fit remarquer à l'empereur un Mandarin du troisieme ordre, qui finissoit sa centieme année. Le prince lui envoya un de ses officiers pour le faire approcher de sa personne ; &, à son arrivée, le monarque se leva de son trône pour lui faire honneur. C'est-là le cas, Madame, de se féliciter d'avoir long-tems vécu. En France, combien de jeunes seigneurs se trouveroient importunés de la présence d'un vieillard !

Ce même respect qu'on a pour la vieillesse à la Chine, les enfans l'ont

pour leur pere, les écoliers pour leur maître. Ils parlent peu, & se tiennent debout en leur présence. L'usage les oblige, sur-tout au commencement de l'année, le jour de leur naissance, ou dans d'autres occasions d'éclat, de les saluer à genoux, en frappant plusieurs fois la terre du front.

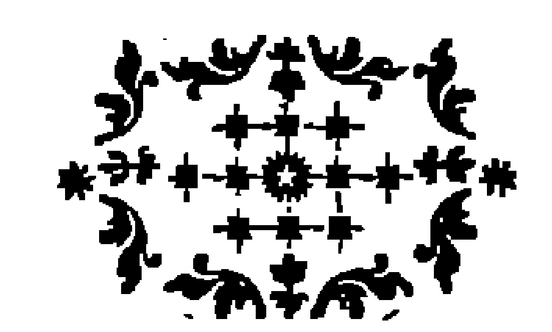
Il y a peu des nations aussi superstitieuses que les Chinois, je parle de ceux qui professent l'idolatrie, ou qui croient à la magie. Ils adorent jusqu'à la boussole qui sert à la navigation : ils l'encensent continuellement, lui offrent des viandes en forme de sacrifice, jettent des morceaux de papier doré dans la mer, comme pour la mettre dans ses intérêts; quelquefois ils lui présentent de petits bateaux de carton, afin que les vagues occupées à les agiter, à les submerger, n'aient pas le tems de nuire au vaisseau. Dans les tems de sécheresse, ils invoquent aussi les idoles pour obtenir de la pluie. Le Mandarin publie des ordonnances qui sont affichées au coin de chaque rue; il impose un jeûne général, & défend, sous des peines rigoureuses, aux bouchers & aux cuisiniers de vendre de la viande. On fait

ensuite des processions solemnelles à divers temples. Le magistrat s'y rend à pied, vêtu négligemment, & met quelquefois de la paille dans ses souliers, en signe de pénitence. Il est accompagné des Mandarins inférieurs, & suivi des principaux habitans de la ville, qui portent des offrandes aux idoles. Les prêtres qui sont du cortége, chantent des prieres & poussent des cris lamentables, moins par un principe de dévotion, que par la crainte de la bastonnade, s'il n'y a point de pluie, & qu'ils se soient vantés d'en obtenir. Quelques-uns, pour s'être avancés trop legérement, ont été condamnés à rester un jour entier à genoux dans la plus grande ardeur du soleil. Quelquefois on s'en prend à l'idole même : si elle fait attendre trop long-tems la faveur qu'on lui demande, on emploie le bâton pour la rendre traitable. Si elle s'obstine, on la met en piéces. Une de ces pagodes n'ayant pas daigné répondre aux commandemens réitérés d'un gouverneur, fut chassée de la ville, & son temple rasé. Comme je badinois de ces pratiques superstitieuses avec un Lettré : « Vous riez de cela, me répon-

dit-il, » & vous avez raiſon ; j'ai pour-
» tant ouï dire aux miſſionnaires, qu'un
» empereur Européen, pour marquer
» ſon reſſentiment contre un de ſes
» dieux qui l'avoit mal ſervi, fit inſul-
» ter ſa ſtatue ; & en Eſpagne, lorſque
» la ſéchereſſe dure, les prêtres & les
» magiſtrats font porter l'image d'un
» de vos ſaints au bord de la riviere, où
» l'on ne manqueroit pas de la plonger,
» ſi ces mêmes prêtres ne donnoient des
» cautions que dans vingt-quatre heures
» il y aura de la pluie. »

Je ſuis, &c.

A Nan-Kin, ce 20 Décembre 1744.



LETTRE LXII.

SUITE DE LA CHINE.

VOUS apprendrez, Madame, par la même Lettre, notre départ de Nan-King, & notre arrivée dans la capitale de la Chine. Je vais, avant que de vous parler de Péking, vous expédier les détails de notre route. Nous ne quittâmes point la province de Kyang-Nan, sans visiter quelques-unes de ses principales villes. Après Nan-King, on y distingue principalement Sou-Tcheou & Yang-Tcheou. La premiere, comparable à Venise par sa situation, la surpasse infiniment par son étendue, & le nombre des habitans. La gaieté & la fertilité du climat, l'affluence des étrangers, le spectacle continuel des barques & des gondoles dont ses canaux sont couverts; enfin les mœurs faciles, douces & voluptueuses du pays, en font le séjour le plus riant, le plus délicieux de la Chine. Aussi dit-on en proverbe : *Le paradis*

eſt en haut; ici bas eſt Sou-Tcheou.

Je vous ai parlé d'une autre ville, célebre par ſes jolies femmes ; c'eſt Yang-Tcheou, bâtie ſur les bords d'un vaſte canal. La quantité de ſel qui s'y fait, & ſe débite dans les provinces voiſines, y attire un peuple innombrable. Ses habitans ſont paſſionnés pour le plaiſir, & les femmes très-recherchées, très-variées dans la maniere de le procurer. Ce qu'on raconte des excès de volupté des filles d'Amathonte & de Cithère, n'eſt qu'une foible image des reſſources & des raffinemens amoureux, dont ces aimables & galantes Yangiannes aſſaiſonnent leurs faveurs. Cette délicieuſe contrée eſt pour les Chinois, ce que Chypre fut pour les Grecs.

C'eſt dans cette même ville auſſi, que ſe trouvent les plus belles oranges. Ces fruits y ſont fort communs ; celles que nous avons en Europe, viennent originairement de la Chine, d'où les Portugais ont apporté les premieres graines. On montre encore à Lisbonne le premier arbre, d'où ſont ſortis les orangers qui ſont l'ornement des jardins d'Europe.

Nous prîmes ici des chaiſes legeres

pour faire une partie de notre route : elles sont de cannes, jusqu'aux bâtons qui servent à les soutenir. Avec plus de pesanteur elles seroient incommodes dans les montagnes raboteuses qu'il faut traverser. Les porteurs publics ont leur chef à qui les voyageurs s'adressent. On lui donne l'état des malles ou des paquets ; on convient du prix ; on paye d'avance ; & l'on reçoit autant de billets qu'on veut d'hommes. On leur livre ensuite les ballots ; & l'on est assuré qu'ils sont rendus fidelement à leur destination. On porte ordinairement les fardeaux suspendus au milieu d'une canne de bambou, & appuyés sur les épaules de deux hommes. C'est un spectacle surprenant que la legéreté de ces porteurs. Dans une journée de dix lieues, ils ne s'arrêtent que trois fois, & font jusqu'à deux lieues par heure, sans être soulagés par des bretelles. Notre chemin, dans certains endroits, étoit si rempli de monde, que vous l'eussiez pris pour une foire continuelle. La route même n'étoit qu'une rangée de villages & d'hôtelleries, où chacun trouveoit de quoi dîner à peu de frais. Pour trois sols par jour, un

homme se nourrit ; ceux qui boivent du vin, le payent à part. Ces alimens, en général, ont peu d'agrément pour un étranger : ils consistent en légumes & en herbes ; &, ce qu'il y a de pis, ces insipides ragoûts se mangent froids & à demi-cruds. C'est à l'odeur que le cuisinier juge s'ils sont en état d'être servis. Un Chinois préfere les légumes à la volaille. Nous ne suivions pas cet exemple : notre ressource étoit une provision de jambons, de poules, de canards. Une bonne volaille ne coûte guère plus d'un sou. On ne connoît point ici d'aliment plus commun ni à meilleur marché, qu'une certaine pâte de féves, qu'on appelle *Teou-fou*. On en fait des gâteaux, en forme de fromage, qui ont cinq à six pouces d'épaisseur. On y trouve peu de goût, lorsqu'on les mange cruds ; mais cuits à l'eau, & préparés avec certaines herbes, du poisson, & d'autres ingrédiens, c'est un fort bon aliment : frits au beurre, ils sont excellens. On les mange aussi séchés & fumés ; & cette méthode est la meilleure. Il s'en fait une consommation incroyable : depuis l'empereur jusqu'aux portefaix, tout le monde est

paſſionné pour cette nourriture, & la trouve ſi délicate, qu'elle eſt ſouvent préférée aux poulets. La livre, qui eſt de plus de vingt onces, ne coûte nulle part plus d'un demi-ſol.

J'ai vu dans un des villages de cette province, qu'au lieu de battre le bled, comme on fait ailleurs, l'uſage eſt de l'étendre à terre, en faiſant rouler deſſus un cylindre de marbre brut. Sa longueur eſt de deux pieds & demi, & ſon diametre de vingt-quatre pouces. Il eſt tiré par des bœufs, avec des cordes attachées aux deux extrémités. Dans ce même village, les Chinois ramaſſent des cailloux ronds, qui leur ſervent de balles à tirer.

Nous quittions aſſez ſouvent le chemin de terre, pour voyager ſur des canaux. Aux heures marquées pour la viſite générale des barques, on voit paroître les officiers de la douane en grand cortége, précédés de fanfares & d'une décharge d'artillerie. Les uns portent des enſeignes, des maſſues; les autres, des chaînes, des paraſols & d'autres ornemens ou ſymboles de leurs offices. Au milieu d'eux ſe montre un Mandarin, porté par huit hommes,

dans une chaiſe ouverte. A la fin de la proceſſion, il en paroît un autre d'un rang plus conſidérable, dans une voiture fermée. Les hàbitans, à leur paſſage, tiennent dans leurs mains des flambeaux allumés, d'une compoſition odoriférante, tels qu'ils en brûlent devant leurs idoles; & ſe mettant à genoux, ils baiſſent le front juſqu'à terre. Après la marche, les deux Mandarins vont s'aſſeoir dans une galerie ſur le bord de la riviere. On fait paſſer ſucceſſivement toutes les barques devant eux. Les officiers inférieurs de la douane reçoivent les noms de chaque patron, les donnent aux Mandarins, leſquels, ſans autre recherche, taxent les barques à proportion de leur grandeur. Tous ces officiers inférieurs portent ſur l'eſtomac une petite piéce d'étoffe, qui, tombant du cou, eſt liée par les côtés, & ſur laquelle on lit quelques caracteres Chinois.

Dans nos voyages par eau, nous rencontrions quelquefois des écueils qu'on n'évite qu'avec beaucoup d'habileté. Dans ces endroits périlleux ſe trouve ordinairement un temple de Bonzes. Ceux-ci demandent l'aumône aux paſ-

ſans, leur promettent des prieres, & ne manquent point de montrer de longues liſtes de matelots qui n'ont eu l'obligation de leur ſalut, qu'à leurs charités.

Lorſqu'un Mandarin ou un homme de marque paſſe devant les corps de garde bâtis le long des rivieres ou des canaux, il eſt ſalué dans ſa barque par les ſoldats. On le diſtingue aux banderoles & aux piques des perſonnes de ſa ſuite. D'ailleurs, il ſe fait aſſez reconnoître en battant trois fois ſur de grands baſſins de cuivre. Le corps de garde répond par le même nombre de coups, & eſt obligé de veiller à la barque, pendant la nuit. Il y a de ces bateaux qui ne manquent d'aucune commodité. Si ceux qui les montent ſont riches, ou d'un rang élevé, les barques ſont peintes, enrichies de dorures, avec une chambre de muſique à l'extrémité, des queues de cheval ſuſpendues, des tambours & d'autres inſtrumens. C'eſt par le nombre de ces ornemens, qu'on diſtingue la qualité des perſonnes. Il y à la Chine une ſi grande quantité de barques, qu'elle en contient plus elle ſeule, que tout le reſte du monde connu.

Le grand fleuve, qu'on appelle la *riviere jaune*, parce que les eaux en sont épaisses & bourbeuses, offroit à nos regards plusieurs isles flottantes, qui sont l'ouvrage de l'art. C'est un composé de cannes de bambou, dont le tissu est impénétrable à l'humidité. Les Chinois bâtissent sur ce fondement, des huttes, ou de petites maisons de planches ou autres matériaux legers, dans lesquelles ils font leur demeure avec leurs femmes, leurs enfans & leurs troupeaux. Il y a de ces isles qui contiennent jusqu'à cent familles, dont la plûpart subsistent de leur commerce. Elles s'arrêtent des mois entiers dans un même lieu; & l'isle s'attache avec des pieux qui la fixent contre les bords du fleuve.

Nous passâmes par plusieurs villes où l'usage n'est pas, comme ailleurs, d'annoncer les marchandises dans les rues par des cris, mais par le son de différentes sortes d'instrumens qui servent à les distinguer. Les ouvriers de diverses professions se servent de la même voie pour se faire connoître. Les barbiers, par exemple, s'annoncent au bruit des pincettes, & portent avec eux toute

leur boutique ſur un bâton. Le coquemard, le réchaud & le baſſin ſont ſuſpendus d'un côté; de l'autre eſt une ſellete avec les autres uſtenſiles.

En quelques endroits de la route où il y avoit des montagnes & des paſſages difficiles, nous trouvions, dans de petites maiſons habitées par des Bonzes, des proviſions de thé, qu'ils nous préſentoient avec autant de politeſſe que de modeſtie. Ils paroiſſoient charmés de nos petites générosités; & leurs remercimens étoient accompagnés de profondes révérences. Si on ne leur donnoit rien, ils demeuroient immobiles.

En approchant d'une des villes de la province de Schan-Tong, nous eûmes le ſpectacle d'une pêche extraordinaire. Elle ſe fait avec un oiſeau nommé *Louwa*, un peu moins gros qu'une oie, & peu différent du corbeau. Il a le col long & le bec d'un aigle. Les Chinois placent l'oiſeau ſur le bord du bateau; &, à la vue du poiſſon, il s'élance deſſus, & nage après lui, même ſous l'eau. Il rapporte ſa proie ſur la barque, & la céde aux pêcheurs, qui lui font recommencer la même chaſſe; mais, pour

empêcher qu'il n'avale sa capture, on passe un anneau de fer à son cou. Si le poisson est trop gros pour ses forces, il demande le secours de ses maîtres par un certain bruit qu'il fait dans l'eau. Lorsqu'ils sont contens de ce qu'il a pris pour eux, ils lui ôtent son anneau, & lui laissent la liberté de pêcher pour lui-même. Le droit de cette pêche s'achete de l'empereur ; & l'oiseau même est si estimé des Chinois, qu'étant bien dressé, il se vend jusqu'à cinquante écus.

La chasse du canard, qui n'est ici qu'une autre espece de pêche, se fait ordinairement à la faveur d'une grosse courge, dont un nageur s'enveloppe la tête, ne laissant qu'une ouverture pour voir & pour respirer. Les canards friands de cette espece de fruit, & accoutumés d'ailleurs à le voir flotter dans les marais, viennent le bequeter; dans ce moment, le pêcheur les saisit par les pattes. Une autre pêche enfin dont nous fûmes témoins, est celle qui se fait avec de petites fléches, attachées à l'arc par un fil, soit pour ne point perdre les fléches, soit pour tirer le poisson lorsqu'il est percé.

Dans

Dans la plûpart des villes, des bourgs, & même des villages où nous passions, des troupes de comédiens & de joueurs d'instrumens venoient nous amuser pendant nos repas, dans les hôtelleries & dans les auberges. Pour éviter, Madame, les répétitions, je ne vous parle ni des temples érigés aux idoles, ni des monumens élevés à la gloire des grands hommes, ni d'une infinité de tombeaux & de monasteres qui se présentoient à nous dans mille endroits de la province de Chan-Tong. La multitude de lacs, de ruisseaux & de rivieres qui l'arrosent, sans compter le grand canal impérial, contribue à la rendre une des plus fertiles de l'empire. Le gibier & la volaille y sont à vil prix; les lacs y fournissent une quantité prodigieuse de poisson. Il n'y a point de fruits & de grains dont on ne trouve ici des especes; mais on y admire particuliérement la beauté des pêches, diverses sortes de noix & de châtaignes, une grande abondance de prunes & d'excellentes poires. Tous ces fruits se conservent secs, & se transportent dans les autres provinces, où il s'en fait un débit considérable. On voit dans les

campagnes une ſorte de ſoie blanche, particuliere au pays, attachée en longs fils aux arbriſſeaux & aux buiſſons. Les vers qui la produiſent, reſſemblent à la chenille. On en fait des étoffes plus groſſieres, à la vérité, mais plus ſerrées & plus durables, que celles de la ſoie ordinaire. Cette même province a encore l'avantage d'avoir donné naiſſance à Confucius. Pluſieurs monumens y rendent témoignage de la vénération publique pour la mémoire de ce grand homme. Les principales villes ſont Tſi-Nan, Yen-Tcheou, Tong-Chang, qui ne le cédent ni en grandeur, ni en richeſſes, ni en beauté, à tout ce que la Chine a de plus magnifique en ce genre.

La ville de Ta-Tcheou eſt le grand marché de la Chine pour le zam-fou. On appelle ainſi cette liqueur dont je vous ai déja parlé, & qui tient lieu de vin dans tout l'empire. On la tranſporte de Ta-Tcheou dans les provinces les plus éloignées; ce qui rend cette ville très-commerçante. Il y a diverſes manieres de préparer cette boiſſon : voici celle qui ſe pratique ordinairement. Après avoir laiſſé trem-

per une certaine quantité de riz dans l'eau pendant vingt-quatre ou trente jours, on le fait bouillir jusqu'à dissolution. On le voit ensuite fermenter, & se couvrir d'une légere écume qui ressemble assez à celle du vin nouveau. Sous cette écume est le vin pur, qu'on tire au clair, dans des vaisseaux bien vernis. Avec la lie, on fait une espece d'eau-de-vie plus forte quelquefois & plus inflammable que la nôtre. Les Chinois ont une autre liqueur tirée de la chair de mouton & d'agneau distillée; mais, outre que le goût en est désagréable, elle envoie bientôt des vapeurs à la tête. Celle qui se fait d'une distillation de lait & de féves, est beaucoup plus douce.

Parmi les légumes qui croissent dans cette province, celle que les Chinois cultivent avec le plus de soin, est le pé-tsai. C'est un manger excellent, qui ressemble à nos laitues romaines par ses feuilles, mais qui les surpasse infiniment par le goût. On le sale; on le confit dans le vinaigre; & on le mêle avec le riz pour corriger la fadeur de ce dernier aliment. Le peuple en fait une prodigieuse consommation; la quantité

qu'on en seme, est incroyable. Les premieres gelées blanches l'attendrissent ; dans les mois d'Octobre & de Novembre, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, on voit continuellement aux portes des grandes villes, un embarras énorme de chariots & d'autres voitures chargées de cette denrée.

Avant que d'arriver à la capitale, près d'un village qui n'en est pas éloigné, nous fûmes surpris de voir le peuple assemblé en troupes, pour se défendre contre les sauterelles, qui visitent réguliérement le pays toutes les années. Elles sont amenées en si grand nombre par le vent d'est, que si malheureusement elles descendent à terre, les plantes sont dévorées dans l'espace de quelques heures. Les habitans parcourent les campagnes, enseignes déployées, poussant de cris affreux sans prendre un moment de repos, jusqu'à ce qu'ils voient ces insectes tomber dans la mer ou dans quelque riviere.

Ce spectacle fut suivi d'une procession d'horribles statues, qui s'avançoient vers une pagode voisine. Les ordres inférieurs du peuple ont beaucoup de vénération pour ces idoles ; mais les person-

nes de distinction les respectent si peu, qu'ils entrent dans les temples, comme dans des lieux profanes. Les femmes vêtues de leur plus riches habits, marchoient sur des ânes, au milieu de la procession. Les prêtres portoient des trompettes, des flûtes, des tambours qui formoient une affreuse mélodie. Les uns brûloient de l'encens, devant des figures peintes; les autres leur offroient des morceaux de papier doré. Ces prêtres, qui font profession de la doctrine de Lao-Kium, sont la plûpart fort adonnés à la chymie, & travaillent à la pierrie philosophale & au remede universel. Ce Lao-Kium, dont je vous ai déja parlé, se vantoit d'avoir le secret de prolonger la vie humaine; ce qui fit appeller ses disciples la *secte des immortels*. Peut-être que le prétendu breuvage de l'immortalité des Chinois n'a été fondé, dans son origine, que sur la doctrine de la vie future & de l'immortalité de l'ame, marquée par quelque allégorie qui fut prise dans la suite à la lettre. Ce sont toujours les vérités, qui ont conduit les hommes aux erreurs.

C'est une chose remarquable aux environs de la capitale, de voir les

habitans de la campagne, dans tous les chemins, avec deux paniers sur un bâton, l'un devant, l'autre derriere, recueillir la fiente des bêtes, dont ils engraissent leurs terres. D'autres ramassent avec des rateaux les feuilles d'arbres & la paille pour en faire du feu, parce que le bois y est très-rare.

A mesure que l'on approche de Péking, les hôtelleries deviennent plus mauvaises : on n'y sert que des légumes & d'autres provisions de peu de valeur. On nous dit pour raison, que, quoique les vivres soient ici plus chers qu'ailleurs, les voyageurs Chinois ne veulent rien ajoûter aux quatre sols & demi, qui, dans les autres auberges de l'empire, sont le prix ordinaire du souper & du logement pour une nuit.

Avant que d'arriver à Péking, je vis, devant la maison d'un Mandarin, donner la bastonnade à un malheureux pour le crime d'un coupable, dont il avoit pris le nom, dans cette vue. Le vrai criminel en avoit obtenu, à prix d'argent, la permission du géolier. Comme je me récriois sur une coutume qui cause toujours mon étonnement, on me raconta qu'un malfaiteur ayant

loué un pauvre pour ſubir ſa ſentence, ſous prétexte qu'elle ne l'exposeroit qu'à la baſtonnade, celui qui ſe chargea du crime, fut condamné au dernier ſupplice. La trahiſon ayant été découverte, les complices furent punis de mort.

Dans un village qui n'eſt éloigné que de quelques lieues de la capitale, nous rencontrâmes un riche Lettré, ami de notre miſſionnaire, qui nous retint à dîner. Je vous ai déja parlé des repas des Chinois; mais je ne ſçais ſi je vous ai dit qu'ils n'ont ni aſſiettes ni ſerviettes. Quoiqu'ils ayent des mouchoirs pendus à leur côté, ils n'en uſent que pour eſſuyer leurs lévres. Auſſi ont-ils les doigts touts couverts de graiſſe; ſpectacle qui fait ſoulever le cœur. Ils emploient leurs petits bâtons d'yvoire ou d'ébène avec tant d'adreſſe, qu'ils ramaſſeroient une épingle avec ces inſtrumens. Ils les tiennent de la main droite, entre le pouce & les deux doigts ſuivans. Leur méthode, pour manger leur ſoupe, eſt d'humer le bouillon, ne faiſant uſage de leurs baguettes, que pour conduire les plus groſſes parties dans leur bouche. Le rôti ſe préſente en petits morceaux

dans des taſſes de porcelaine. Ils coupent, autour des os, ce qui leur paroît le meilleur ; enſuite ils ſe ſervent de leurs mains pour dépecer le reſte. Au lieu de ſalieres, ils ont de petites ſaucieres, remplies de marinades & de ſaumures, dans leſquelles ils trempent leur viande.

Nous ſortîmes de table de très-bonne heure ; & nous arrivâmes à Péking le même jour. Nous paſſâmes devant des maiſons de plaiſance & des châteaux magnifiques, qui appartiennent aux Mandarins & aux riches habitans de cette ville. Les deux côtés du chemin en étoient bordés, avec un large canal devant chaque maiſon, & un petit pont de pierre pour le traverſer. La plûpart des jardins offroient des cabinets fort agréables. Les allées étoient plantées de cédres & de cyprès. Enfin cette route délicieuſe, qui annonce partout la capitale d'un grand empire, ne ceſſa qu'à l'entrée des fauxbourgs.

Le pere Deſrobert nous procura un logement commode aſſez près du palais impérial, pour être plus à portée de voir les Jéſuites qui demeurent à la cour. La beauté de ce palais conſiſte

moins dans son architecture, que dans la multitude incroyable d'édifices, de cours & de jardins dont il est composé. Son plan est un quarré oblong; le bâtiment est construit de brique, haut de huit toises, couvert de tuiles jaunes & enduites d'un si beau vernis, qu'elles imitent l'éclat de la dorure, sur-tout lorsqu'elles sont éclairées des rayons du soleil. Le toît présente des lions, des dragons, & toute sorte de figures. Son enceinte, fermée par de bonnes murailles, comprend non-seulement la demeure & les jardins du prince, mais une infinité d'habitations pour ses ministres, ses officiers, & toutes personnes attachées à son service. Il n'a pas moins de cinq quarts de lieues de circonférence; & il occupe le centre de la ville Tartare : car vous sçaurez, Madame, qu'à la derniere révolution, les habitans de Péking ayant été obligés de céder leurs maisons aux vainqueurs, ils bâtirent à la hâte une autre cité hors des anciens murs. Ainsi la capitale de la Chine est, comme Londres, formée de deux villes; celle des Tartares, & celle des Chinois. Les femmes & les eunuques de l'empereur habitent dans l'intérieur du palais. Ce

lieu eſt fermé par une clôture particuliere ; neuf cours fort vaſtes, qui ſe ſuccedent, en comprennent toute l'étendue. Elles ſe communiquent par de grandes portes, dont chacune a ſa garde. Ces portes ſont voûtées en marbre, & ſurmontées d'un gros pavillon. On les ouvre depuis la pointe du jour, juſqu'au tems où le ſon de la cloche avertit qu'il faut ſortir du palais. L'approche en eſt abſolument défendue aux aveugles, aux boiteux, aux boſſus, aux mendians & aux Bonzes, en un mot, à tous ceux qui peuvent inſpirer du dégoût, ſoit par quelque difformité conſidérable, ſoit par leur exceſſive mal-propreté.

La charpente du toît qui fait le couronnement des pavillons dont je viens de parler, eſt un aſſemblage confus de poutres, de ſolives, d'appuis diſpoſés en ſaillies les uns ſur les autres, & d'une conſtruction aſſez bizarre : toutes ces piéces ſont peintes en verd, & ſemées de figures dorées. Les aîles des cours ſont formées ou par de petits corps de logis ſéparés, ou par de longues galeries. L'appartement du prince donne ſur la derniere cour. Les por-

tiques qui en décorent l'entrée, sont soutenus par de grosses colonnes d'un bois précieux; autour régne une plate-forme pavée de marbre blanc, ornée de balustrades, & coupée en divers endroits par des escaliers. Celui du milieu n'est qu'une rampe douce sans degrés; personne ne monte ou ne descend par-là, que l'empereur.

Il seroit difficile, Madame, de décrire avec exactitude, toutes les parties de ce vaste palais; je doute même que cette description, sans le secours d'un plan gravé, pût être pour vous une lecture agréable. Il suffit de dire, en général, qu'aucun prince dans l'univers n'est logé avec autant de grandeur & de magnificence, que l'empereur de la Chine. Aussi ses sujets ont-ils donné des noms superbes aux galeries, aux portes, aux escaliers, aux cours, aux chambres, aux salles, aux tours, aux portiques de cet immense bâtiment. La *tour suprême*, la *porte de mille arches*, la *salle de la souveraine concorde*, le *portail du ciel net & sans tache*, le *portique de la valeur mystérieuse*, &c; c'est ainsi qu'ils distinguent les différentes piéces de ce majestueux

édifice , qui formeroit seul une grande ville. La salle d'audience a environ cent trente pieds de longueur, sur une largeur à-peu-près égale. Les lambris sont sculptés, peints en verd, & ornés de dragons dorés. Les colonnes extérieures qui soutiennent le toît, ont six à sept pieds de circonférence dans la partie la plus basse, & sont décorées d'un vernis rouge. Les murailles sont d'une blancheur éclatante, mais nues, sans tapis, sans miroirs, sans peintures, ni aucune sorte d'ornemens. Le trône qu'on voit au milieu de la salle, est de la même simplicité. C'est-là que sa majesté reçoit les ambassadeurs.

Aux deux côtés du palais qui n'est proprement que pour la personne de l'empereur, on en voit un grand nombre d'autres assez beaux, assez étendus, pour servir de logement à de grands princes. Ils ont aussi leurs dénominations particulieres, & causent autant de plaisir que d'étonnement, par leur beauté, leur variété, & leur richesse. L'un est le *palais du sçavoir florissant :* c'est-là que le monarque se retire, lorsqu'il veut s'entretenir avec les sçavans, les consulter, ou garder les jeûnes qui

ſont de régle à la Chine. Un autre eſt appellé le *palais du conſeil de guerre :* on n'y entre que lorſque l'Etat eſt allarmé par quelque révolte, par les pirates, ou par les incurſions des Tartares. Un troiſieme eſt celui des *empereurs morts :* ces princes y ſont repréſentés ſur leurs trônes, en bois d'aigle, & vêtus des habits royaux. Ces figures ont devant elles des tables ſomptueuſes, des chandeliers, des caſſolettes & d'autres ornemens. Dans certains jours de grandes cérémonies, on leur offre pluſieurs ſervices de viandes exquiſes. Le *palais de la bonté & de la prudence* eſt le lieu où l'on rend les honneurs funebres à l'empereur, immédiatement après ſon décès. Celui de la *compaſſion & de la joie* ſert de réſidence à l'héritier préſomptif de la couronne, juſqu'à la mort du prince régnant. Le *palais floriſſant de l'union* eſt la demeure des autres fils de ſa majeſté impériale, juſqu'au tems de leur mariage. Le prince aîné ſe marie dans le *palais des nôces royales*. La reine mere réſide dans celui *de la piété ;* & les princeſſes ſes filles dans ceux *de la bonté* & *du bonheur*. La ſeconde & la troiſieme reine, avec

les concubines & autres femmes du monarque défunt, tiennent leur cour dans les *palais du titre dû*, de *longue vie* & *du repos céleste*. Quand le prince veut être seul avec l'impératrice, il se rend dans le *palais de la grande amitié*, ou dans celui de la *place du repos*. Le *palais qui reçoit le ciel*, & celui *de la terre élevée* servent aux plaisirs que prend sa majesté avec les reines du second ordre. Celui de *la vertu abondante*, & un autre appellé *le palais qui enveloppe le cœur*, contiennent les joyaux de la couronne, & d'autres raretés d'un prix inestimable. Tous ces édifices sont renfermés dans le même enclos.

On voit hors de l'enceinte le *palais de la double fleur*, ainsi nommé, parce qu'il a été bâti par un prince qui monta deux fois sur le trône de la Chine; & le *palais des dix mille vies*, où un empereur imbécille se retira avec des Bonzes imposteurs, pour chercher la médecine universelle, & distiller l'eau d'immortalité. Dans l'espace d'un mois, l'ardeur de sa fournaise lui causa une maladie dont il mourut en peu de jours. Le *palais de la parfaite pureté* fut construit par les anciens monarques, sur

une montagne artificielle, pour célébrer le quinzieme jour de la huitieme lune. Celui de *la tour florissante* est la principale résidence du souverain pendant les grandes chaleurs. Quand il veut prendre le plaisir de la pêche, assister aux combats sur l'eau, ou simplement se promener, il choisit le *palais des dix mille plaisirs*, situé sur le bord d'un lac. La ménagerie se nomme le *palais des murs du tigre*. C'est-là que sa majesté s'amuse à voir les lions, les ours, les tigres, les léopards, les loups, les singes, les paons, les aigles, les cygnes, les grues, les perroquets, & d'autres especes d'animaux & d'oiseaux qui sont nourris dans cet enclos. Les anciens empereurs se rendoient dans le palais appellé *la forteresse du milieu*, pour y voir faire l'exercice à trois mille eunuques; mais les princes Tartares ont abandonné cet usage.

A tous ces palais on peut joindre vingt-quatre hôtels superbes, placés aux environs du château, pour le logement des grands-maîtres de la maison impériale. Leur emploi consiste à prendre soin des celliers, des offices, des magasins, & des domestiques em-

ployés pour le ſervice de la cour. Sous le régne des monarques Chinois, c'étoient encore des eunuques qui occupoient ces différentes places; elles ſont aujourd'hui ſous la direction de ſoixante-douze ſeigneurs Tartares, qui ont ſous eux un grand nombre d'officiers inférieurs.

Outre cette multitude de palais, dont pluſieurs feroient honneur à quelques rois de l'Europe, il y a dans la même enceinte, quantité de temples qui ont chacun leur deſtination marquée. L'un eſt dédié aux étoiles du nord, que les Chinois implorent pour obtenir une vie longue & heureuſe. Dans un autre, on demande des enfans, des richeſſes & de dignités. On en voit un troiſieme que les Chinois regardent avec horreur, mais que l'empereur Cang-Hi a fait bâtir pour des raiſons de politique. Il vouloit ménager les Tartares occidentaux, dont il tiroit ſon origine du côté de ſa mere. L'idole qu'on y adore, eſt nue, & dans la poſture indécente de Priape; ce qui choque infiniment la gravité modeſte de la nation Chinoiſe. Tous ces temples, ces palais, ces hôtels

ſont ſéparés les uns des autres par des murs, ſur leſquels on voit régner des fleurs, des oiſeaux, des dragons, & toutes ſortes de figures d'animaux en reliefs. Cet aſſemblage d'édifices, composé de pavillons, de galeries, de colonnes, de baluſtrades, & d'eſcaliers de marbre; cette multitude de toîts, dont les tuiles vernies de jaune, de verd, de bleu, jettent un éclat ſi brillant, qu'au lever du ſoleil on les croiroit d'or pur, émaillé d'azur & de verd; enfin cet amas d'ouvrages & d'ornemens, les ſculptures, les vernis, les dorures, les nattes, les tapis, les peintures, les pavés de marbre ou de porcelaine, forment un ſpectacle ſi magnifique, que rien au monde ne peut donner une plus haute idée de la grandeur du maître. Joignez à cela, Madame, les cours, les écuries, les offices, les magaſins, les bibliotheques, les jardins, les lacs, les étangs, les parcs, les canaux, les boſquets, avec les batimens néceſſaires pour loger toutes les perſonnes employées auprès du prince, & vous conviendrez que les plus belles villes d'Europe ſont à peine comparables, pour la magnificence & pour la

grandeur, à ce vaste & superbe palais.

Quoique ses différentes parties soient d'une architecture assez bizarre, on ne peut nier cependant, qu'elles ne fassent un tout très-majestueux; mais il ne faut y chercher ni jets d'eau, ni labyrinthes, ni statues de marbre & de bronze, comme dans nos maisons royales, ni cette élégance, cette finesse, cette perfection de travail & de goût, qui mettent nos artistes si fort au-dessus de ceux de la Chine. La principale beauté des édifices de ce pays consiste dans la disposition réguliere des appartemens, dans la structure des toîts fort élevés, ornés sur l'arrête d'une plate-bande à fleurons, & retroussés par les extrémités, avec des dragons saillans dans les coins. Au-dessous régne un second toît, aussi brillant que le premier, & dont les appuis peints en verd, sont semés de figures dorées.

Tel est l'édifice le plus remarquable de la capitale; les autres maisons sont propres & commodes, mais d'une grande simplicité. Les palais même des Mandarins sont plus considérables par leur étendue, que par leur beauté. On y voit de grandes cours, d'immenses

galeries, des portes très-massives, des appartemens fort négligés. Cette simplicité vient moins du goût des Chinois qui naturellement aiment le faste, que d'un ancien usage politique : il y auroit du danger à vouloir se distinguer : on feroit un crime à un Mandarin qui bâtiroit un hôtel trop beau, trop élevé. Les censeurs établis par la police, l'accuseroient devant l'empereur ; & le moins qu'il pût lui arriver, seroit d'être obligé d'abbatre sa maison. Les tribunaux de la justice ne sont pas d'une architecture plus recherchée, que les logemens des particuliers. Les temples sont, après le palais impérial, ce qu'il y a de plus remarquable.

Les murs de la nouvelle ville sont bas & mal entretenus ; mais ceux de la vieille cité, construits de brique, ont environ quarante pieds d'élévation. Ils sont si larges, que plusieurs personnes à cheval peuvent s'y promener de front. On y monte par une rampe douce, qui se prend de fort loin. D'espace en espace on a élevé de grosses tours quarrées. Le fossé est sec, mais

large & profond. Les portes, au nombre de treize, font d'une prodigieuse hauteur, & d'une construction qui n'a rien de barbare. Près de chacune d'elles, sont deux grands pavillons, dont l'un domine sur la campagne, l'autre sur la ville. Ils ont neuf étages percés de lucarnes ou de canonieres; au bas est une salle qui sert de corps de garde. En dehors est un espace d'environ soixante toises, qui fait une esplanade entourée d'un demi-cercle de muraille, où cinq cens soldats peuvent faire l'exercice.

La ville de Péking a six lieues de circuit, sans y comprendre treize fauxbourgs, & a, par conséquent, plus d'étendue que Paris. Les mesures en ont été prises au cordeau, par ordre exprès de l'empereur Cang-Hi. Son immense grandeur répond à la fois au puissant monarque dont elle fait la résidence, & au vaste royaume dont elle est la métropole. Quoique ses maisons soient plus basses que celles de la capitale de la France, elles n'en contiennent pas moins de monde; car dix Chinois logent à l'aise, où trois François se trouveroient à l'étroit. D'ailleurs la plûpart des gens de

métiers, les portefaix, les pauvres n'ont point leur domicile dans Péking : ils se tiennent dans les barques dont le port est couvert, & qui forment une seconde ville, presque aussi peuplée que la premiere. Ajoûtez à cela cette foule innombrable de paysans qui arrivent tous les jours des villages voisins, & rendent cette capitale encore plus vivante. Ce qui en augmente sur-tout le mouvement, c'est que les artisans, les barbiers, les tailleurs, les menuisiers, &c, au lieu de rester dans leurs maisons, courent les rues, vont chercher de l'ouvrage en ville, & portent avec eux tous les instrumens propres de leur profession. Il n'est pas jusqu'aux forgerons, qui n'aient leur marteau, leur enclume, leurs fourneaux & leur soufflet. Enfin toutes les personnes riches, celles même qui sont d'une condition médiocre, se font suivre par plusieurs domestiques. Figurez-vous, Madame, nos gens de loi, juges, avoçats, procureurs, greffiers; nos financiers, fermiers, sous-fermiers, payeurs de rentes, agens de change, banquiers ; nos médecins, chirurgiens, apothicaires, en un mot, tous les bourgeois aisés de Paris, pré-

cédés, accompagnés, suivis d'une troupe nombreuse de commis & de valets; & vous n'aurez encore qu'une foible idée de la cohue & des embarras de la capitale de la Chine. La multitude est si g.ande, que vous croiriez que toutes les provinces de l'empire y sont venues fondre pour quelque spectacle extraordinaire. Joignez-y cette quantité infinie de chevaux, de mulets, de chameaux, de chaises, de chariots, de voitures nécessaires, soit pour les approvisionnemens de la ville, soit pour l'usage des personnes qui ne vont point à pied. Pour douze ou quinze sols, on se fait mener, pendant une journée entiere, à cheval ou sur une mule. Les conducteurs tiennent leurs bêtes par la bride, pour se faire passage plus aisément à travers la foule.

La confusion est d'autant plus grande, que par-tout on rencontre différens pelotons d'hommes assemblés pour regarder des charlatans, écouter des diseurs de bonne aventure, des chanteurs, des farceurs, des comédiens. Quand un magistrat, un homme de qualité, un Mandarin marche avec tous ceux qui composent son tribunal, on voit alors cette

multitude se ranger de côté & d'autre, pour faire place à ce nombreux cortége, qui suffit seul pour embarrasser toute la ville. Si c'est un prince du sang, un seigneur de la cour, il est escorté d'un corps de cavalerie. Heureusement que les rues sont fort larges; car jamais on ne se tireroit de ce cahos. Elles sont presque toutes bâties au cordeau; la plûpart ont une lieue de longueur, & sont bordées de riches boutiques qui font le plus bel effet du monde; quoiqu'en général, le peu d'élévation des maisons nuise à la beauté de la vue; mais les especes de pilastres peints & vernis, rangés des deux côtés de chaque boutique, sont un embellissement pour les rues, qui ont l'air d'une décoration de théatre.

On vend ici de petits livrets, comme à Paris, où les quartiers, les places & les rues sont marqués; on y a ajoûté les noms, les demeures de tous les officiers publics, pour la commodité de ceux qui ont affaire à eux, à-peu-près comme dans notre Almanach royal.

La ville est partagée en une infinité de quartiers soumis à certains chefs

qui ont inspection sur dix ménages, & qui rendent compte au gouverneur de tout ce qui se passe dans leur district. Les maisons d'un même quartier doivent se défendre & se garder mutuellement. S'il s'y commet un vol ou quelqu'autre désordre, elles en sont toutes responsables. Chaque pere de famille répond aussi de la conduite de ses enfans & de ses domestiques, & est obligé de mettre un écriteau sur la porte, qui dénote le nombre & la qualité de ceux qui demeurent chez lui. Outre cela, la ville est gardée le jour & la nuit, par des soldats qui marchent le fouet à la main, & qui frappent, sans distinction, sur tous ceux qui causent du tumulte; aussi n'y a-t-il nulle part de tranquillité plus assurée qu'à Péking. Il est rare d'y entendre parler de gens assassinés, ou de maisons forcées par les voleurs. Ces mêmes soldats sont chargés de nettoyer les rues, d'avoir soin que chaque propriétaire fasse balayer le devant de sa maison, & l'arrose durant les grandes chaleurs. Lorsqu'il a plu, ils relevent la terre de chaque côté, pour faire écouler l'eau: ensuite ils applanissent & battent

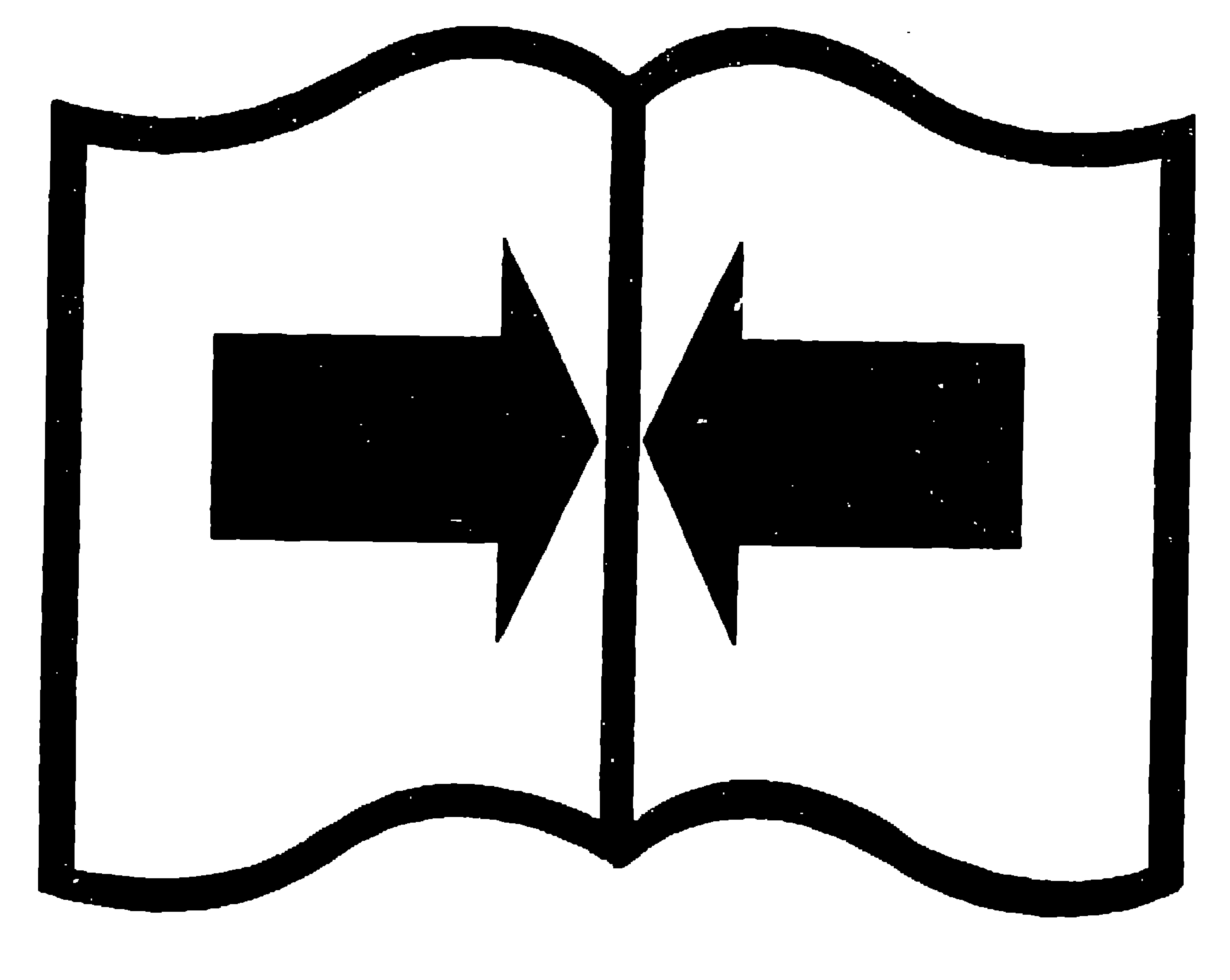
tent le chemin; de maniere que peu de tems après les plus grosses pluies, on peut marcher à pied sec dans tous les quartiers de cette capitale. Cette attention est d'autant plus nécessaire, que les rues de Péking n'étant point pavées, elles seroient impraticables. C'est encore pis quand on manque de les arroser; il s'éleve en été, sous les pieds des allans & des venans, une poussiere extrêmement fine, qui incommode fort. Comme il y a dans la ville une garnison de quarante mille hommes, principalement destinée à en faire observer la police, tout cela s'execute avec une promptitude incroyable. Dès que la nuit est venue, on ferme les barrieres, qui sont, comme je l'ai dit, aux extrémités de chaque rue. Elles ne s'ouvrent qu'à des gens connus, pour de bonnes raisons, & dans un besoin pressant; autrement on est arrêté par les sentinelles & mené en prison. Les entretiens, les danses, les visites, les promenades nocturnes sont des divertissemens qui ne sont point faits pour les honnêtes gens. Ces plaisirs, réservés parmi nous aux personnes du bon ton, sont regardés ici comme les amusemens

de la canaille, des bandits, des brigands, & toujours punis par la bastonnade. Les soldats qui se promènent d'un corps de garde à l'autre, agitent continuellement une cliquette, pour faire connoître qu'ils s'acquittent de leur devoir. Ils doivent encore répondre à tous les cris des sentinelles qui sont dans la même rue. Le gouverneur de la ville fait tous les jours sa ronde, & arrive quelquefois au moment qu'il est le moins attendu; la plus petite négligence est punie sévérement. Les officiers & les soldats en faction, sont les seuls à qui il soit permis de porter des armes à Péking.

Dans les principaux quartiers il y a une cloche, ou un tambour, qui sert à marquer les veilles de la nuit. Chaque veille est de deux heures : la premiere commence à la fin du jour; tant qu'elle dure, on frappe, de tems en tems, un coup sur le tambour ou sur la cloche. On en bat deux, durant la seconde; trois, pendant la troisieme, & ainsi de toutes les autres; de sorte qu'en quelque tems que l'on s'éveille, on peut sçavoir à-peu-près quelle heure il est. Pendant ce tems-là, un homme chante une chanson dont voici le sens : « Obéif

» sez à vos parens. Respectez les vieil-
» lards & vos supérieurs. Vivez dans
» l'union. Ne commettez point d'injus-
» tice. » Les cloches de Péking sont de la même matiere que les nôtres; mais leur battant est différent. Il consiste en un marteau de bois; aussi leur son est-il beaucoup moins aigu & moins incommode. La principale est, sans contredit, la plus grosse de l'univers après celle de Moscou, qui pese, dit-on, plus de trois cens mille livres. La grande cloche de Nan-King, dont je vous ai parlé, n'est pas la moitié aussi pesante que celle de Péking.

Une autre curiosité de cette capitale est l'observatoire. C'est une grande tour quarrée, contigue au mur de la ville Tartare, & qui domine sur une vaste étendue de pays. Le bâtiment n'a rien de magnifique; mais on y trouve une sphere armillaire, des globes, des télescopes & quantité d'instrumens de mathématiques, de physique & d'astronomie. Avant l'arrivée des missionnaires, les Chinois n'en avoient que de très-grossiers & très-imparfaits. Le pere Verbiest les fit changer; mais par respect pour leur ancienneté, ils se con-



Reliure serrée

servent encore dans une salle voisine. Ceux de cuivre, que les Jésuites leur ont substitués, occupent la plate-forme de la tour. Ils sont grands, bien fondus, ornés de figures de dragons, & sont commodément placés. Si l'exactitude répond à la beauté de l'ouvrage, il n'y a rien en ce genre, qu'on puisse leur comparer. Mais il est à croire que les ouvriers de la Chine, manquant d'attention ou d'intelligence, n'ont pas mis dans leur travail cette perfection qui distingue nos artistes de Paris. Cependant, quelque défectueux que puissent être ces nouveaux instrumens, ils l'emportent de beaucoup sur ceux dont ils ont pris la place. Mais on n'auroit jamais pu persuader aux Chinois d'en faire usage, sans un ordre exprès de l'empereur, tant ils sont attachés à tout ce qui porte l'empreinte de l'antiquité. C'est encore un des points sur lesquels ils différent des François.

Je suis, &c.

A Péking, ce premier Mars 1745.



LETTRE LXIII.

SUITE DE LA CHINE.

ON demande en Europe ſi l'empereur de la Chine jouit du pouvoir deſpotique ? Je réponds, Madame, que ſi l'on ſe proſterne devant lui comme devant un Dieu ; ſi le moindre manque de reſpect à ſa perſonne eſt puni comme un ſacrilége ; ſi ce prince eſt décoré de tous les titres de la divinité ; s'il eſt le ſouverain de la religion comme de la police ; s'il exerce une autorité qu'aucune puiſſance ne peut reſtreindre ; il eſt conſtant, d'un autre côté, qu'il n'y a point d'Etat où la vie, l'honneur & les biens des hommes ſoient protégés par un plus grand nombre de loix ; que pluſieurs ſouverains de la Chine ont regardé ces mêmes loix comme leur ſoutien, leurs peuples comme leurs enfans, les magiſtrats comme leurs freres. Si quelques princes abuſant de leur pouvoir, ont été les fléaux de l'humanité ; d'autres, ſans être bornés

par aucun frein, se sont crus suffisamment retenus par la raison & par les mœurs. Ainsi ce gouvernement, despotique par sa nature, est monarchique dans son exercice. Qu'est-ce, en effet, qu'un despotisme qui tolere des corps entiers de magistrats & de sçavans qui osent faire des remontrances & donner des leçons à leur despote ? Et si le souverain n'y a aucun égard; s'il fait ressentir les effets de son indignation au Mandarin qui a le zéle & le courage de l'avertir, il se décrie dans l'esprit de ses peuples, tandis que la fermeté héroïque du magistrat devient le sujet des éloges publics, & immortalise à jamais sa mémoire. Tel est, en effet, Madame, le devoir de ce qu'on appelle ici *le tribunal des censeurs*, qui, à bien des égards, peuvent être comparés à nos parlemens. Non-seulement ils tiennent dans la crainte & dans l'observation des loix les jurisdictions subalternes, examinent les décisions des autres tribunaux, les cassent ou les approuvent, selon qu'elles leur paroissent injustes ou équitables; mais ils sont encore les organes dont le peuple se sert pour porter les plaintes au pied du trône;

pour repréſenter au ſouverain, les droits & les priviléges des ſujets. De tout tems, les cenſeurs ont dit avec une noble fermeté aux empereurs, ce qu'ils ont cru de plus convenable au bien de l'Etat. Les bons princes ont profité de leurs avis ; les tyrans les ont mépriſés, ou punis de mort. Mais alors toute la nation eſt entrée dans l'infortune de ſes nobles défenſeurs ; & le reſpect qu'elle a fait paroître pour ces peres de la patrie, la douleur qu'elle a montrée du traitement qu'ils recevoient, les noms glorieux, les marques d'honneur qu'elle leur a prodigués, les a bien dédommagés de la diſgrace du ſouverain. Auſſi voit-on ces illuſtres magiſtrats donner tous les jours des preuves de leur courage & de leur grandeur d'ame. Dès que l'intérêt de l'empire le demande, ils ne ménagent ni grands ſeigneurs, ni Mandarins, quelque protection que leur accorde le monarque. L'amour de la gloire & du devoir l'emporte ſur toute autre conſidération ; & dès qu'il faut remplir leur charge, ils comptent pour rien l'interdiction, l'exil, la mort même ; les Annales de la Chine nous en offrent plus d'un exemple ;

je ne citerai que ce ſeul trait. Douze Mandarins réſolurent de dévoiler à l'empereur Ti-Siang les ſentimens de haine que ſon extrême cruauté avoit inſpirés aux Chinois. Celui qui ſe chargea le premier de cette commiſſion, fut ſcié en deux par ordre du tyran. Le ſecond fut appliqué à la torture, & ſouffrit une mort cruelle. Le troiſieme ne fut pas moins intrépide; & Ti-Siang le poignarda ſur le champ de ſa propre main. En un mot, il n'y en eut qu'un qui échappa à ſa fureur, quoiqu'il ne montrât pas moins de courage. Il ſe rendit au palais, portant dans ſes mains les inſtrumens de ſon ſupplice: « Voilà » prince, s'écria-t-il, voilà les fruits » que vos fideles ſerviteurs obtiennent » de leur zéle; je viens chercher ma » récompenſe. » L'empereur frappé de tant d'intrépidité, lui pardonna ſa hardieſſe, & réforma ſa conduite.

On n'a jamais vu le tribunal des cenſeurs ſe déſiſter de ſes pourſuites, quand il les a crues conformes à l'équité, & aux régles d'un ſage gouvernement. Les princes vertueux ont reconnu que cet établiſſement, ſi utile au bonheur de leurs peuples, les empêchoit eux-mêmes

d'être trompés par les flateurs, & séduits par la complaisance des courtisans. Est-il possible que dans une pareille administration un souverain exerce un pouvoir arbitraire ? Les réglemens généraux émanent de lui ; mais, par la constitution de l'Etat, il ne fait rien sans avoir consulté des hommes élevés dans les loix, & élus par les suffrages. Il partage avec eux les soins pénibles de la royauté ; il prend connoissance de toutes les affaires ; on lui présente des requêtes, soit pour demander des graces, soit pour se plaindre des vexations, soit pour l'avertir de ses propres fautes. On me montra derniérement un de ces mémoires, adressé à un ancien empereur. On prenoit la liberté de lui dire « qu'il passoit sa vie dans » les délices & dans l'oisiveté avec une » troupe de concubines, au mépris de » l'impératrice, sa légitime épouse ; qu'il » mettoit à la tête des armées des hom- » mes peu versés dans le métier de la » guerre, & plus avides d'or & d'ar- » gent, que d'honneur & de gloire ; que » ses finances s'épuisoient tous les jours » par ses excessives dépenses, &c. »

De tous les plans & les modeles de gouvernement qui nous ſont venus des anciens, je n'en connois point qui renferme autant de perfection que celui-ci ! Il roule uniquement, comme je crois vous l'avoir dit, ſur les devoirs mutuels des peres & des enfans. Le ſouverain porte le nom de *pere de l'Etat.* Un vice-roi eſt le pere de la province où il commande, comme un Mandarin eſt celui de la ville qu'il gouverne. Un profond ſentiment de reſpect dans les enfans pour ceux dont ils ont reçu le jour, les entretient dans une parfaite diſpoſition à l'obéiſſance civile. La ſoumiſſion, qui conſerve la paix dans les familles, produit dans les villes une tranquillité qui fait régner le bon ordre dans toutes les parties de l'empire. Ainſi, quoique la Chine ſoit peut-être la plus abſolue de toutes les monarchies, il y a peu de nations ſur la terre, qui jouiſſent d'une liberté plus raiſonnable. L'empereur eſt le maître d'impoſer les taxes qu'il juge lui convenir; mais hors le cas d'une preſſante néceſſité, il uſe rarement de tout ſon pouvoir. Il n'y a pas même d'année, où l'on n'exempte

une ou deux provinces, ſur-tout lorſqu'elles ont ſouffert par les maladies ou par la diſette.

Le prince diſpoſe ſouverainement des finances & de toutes les charges; il nomme, il deſtitue les vice-rois & les gouverneurs. A l'égard de ſon ſucceſſeur, la couronne eſt tellement héréditaire, que l'empereur, qui a ordinairement un grand nombre d'enfans, choiſit celui qu'il veut pour lui ſuccéder; &, pour ſon honneur, il ne manque jamais de faire tomber ſon choix ſur celui qui en eſt le plus digne. Il le déclare de ſon vivant, *prince héritier;* &, en cette qualité, il a un rang & des honneurs au-deſſus de tous ſes autres freres. Le ſouverain peut varier dans ſon choix, comme cela eſt arrivé ſous le régne de Cang-Hi. Il eſt quelquefois arrivé auſſi, que le prince, ne trouvant dans ſa famille que de mauvais ſujets, a cherché un ſucceſſeur dans une maiſon étrangere: faut-il s'étonner de voir preſque toujours de grands hommes ſur le trône de la Chine?

Les princes du ſang n'ont aucun droit aux titres & aux honneurs, ſans la permiſſion expreſſe du maître. Ceux d'en-

tr'eux dont la conduite ne répond point à la naiſſance, ne ſont connus par d'autres diſtinctions, que celle de la ceinture jaune, qui eſt la marque du ſang royal pour l'un & l'autre ſexe. Cette couleur eſt regardée ici comme ſacrée; & celui qui en eſt décoré n'a pas beſoin d'autre ſauve-garde; on le reſpecte partout où il paſſe. On l'a choiſie préférablement à toute autre, parce qu'elle eſt comme l'emblême du ſoleil, auquel le prince eſt comparé. On accorde aux princes du ſang une penſion pour leur ſubſiſtance; mais le public ne prend aucun intérêt à ce qui les concerne. L'empire eſt rempli d'une multitude de ces princes qui deſcendent tous de quelqu'ancienne dynaſtie, & qu'on reconnoît à leur ceinture. Leur nombre les avilit; & quelques-uns d'eux ſont ſi pauvres, qu'on en a vu ſervir les miſſionnaires en qualité de domeſtiques. Il n'eſt permis à aucun de ceux qui ont le rang de prince, de coucher hors de la capitale, ſans l'agrément de la cour; & il leur eſt défendu de ſe rendre viſite les uns aux autres.

La nobleſſe n'eſt héréditaire à la Chine, que dans la famille impériale,

& dans celle de Confucius. Le fils de celui qui a possédé les plus hautes dignités, rampe avec le peuple, s'il ne s'éleve par lui-même : il hérite des biens, & non des honneurs de son pere. Lorsque le prince ennoblit certaines personnes, il étend quelquefois cette prérogative à leurs ancêtres & à leurs descendans, jusqu'à un certain nombre de générations. Le pere Verbiest, Jésuite Flamand, ayant été fait président du tribunal des mathématiques, & déclaré *grand-homme* par lettres-patentes du souverain, on lui délivra, en même tems, des lettres de noblesse pour son pere, pour sa mere, & pour les peres & grands-peres de l'un & de l'autre. Les missionnaires furent regardés comme ses freres ; &, à ce titre, ils jouirent des priviléges de la noblesse. L'empereur écrivant au pere du Jésuite Schall, l'appella un *homme de rare piété*, & sa mere une *matrone d'illustre sainteté*. L'aïeul, qui apparemment ne vivoit plus, fut nommé président du tribunal des mathématiques. Le prince dit, en parlant de la grand-mere, « qu'il sou» haiteroit d'avoir un lieu propre, où il » pût toujours l'honorer selon ses mé-

» rites, par le facrifice de l'encens. »

En qualité de grand pontife, l'empereur de la Chine peut canonifer & béatifier qui il lui plaît, mais principalement ceux qui fe font rendus utiles par d'importans fervices, ou recommandables par de grandes vertus. Il peut même en faire des dieux, leur ériger des temples, & contraindre les peuples de les adorer. Enfin fon autorité prévaut fur l'ufage même; car il peut, à fon gré, changer les noms des provinces, des villes, des familles; défendre de fe fervir de certaines expreffions dans le langage, faire revivre les anciennes. Ce que les Grecs, les Romains, & principalement les François, n'ont cru foumis à aucune autorité.

La vénération que les Chinois ont pour leur prince, répond à la grandeur de fa puiffance. Il n'y a que les feigneurs de fon cortége ordinaire, qui ayent la liberté d'être debout en fa préfence; encore font-ils obligés de fléchir le genou quand ils lui parlent. S'il tombe malade, tous les ordres de l'Etat s'affemblent dans une vafte cour du palais; &, fans faire attention à la rigueur de l'air, ils paffent à genoux

les jours & les nuits, occupés à faire éclater leur douleur. Tout l'empire souffre dans sa personne ; & sa perte est le seul malheur que ses sujets paroissent redouter. S'il succombe à la maladie, s'il meurt enfin, on ne dit pas qu'il est mort : ce langage ne seroit pas assez pompeux ; mais on dit « qu'une » grande montagne est tombée ; qu'un » nouvel hôte est entré dans le ciel. »

Je ne ferai point une longue description du cortége impérial, dans les occasions d'éclat. Vous concevez, Madame, que le plus grand roi du monde, chez la nation la plus fastueuse de l'univers, déploie toute la pompe, se fait voir avec tout l'appareil des monarques Orientaux. Sa robe est de velours jaune, brodée d'une multitude de petits dragons qui ont cinq griffes à chaque pied. Deux gros dragons entremêlés remplissent le devant de la poitrine. Le bonnet, les bottines, la ceinture sont de la plus grande richesse. Son train, ses armes, les harnois de ses chevaux, les parasols, les éventails ; tout est brillant autour de lui ; & son auguste cortége est composé de l'élite de la nation, c'est-à-dire, des princes, des minis-

tres, des Mandarins, & de tous les officiers qui président aux conseils suprêmes de l'empire.

Il y a à Péking six cours souveraines, qui ont une inspection générale sur une infinité de tribunaux particuliers. La premiere veille sur la conduite de tous les magistrats, & avertit le prince toutes les fois qu'un office de Mandarin vient à vaquer, afin qu'il y pourvoie sans délai. La seconde a la direction des finances. La troisieme est le tribubunal des rites, chargé de la conservation des anciennes coutumes, des cérémonies concernant la religion, des sacrifices, de la réception des ambassadeurs, des fêtes, des arts, des affaires étrangeres, &c. La quatrieme, qui a le département de la guerre, étend sa jurisdiction sur les troupes, les officiers qui les commandent, & les armes. La cinquieme, qui revient à ce que nous appellons *la Tournelle* dans nos parlemens, juge souverainement les affaires criminelles. La sixieme a la surintendance générale des bâtimens royaux, des ponts & chaussées, des temples, des arcs de triomphes, des digues, en un mot, de tous les ouvrages publics,

& de la marine. Ces six cours ont chacune un président, deux assesseurs, & se sous divisent en plusieurs classes, composées aussi d'un président & de douze conseillers. On compte jusqu'à quarante ou cinquante de ces tribunaux subalternes. Tel étoit le nombre de ces officiers avant la derniere révolution; mais depuis la conquête des Mant-Cheoux, on les a doublés, en mettant dans chaque compagnie, autant de Tartares qu'il y a de Chinois; c'est un trait de politique de la part du conquérant, pour accoutumer ses premiers sujets aux manieres de la Chine, sans mécontenter les seconds.

Les six jurisdictions de Péking sont subordonnées au conseil de l'empereur, composé des princes du sang, des ministres, & des Mandarins de la premiere classe. Sa majesté y préside en personne; &, après lui, le premier ministre de l'empire. On y juge toutes les causes d'appel; on y examine les grandes affaires; & le prince y donne ses dernieres résolutions. Ce tribunal suprême se nomme *la cour du dedans*, parce qu'il se tient dans l'intérieur du palais.

Tout se fait à la Chine par la disposition de ces différens bureaux, sans qu'il soit permis de s'adresser directement au souverain. Dans les tems des derniers empereurs Chinois, ces tribunaux étoient si absolus, qu'en bien des occasions le monarque lui-même n'osoit pas toucher à leurs décrets. Mais depuis que les princes Tartares sont montés sur le trône, on n'y regarde plus de si près; témoin l'exercice de toutes sortes de religions étrangeres, publiquement autorisé, malgré les remontrances du ministere, & les anciennes constitutions du gouvernement.

Pour empêcher que des corps si nombreux & si puissans ne donnent atteinte à l'autorité du souverain, ou ne trament quelque chose contre ses intérêts, les matieres de leurs jurisdictions sont tellement partagées, qu'ils ont tous besoin les uns des autres; il n'y a point d'affaire un peu importante, qui ne soit relative à plusieurs de ces tribunaux, & quelquefois à tous ensemble. On a de plus établi dans chaque cour un inspecteur préposé par le prince, pour examiner ce qui se passe. Il n'a point de voix délibérative; mais

il assiste à toutes les assemblées; & sa charge l'oblige d'avertir l'empereur des résolutions les plus secrettes, & surtout des malversations & des injustices.

On veille avec la même sévérité sur la conduite des officiers & des magistrats dans les provinces. Dans toutes les grandes villes il y a des inspecteurs particuliers, outre les visiteurs extraordinaires, qui, de tems en tems, sont députés par la cour. Si-tôt qu'ils mettent le pied dans les provinces, ils prennent la supériorité sur les vice-rois, & sur tous les autres Mandarins. L'effroi qu'ils répandent parmi eux, est si général, qu'il fait dire en proverbe: *Le rat a vu le chat.* Ils portent le sceau impérial attaché au bras droit; & aussi-tôt qu'ils l'ont reçu du souverain, ils deviennent aussi terribles que la foudre. Ce n'est pas sans raison, puisque le droit de ces censeurs va jusqu'à ôter aux officiers leur emploi & ruiner leur fortune. Mais on ne voit guère tomber la sévérité de ces redoutables juges, que sur ceux dont les désordres sont trop éclatans pour être déguisés, ou à qui la pauvreté ne permet pas de gratifier leur avarice. S'il arrive que les intrigues de ceux dont ils

découvrent les malversations, les exposent à quelque mauvais traitement, ils sont regardés de toute la nation, comme les peres de la patrie, & les martyrs du bien public; tandis que les coupables & leurs protecteurs ne manquent pas de s'attirer des noms odieux, que l'histoire transmet à la postérité.

L'empereur fait lui-même de ces sortes de visites, pour s'instruire par ses propres yeux de la conduite des gouverneurs, & recevoir les plaintes du peuple. Rien n'est plus remarquable, Madame, que ce que m'a raconté un vieux missionnaire. Il étoit à Nan-King, quand ce que je vais vous dire est arrivé. Je ne fais que rapporter ses propres paroles.

» L'empereur Cang-Hi, dans une » de ses tournées, s'étant éloigné de ses » gardes, apperçut un vieillard qui pleu» roit amérement. Le prince, sans se » faire connoître, lui demanda le sujet » de son affliction. Je n'avois qu'un fils, » lui répondit le vieillard, dans lequel » j'avois placé toute ma tendresse, & » que je regardois comme l'unique sou» tien de ma famille. Un Mandarin Tar» tare me l'a enlevé; & me voilà privé » de l'espérance de jamais le revoir;

» car pauvre & infirme comme je suis, » quelle apparence que je puisse obli» ger le gouverneur à me le rendre? » Pourquoi non, dit l'empereur; venez » avec moi; & allons ensemble trouver » le Mandarin; le vieillard obéit, & » conduisit le prince au palais du ma» gistrat. Le Tartare ayant été con» vaincu du crime dont on l'accusoit, » le monarque, que ses gardes avoient » rejoint, lui fit trancher la tête à l'heure » même; puis se tournant vers le pere » affligé: Je vous donne, lui dit-il, » l'emploi de cet injuste ravisseur; soyez » plus équitable que lui; & que son » exemple vous apprenne à ne rien » faire, qui vous mette dans le cas de » servir à votre tour d'exemple aux » autres. »

Voici un autre usage qui fait bien de l'honneur au gouvernement de cette nation. De trois en trois ans, l'empereur de la Chine se fait présenter un catalogue, qui contient les noms & les qualités bonnes & mauvaises de tous les Mandarins. Dans chaque ville, le principal magistrat examine la conduite des officiers qui lui sont subordonnés, leur donne des notes, ou favorables, ou à leur préjudice, & les adresse au

tribunal ſouverain de la province. Là ces notes ſont ſoumiſes à l'examen du vice-roi ; celui-ci y fait ſes obſervations, & y met ſes apoſtilles. Au-deſſous du nom du Mandarin eſt écrit : « C'eſt un » homme avide d'argent. Il eſt trop » ſévere & trop dur. Il eſt vieux, & ne » peut plus faire ſes fonctions. Il eſt fier, » bizarre, capricieux. Il eſt bruſque, » emporté, brutal, & ne ſçait pas ſe » poſſéder. Il eſt foible & ne peut ſe faire » obéir. Il eſt lent, & n'expédie pas » les affaires, &c. &c. » Si les notes ſont favorables, elles contiennent les vertus du Mandarin. « C'eſt un homme » intégre ; il n'opprime point le peuple ; » il remplit fidelement ſes devoirs. C'eſt » un homme d'expérience, ferme ſans » dureté, & qui ſçait ſe faire aimer, » ſans ceſſer de ſe faire craindre. » Ces notes & ces apoſtilles ſont envoyées au tribunal ſuprême de Péking, qui ne manque jamais de punir ou de récompenſer, ſuivant le mal ou le bien qu'on dit de chacun : les uns ſont élevés à des places ſupérieures ; les autres ſont caſſés, ou deſcendent à des emplois ſubalternes. L'empereur envoie auſſi, de tems en tems, des inſpecteurs extraordinaires, qui parcourent les villes

incognitò, &, après avoir fait, pendant quelque tems, le rôle d'espion, se découvrent enfin, & font hautement le procès aux coupables.

Malgré ces actes de sévérité, il est des occasions où les injustices les plus criantes sont tolérées, je pourrois presque dire, autorisées. Par exemple, tous les Mandarins chargés de quelque commission de la cour, sont nommés & députés par le gouvernement. A leur retour, ils sont obligés de faire des présens considérables aux princes du sang, aux seigneurs & aux ministres. On ne veut pourtant pas que ces générosités les incommodent trop; & pour cela, on leur passe toutes les vexations qui leur procurent de l'argent. Ils n'ont pas à craindre que les gens qu'ils ont ruinés, trouvent de la protection à la cour, ni qu'on recherche leur conduite. Personne même ne se hazarde à se plaindre, parce qu'on n'ignore pas, quelque mine que l'on fasse, qu'il n'y a point de réparation à espérer. Dans ces sortes de cas, on ne peut pas s'adresser directement à l'empereur; il faut absolument passer par les mains des ministres, ou de ceux qui occupent les premieres

charges du palais ; & tous ces messieurs sont si parfaitement liés d'intérêt les uns avec les autres, que la partie souffrante est nécessairement la dupe de l'affaire.

Certains jours de l'année, l'empereur convoque les grands de la cour, les premiers Mandarins des tribunaux, pour leur faire une instruction. Ceux-ci en usent de même dans leur département. Deux fois le mois, ils assemblent le peuple, & lui exposent familiérement quelque point de morale. C'est le prince lui-même qui assigne les matieres qui doivent être traitées.

Ce qui achevera, Madame, de vous donner une haute idée de l'attention continuelle du gouvernement à éclairer la conduite des magistrats, est la gazette qui s'imprime journellement à Péking. Toutes les nouvelles roulent principalement sur l'administration bonne ou mauvaise des Mandarins. On y lit les noms de ceux qui ont été dépouillés de leurs charges, & les causes de cette disgrace. On rapporte les sentences des tribunaux, les malheurs arrivés dans les provinces ; ce qu'ont fait les gouverneurs pour secourir les peuples ; les

dépenses

dépenses ordinaires & extraordinaires du prince, les graces qu'il accorde, les remontrances qui lui sont faites à lui-même, les éloges qu'il donne à ses ministres, les réprimandes, les menaces qu'il leur fait : par exemple, « Un tel » n'est pas en bonne réputation ; il sera » puni, s'il ne pense à se corriger. » En un mot, cette gazette contient un détail fidele & circonstancié de toutes les affaires de l'Etat. Les personnes chargées de la composer, doivent la présenter à sa majesté, avant que de la rendre publique. Ce seroit un crime digne de mort, que d'y insérer la moindre fausseté.

La tranquillité du royaume dépend entiérement du soin qu'apporte le monarque, à contenir dans le devoir ceux à qui il confie son autorité. S'il n'avoit pas les yeux sans cesse ouverts sur la conduite des Mandarins qui vivent loin de la cour, ils deviendroient autant de petits tyrans dans les provinces.

Mais il y a long-tems, Madame, que je vous parle de ces officiers, sans m'être assez expliqué sur ce qui regarde cette premiere classe de citoyens. Le nom de *Mandarins*, qui veut dire *comman-*

dans, n'est pas celui qu'ils portent à la Chine, où ils ne sont connus que sous le titre de *Quans*, c'est-à-dire, *préposés*, ou gens qui sont à la tête des autres. Les Portugais leur ont donné une dénomination prise de leur langue ; & toutes les nations de l'Europe l'ont adoptée.

Comme il y avoit autrefois en France des chevaliers d'armes, & des chevaliers ès loix, il y a pareillement ici des Mandarins lettrés & des Mandarins militaires. Les loix ont réglé les places que chacun d'eux doit occuper dans les assemblées qui se font au palais. Les Mandarins civils sont à la gauche du trône impérial, c'est-à-dire, du côté qui est le plus honorable à la Chine. Les militaires prennent la droite; la robe a le pas sur les armes, comme chez les Romains. C'est sur les premiers que roule tout le gouvernement de l'Etat; car ils peuvent seuls occuper les charges civiles. Leur nombre est de quatorze ou quinze mille. Quatre fois l'année, on imprime un catalogue, où leurs noms, leurs titres, leur pays, & le tems où ils ont pris leurs degrés, sont marqués. Ils sont partagés en neuf

asses. Ceux des trois premieres exer-
ent les principaux emplois. C'est par-
ni eux, que le prince choisit les *Colao*
u ministres d'Etat, les officiers des
ours souveraines, les gouverneurs des
randes villes, les trésoriers-généraux
es provinces, les vice-rois, &c. Le
ombre des Colao n'est pas fixé ; il
épend de la volonté du maître, qui les
hoisit à son gré dans les divers tribu-
aux : cependant il est rare qu'on en
oie plus de cinq ou six à la fois. L'un
l'entr'eux jouit ordinairement de quel-
que distinction au-dessus des autres ; il
peut être regardé comme le premier
ministre, & a toute la confiance du
maître.

Les Quans ou Mandarins des classes
nférieures, occupent les places subal-
ternes de judicature & de finance,
commandent dans les petites villes, &
sont particuliérement chargés d'y main-
tenir la police. Il y a entre ces différens
ordres, une si grande subordination,
qu'un Mandarin des trois premieres
classes peut faire donner la bastonnade
à ceux d'un rang inférieur. Le moins
considérable d'entr'eux, jouit d'une
pleine autorité dans l'étendue de son dis-

trict; mais il tremble devant ses supérieurs, comme ceux-ci devant les tribunaux de la ville impériale, & comme les présidens de ces tribunaux devant le souverain, qui est la source du pouvoir suprême. En général, tous ces officiers sont censés représenter le monarque; aussi sont-ils, à proportion, aussi respectés que l'empereur même. Le peuple leur parle à genoux, lorsqu'ils sont à leur tribunal. Vous avez vu que s'ils paroissent en public, c'est toujours avec l'appareil le plus imposant. Il est étonnant qu'une nation si nombreuse puisse être contenue dans les bornes du devoir par le petit nombre de Mandarins qui sont à la tête de chaque province. Sur une simple feuille de papier, affichée au coin des rues, ils sont obéis avec la plus prompte soumission.

Lorsqu'il vient à vaquer un ou plusieurs de ces offices, on les distribue suivant le rang & le mérite des Lettrés. Cette nomination se fait de la maniere suivante. On donne avis à l'empereur, qu'il y a quatre ou cinq Mandarins à remplacer. Il fait appeller les quatre ou cinq Lettrés qui se trouvent les premiers sur la liste; on écrit sur autant

de billets les noms des gouvernemens vacans ; on les met dans une boëte ; les candidats les tirent successivement, suivant l'ordre de leur degré ; & chacun obtient la ville qui lui tombe en partage.

Si les Chinois veulent que le souverain travaille & s'occupe des intérêts de l'Etat, à plus forte raison l'exigent-ils des magistrats. Un Mandarin doit être accessible, non-seulement aux heures d'audience, mais à chaque instant du jour & de la nuit. Sa maison est toujours ouverte ; on n'a qu'à frapper sur une espece de tymbale suspendue à la porte ; à ce signal, le juge doit se présenter. Il est vrai que si celui qui vient l'interrompre, n'a pas souffert quelque dommage considérable, qui le mette en droit d'implorer le secours de la justice, il est sûr de recevoir la bastonnade pour cette visite importune.

Les loix interdisent aux Mandarins l'usage de la plûpart des plaisirs, tels que le jeu, la promenade, les visites, les assemblées ; ils n'ont d'amusement, que ceux qu'ils se procurent dans l'intérieur de leur palais. S'ils veulent se maintenir dans leur charge, il faut qu'ils

l'exercent avec douceur & désintéressement. On ne sçauroit croire jusqu'où le gouvernement pousse l'attention à cet égard. Si un particulier, enfermé par leurs ordres, vient à mourir dans la prison, ils sont obligés d'en donner avis à la cour, & de prouver par plusieurs attestations, non-seulement qu'ils n'ont eu aucune part à la mort de ce malheureux, mais qu'ils lui ont procuré tous les secours convenables. Le prince est informé de tous ceux qui périssent dans les chaînes ; &, suivant les avis qu'il reçoit, il ordonne souvent des procédures extraordinaires.

Un Mandarin convaincu d'avoir accepté un présent, est destitué de sa place. Si la somme est considérable, il est condamné à mort. Deux magistrats de la même famille, ne peuvent commander dans le même canton ; & personne n'exerce l'emploi de Mandarin dans sa ville natale, ni même dans sa province. Ordinairement même on ne laisse pas long-tems un officier dans le même endroit. Il est élevé à quelqu'autre poste, dans la seule vue de le faire changer de lieu, pour empêcher qu'il ne contracte dans le pays, des engagemens & des

faisons qui pourroient le rendre partial. Ces magistrats sont responsables de tout le mal qui arrive dans leur département; & s'il se commet ou un vol ou un assassinat, il faut qu'ils découvrent le coupable, sous peine d'être privés de leur charge.

Lorsqu'un Mandarin va commander dans une autre province, après s'être acquitté de son office à la satisfaction du public, le peuple lui rend des honneurs incroyables. C'est à qui lui donnera le plus de témoignages de respect, de zéle & de reconnoissance. Il est arrêté à chaque pas, au milieu des rues, par la foule qui s'empresse à se trouver sur son passage, pour lui prodiguer des éloges. On couvre le chemin de fleurs, de tapisseries; on lui présente des fruits, des confitures; & l'on brûle des parfums. Ce qu'il y a de plus plaisant dans ce spectacle, c'est de voir ce même peuple lui ôter ses bottes, de distance en distance, pour lui en faire prendre de nouvelles. Toutes celles qui ont été à ses jambes, se conservent comme de précieuses reliques; & les premieres qu'on lui a tirées dans ces transports de gratitude, sont placées dans une espece

de cage ſur la porte de la ville. Un Mandarin, au contraire, qui ne s'eſt pas conduit trop honorablement dans ſon emploi, eſt traité à ſon départ, avec aſſez de dedain & de mépris.

Il n'y auroit certainement point d'Etat plus heureux que la Chine, ſi tous ceux qui la gouvernent ſe conformoient aux loix de leur pays. Mais dans un ſi grand nombre d'officiers, il s'en trouve toujours quelques-uns qui ſacrifient le bien public à leurs propres intérêts. Les ſubalternes emploient toutes ſortes de ruſes pour tromper les Mandarins ſupérieurs; ceux-ci s'efforcent de leur côté, d'en impoſer aux tribunaux ſuprêmes, & quelquefois même à l'empereur. Ils ont tant d'adreſſe à déguiſer leurs vues ſous des expreſſions humbles & flateuſes; & dans les Mémoires qu'ils préſentent, ils affectent un air ſi déſintéreſſé, que le monarque a beſoin d'une extrême pénétration, pour découvrir la vérité au travers tant de voiles.

Le gouvernement militaire roule ſur une autre eſpece d'officiers, qui ſont les Mandarins de guerre. On les diſtingue en cinq claſſes, qui comprennent plus de dix-huit mille de ces officiers. Ceux

de la premiere classe se nomment *Mandarins de l'arriere-garde ;* ceux de la seconde, *Mandarins de l'aîle gauche ;* ceux de la troisieme, *Mandarins de l'aîle droite ;* ceux de la quatrieme, *Mandarins du corps de bataille ;* & ceux de la cinquieme, *Mandarins de l'avant-garde.* Ces différens ordres sont gouvernés par cinq tribunaux, subordonnés à un sixieme, qui dépend lui-même de la cour souveraine de Péking, chargée des affaires de la guerre. Le chef de ce tribunal est un des plus grands seigneurs du royaume ; & son autorité s'étend généralement sur toutes les troupes, tant de la cour, que des provinces. Sa dignité répond à celle de maréchal général, ou de connétable. Dans la crainte qu'il n'abuse de son pouvoir, on lui associe un Mandarin littéraire, qui a le titre de *surintendant des armes.* Outre cela, on fait éclairer sa conduite par deux inspecteurs tirés du même corps. Le général ne peut former aucune entreprise, sans consulter ces trois officiers, qui rendent compte de toutes ses opérations au bureau de la guerre.

Les dix-huit mille Mandarins militaires ont sous leurs ordres plus de sept

cens mille hommes d'infanterie, & deux cens mille cavaliers. Toutes ces milices servent de gardes aux grands Mandarins, aux gouverneurs, aux officiers, aux magistrats. Elles les accompagnent dans leurs voyages; elles veillent pour leur sûreté, pendant la nuit, aux environs des hôtelleries; & chaque fois que le Mandarin s'arrête, elles sont relevées par d'autres gardes. On les a divisées en plusieurs légions; & chaque légion est composée de dix mille soldats, qui forment cent compagnies de cent hommes. Les Tartares ont des enseignes jaunes; les Chinois en ont de vertes. Les chefs de chaque corps sont chargés d'exercer réguliérement leurs troupes. De tems en tems, il y a des revues, où l'on visite les chevaux & les armes. Quand toutes ces choses ne sont pas en bon état, les coupables sont punis sur le champ; les Chinois, par le bâton; les Tartares, par le fouet. La paye du fantassin est de cinq sols par jour, avec une mesure de riz suffisante pour l'entretien d'un homme. Le cavalier en a une fois autant, & deux mesures de petites féves pour son cheval. Ces troupes sont bien vêtues &

bien armées ; on les paye réguliérement tous les trois mois. Leur condition eſt ſi bonne, que chacun s'empreſſe d'y entrer. Il n'eſt pas néceſſaire, comme en Europe, d'employer la violence, l'argent ou l'artifice, pour enroller les hommes ; ils s'engagent gratuitement. Mais les Chinois, naturellement timides, ſont de mauvais guerriers ; le moindre effort eſt capable de les rompre. Les Tartares eux-mêmes ſe ſont amollis dans ce climat voluptueux. « Ce ſont » de bons ſoldats, diſoit le grand em- » pereur Cang-Hi, lorſqu'ils en ont de » mauvais à combattre ; & ils ſont mau- » vais, lorſqu'ils ont à faire à de bon- » nes troupes. » La paix profonde dont la Chine jouit, preſque ſans interruption, depuis un ſiécle, a achevé d'énerver leur courage. La préférence que les habitans de la Chine donnent à l'étude & au ſçavoir ; l'éducation ordinaire de la jeuneſſe qui ne voit que des livres, qui n'entend parler que de morale ; la dépendance, où les gens de guerre vivent des Lettrés, ſont autant d'obſtacles à la valeur.

Toutes ces milices ſont chargées prin-

cipalement de prévenir les révoltes, ou d'appaiser les séditions, en se montrant dans les villes & dans les provinces: elles sont chargées aussi de purger les grands chemins de voleurs. Avec l'attention continuelle qu'ils ont à les suivre & les observer, il y en a peu qui leur échappent. Lorsqu'il est question de guerre, on détache plusieurs bataillons de chaque province, pour former une armée. Les soldats ne portent ordinairement l'habit militaire, que pour le service, c'est-à-dire, pour monter la garde, pour faire l'exercice, pour passer en revue, ou pour escorter les Mandarins. Dans les autres tems, ils s'appliquent à la profession où ils sont nés.

Je vis dernierement faire l'exercice à un corps de quatre mille hommes d'infanterie. Ils étoient rangés sur deux lignes, & avoient tous des fusils à méche. Les officiers généraux étoient à cheval, armés d'arcs & des fléches; & les subalternes à pied, avec des épées plus ou moins longues, selon leur rang. Toutes ces troupes garderent un profond silence, jusqu'au moment où le commandant fit tirer un petit canon

qui étoit ſur le dos d'un chameau. A ce ſignal, elles avancerent, reculerent, & firent leurs évolutions, ſuivant la diſcipline du pays, avec beaucoup de régularité. Elles ſe partagerent enſuite en pluſieurs compagnies ; & ſe mettant à genoux très-près les unes des autres, elles reſterent dans cette poſture, pendant quelques minutes. Elles ſe leverent, reprirent leur poſte, & ſe formerent de nouveau ſans la moindre confuſion. Par ce que j'ai vu de leurs mouvemens, je crois qu'on pourroit aiſément les dreſſer à toutes ſortes d'exercices.

L'uſage de l'artillerie eſt aſſez moderne à la Chine, c'eſt-à-dire, qu'on ne ſe ſert de canons, que depuis environ un ſiécle & demi. Ce furent les Portugais de Macao, qui en firent préſent à l'empereur ; & ſur leur modele, on commença à en fabriquer pluſieurs. Mais il fallut avoir recours aux Jéſuites ; les peres Schall & Verbieſt en fondirent, pour leur part, juſqu'à trois cens vingt piéces ; emploi aſſez ſingulier pour des miſſionnaires.

J'ai dit qu'une des cours ſouveraines

de Péking a l'administration des revenus de l'État. Rien de plus simple ni de mieux ordonné, que la méthode de les lever. Depuis vingt ans jusqu'à soixante, chaque citoyen paye un tribut personnel, proportionné à ses facultés. Les champs sont mesurés toutes les années vers le tems de la moisson. On sçait ce qu'ils doivent rapporter ; & l'on régle le tribut en conséquence. Toutes les terres y sont assujetties, même celles qui dépendent des temples : le sacerdoce n'est point ici un titre d'exemption.

Depuis qu'on commence à labourer les terres, c'est-à-dire, depuis le printems jusqu'à la récolte, il n'est pas permis aux Mandarins d'inquiéter les paysans pour la taille. Outre la bastonnade pour les mauvais payeurs, les magistrats délivrent des billets aux vieillards & aux pauvres du pays, qui vont aussi-tôt trouver les débiteurs, & se font nourrir chez eux, jusqu'à ce que le montant de la somme dûe soit consommé. L'impôt ordinaire monte à des sommes immenses ; non que chaque particulier soit fort chargé, mais à cause de la multitude prodigieuse des

taillables. Il se perçoit, partie en argent, partie en denrées, c'est-à-dire en grains en sel, en charbon, en bois, en marchandises, &c. Ces différentes contributions montent ensemble annuellement à plus de neuf cens millions. Les denrées se distribuent en nature entre les officiers de l'empereur, soit dans les provinces, soit dans la capitale, & font partie de leurs appointemens. Le reste se partage entre les pauvres & les vieillards. Dans des tems de calamité, on distribue aux laboureurs indigens la quantité de grains dont ils ont besoin pour ensemencer les terres. L'empereur en fait remplir les magasins tous les trois ou quatre ans; &, pendant la disette, il le fait vendre à un prix plus bas, que dans les tems de la plus grande fertilité. Il y a toujours sur l'état ordinaire de la maison du prince, plusieurs millions destinés à cet emploi; mais ses revenus sont si considérables, que toutes ces libéralités n'y font pas une diminution fort sensible. En effet, outre les neuf cens millions que produit la taille annuelle sur les terres, il en tire encore plus de trois cens des

douanes, de la gabelle ſur le ſel, du loyer des maiſons appartenant au domaine, de la coupe des bois, des amendes & confiſcations. Ajoûtez-y une infinité d'autres contributions en denrées de toute eſpece, & vous trouverez que ce monarque a, par jour, près de quatre millions de revenus. Vous n'en ſerez point étonnée, ſi vous faites attention à l'immenſe étendue & à la multitude infinie d'habitans de cet empire. C'eſt quelque choſe d'incroyable, que cette prodigieuſe population: quand on eſt ſur les grands chemins, on croit voir des armées ambulantes, des foires, des proceſſions continuelles: il n'y a donc point à ſe récrier, quand on aſſure que cet Etat contient près de deux cens millions d'ames. Si la Chine a dans ſon ſein un peuple ſi prodigieux, il eſt aiſé d'en aſſigner pluſieurs cauſes. Premiérement les enfans regardent leurs peres comme des dieux; ils les reſpectent comme tels dès cette vie; ils les honorent après leur mort par des ſacrifices; chacun eſt porté à augmenter une famille ſi ſoumiſe dans ce monde, & ſi néceſſaire dans l'au-

tre. En second lieu, la multiplicité des femmes y est permise; & comme les hommes y sont sains & robustes, que l'air y est bon, il n'est pas rare d'y voir des peres avoir cinquante & même cent enfans. La peste n'y a jamais fait aucun ravage; l'abondance y régne avec la paix. D'ailleurs ces peuples ne voyagent pas; & il leur est encore moins permis d'aller s'établir dans d'autres pays.

Si la richesse d'un empire consiste dans l'abondance des choses nécessaires à la vie, dans la grande étendue de son commerce, dans les trésors que l'on tire de la terre, la Chine l'emporte certainement sur tous les autres royaumes. Des grains de toute espece, une grande quantité de légumes & de fruits excellens, toutes sortes de bétail, de gibier, de volaille & de poisson; le sel, le sucre, les épiceries, des vins de riz très-délicats, plus nourrissans & moins nuisibles que ceux de la vigne, le thé enfin, cette feuille si généralement connue, qui s'envoie d'ici dans toutes les contrées de l'univers; voilà ce que la Chine produit pour la nourriture. A

l'égard des vêtemens, elle fournit des toiles de chanvre & de coton, des étoffes de soie & de laine, des fourrures superbes, suivant la diversité des lieux & des saisons. Les gens aisés y sont logés commodément & proprement : le vernis, la peinture, la dorure brillent dans les palais des grands & du souverain. Quant au commerce, il y est aussi florissant que dans tout autre endroit du monde. Les Mandarins donnent leur argent à des négocians pour le faire valoir, sur-tout à ceux qui vont à Siam, aux Manilles, à Batavia, à Formose, &c. Ils y portent la porcelaine, les ouvrages vernissés, le sucre, le riz, le thé, les drogues médecinales qu'ils troquent contre de l'argent, de l'or, des perles, des draps d'Europe, &c. Mais le négoce le plus considérable de la Chine, est celui qui se fait dans l'intérieur du royaume. Les rivieres, les canaux sont perpétuellement couverts de barques, & les grands chemins, de charrettes, de chameaux, de mulets, de chevaux & d'hommes, qui transportent d'une province à l'autre, les

marchandises qui leur conviennent réciproquement ; & ils se communiquent ainsi leurs richesses. Ce commerce est plus étendu que celui que font respectivement entr'elles toutes les nations de l'Europe ; & la Chine entiere est comme un grand marché.

La monnoie, qui a cours dans le pays, n'est que de cuivre mêlé de plomb, de la couleur & de la grandeur de nos sols. L'image de l'empereur n'y est pas empreinte ; on regarderoit comme une injure, que cet auguste portrait passât continuellement par toutes sortes de mains. On met diverses inscriptions qui contiennent des titres fastueux, ou le prix même de la monnoie. Ces piéces percées d'un trou quarré dans le milieu, s'enfilent dans un cordon, pour les porter plus aisément, & auquel on fait un nœud à chaque cent. On peut, avec une de ces piéces, acheter une tasse de thé, une pipe de tabac, & un verre d'eau-de-vie. Un mendiant qui en a trois, peut faire un assez bon dîné. Cette monnoie ne se frappe point comme en Europe ; on la jette en fonte ; & elle ne se fabrique que dans la capitale. Les faux-monnoyeurs sont

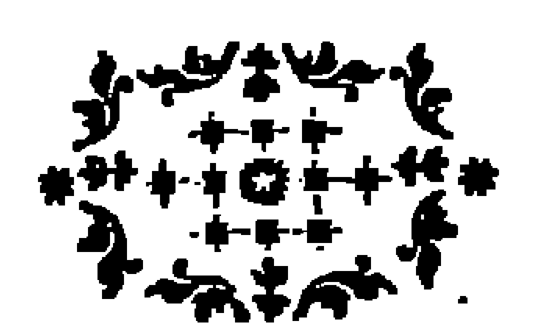
punis de mort, comme parmi nous. L'or n'a cours dans le commerce, qu'à titre de marchandise : on en achete avec de l'argent. L'un & l'autre se reçoivent au poids; les marchands ont de petites balances de poche pour les peser; & pour couper l'argent, ils ont des ciseaux faits exprès : les Chinois connoissent parfaitement la pureté de ces deux métaux. Si l'on ne veut être trompé avec eux, il ne faut jamais marcher sans trébuchet, & ne pas les perdre de vue un instant. Ils ont des poids de plusieurs sortes, & beaucoup d'habileté à les changer. Lorsqu'ils achetent quelque chose au-dessus de six sols, ils coupent un morceau d'argent & le pesent; ce qui est fait dans un clin d'œil. Cette coutume a cela d'avantageux, que l'argent ne s'use point à force de circuler, comme cela arrive plus qu'on ne croit, dans notre argent monnoyé. Mais comme il s'en perd toujours quelques parcelles en le coupant, une infinité de gens gagnent leur vie à ramasser les ordures des rues, & à retirer les parties d'argent qui s'y trouvent.

Les Chinois divisent, comme nous,

la livre en ſeize onces; mais chaque once admet plus de ſous-diviſions que parmi nous, ſur-tout pour l'appréciation de l'or & de l'argent : elles s'étendent jusqu'à des parties preſqu'imperceptibles. Ils comptent auſſi leurs meſures par le pied, le pouce & la ligne, & diſtinguent quatre ſortes de pieds : celui du palais, établi par l'empereur Cang-Hi, eſt exactement le même que celui du Paris; le pied du tribunal des mathématiques, eſt un peu plus grand que celui du palais; le pied des ouvriers eſt un peu plus court; & le pied des marchands a ſept lignes de plus que le dernier.

Je ſuis, &c.

A Péking, ce 15 Mars 1745.



LETTRE LXIV.

SUITE DE LA CHINE.

ME promenant, il y a quelques jours, avec deux Jésuites, dans les environs de cette capitale, nous rencontrâmes un vieillard, ami de ces missionnaires, que je reconnus pour un Européen à la maniere dont il nous salua. C'étoit M. de Bremend, Suédois de nation, qui, en 1721, avoit accompagné l'ambassadeur, envoyé par Pierre le Grand, à l'empereur Cang-Hi. L'objet principal de cette ambassade étoit d'engager le monarque Chinois à permettre la résidence d'un agent ordinaire de Russie à Péking, pour entretenir la bonne intelligence entre les deux empires. Le ministre du Czar, après avoir heureusement exécuté cette commission, laissa M. Lange à la Chine en qualité d'agent de Russie, & M. de Bremend pour lui servir de conseil. Ce dernier s'est fixé dans cette capitale, où il jouit d'une grande considération. Vous ne serez peut-être pas

ıchée, Madame, de trouver ici la re-
ıtion de cette ambassade. M. de Bre-
nend l'a écrite en latin; un autre l'a
ransmise dans notre langue; & je ne
ais, pour ainsi dire, que copier cette
raduction, ou plutôt que l'extraire, en
supprimant d'abord tout ce qui précede
l'arrivée de l'ambassadeur sur les fron-
tieres de la Chine, & en ne m'atta-
chant qu'à ce qui peut achever de vous
faire connoître cette nation.

» Le 22 de Septembre, dit M. de
» Bremend, après avoir chargé notre
» bagage sur des chameaux, & les cais-
» ses où étoient les présens du Czar,
» sur des fourgons, nous montâmes à
» cheval, & nous entrâmes sur le ter-
» ritoire de l'empire. Les chameaux
» étoient fort dociles, & s'agenouil-
» loient pour recevoir leur fardeau. Il
» n'en étoit pas de même des chevaux;
» & l'on eut toutes les peines du monde
» à les conduire. Comme la plûpart
» étoient neufs, il nous fut très-difficile
» de les seller, & encore plus de les mon-
» ter. Ils sentoient, à l'odeur, la différence
» de nos habits & de ceux des Tar-
» tares. Ils ruoient & regimboient avec

» furie ; mais ils étoient doux, lorsqu'on » étoit une fois dessus.

» L'empereur de la Chine défraie » les ambassadeurs étrangers, depuis le » jour où ils entrent dans ses Etats, jus- » qu'à ce qu'ils en sortent. Il traite égale- » ment les princes tributaires, & tous les » seigneurs Tartares, ses vassaux, lors- » qu'ils viennent lui rendre hommage. » Notre suite étoit composée d'environ » cent personnes ; on nous donna quinze » moutons, par jour, pour notre nour- » riture. C'est presque, avec le bœuf, » la seule provision que l'on trouve, » jusqu'à ce qu'on ait passé la grande » muraille. Nous traversâmes des plai- » nes & des vallées remplies d'un excel- » lent pâturage ; mais nous n'y vîmes » pas une seule tente. Je demandai pour- » quoi un si beau pays étoit sans habi- » tans ? On me répondit que l'empereur » avoit défendu aux Tartares d'appro- » cher des frontieres de Russie, de peur » qu'ils ne fussent tentés de passer dans » ce pays, comme plusieurs l'avoient » déja fait. Ces vallées fertiles sont en- » tourées de côteaux, dont la pente » est douce, & le sommet couvert d'ar- » bres.

»bres. Ces objets forment une per»spective si agréable, qu'on en trouveroit difficilement de pareilles dans aucune autre contrée de l'univers. Ce qui y ajoûte un nouveau prix, ce sont quantité de petits ruisseaux pleins de poisson, & une multitude de gibier répandu dans les vallées & dans les bois.

» A mesure que nous avancions du côté de la grande muraille, nous appercevions sur les montagnes quantité de marmotes : elles se creusent des tanieres où l'on prétend qu'elles restent pendant l'hiver, sans prendre aucune nourriture. Elles se tiennent à l'entrée de leur terrier, où elles font une garde assidue; & au moindre danger qu'elles apperçoivent, elles se dressent sur leurs pieds de derriere, & jettent un cri, comme un homme, pour avertir celles qui se trouvent dans les champs; & toutes rentrent à l'instant dans leurs trous. Ces mêmes montagnes sont remplies de rhubarbe; & il y a apparence que les marmotes se nourrissent de ses racines; car partout où il y a dix ou vingt plants de cet arbuste, on est sûr d'y trouver

» plusieurs terriers : je crois même que » le fumier qu'elles déposent, ne contri- » bue pas peu à multiplier cette plante, » & qu'en remuant la terre, elles don- » nent lieu aux jets de se reproduire.

» Le 3 Octobre nous trouvâmes, sur » les bords de la Tola, quantité de Tar- » tares campés avec leurs troupeaux. » C'étoient les premiers habitans que » nous eussions vus depuis que nous » eûmes quittés les frontieres. Les Ruf- » fes prétendent que tout le pays qui » est à l'occident de cette riviere, leur » appartient, & qu'elle sert de borne » naturelle aux deux empires. Ce seroit » un accroissement pour les domaines » du Czar; mais les deux monarques » possedent une si vaste étendue de » pays, qu'ils se mettent peu en peine de » quelques arpens de terre de plus ou de » moins; outre qu'une pareille acquisi- » tion ne les dédommageroit pas des » frais qu'elle occasionneroit.

» Le 9, un Lama député à la cour » de Péking, se joignit à notre com- » pagnie; & nous jugeâmes à son ha- » billement & à sa suite, que c'étoit un » homme de considération. Il nous parla » d'un tremblement de terre, qui étoit

» arrivé à la Chine, & nous demanda
» ce que les Européens pensoient de ce
» phénomene. Nous répondîmes qu'on
» l'attribuoit communément à des feux
» souterreins; & nous le priâmes, à notre
» tour, de nous dire quel étoit là-dessus
» le sentiment de ses compatriotes? Sa
» réponse fut, que lorsque Dieu eut
» formé la terre, il la posa sur le dos
» d'une grosse grenouille; & que toutes
» les fois que cet animal secoue sa tête
» ou allonge ses jambes, il fait trem-
» bler la partie de la terre qui est dessus.
» Nous ne demandâmes pas une plus
» ample explication; & nous fîmes tom-
» ber la conversation sur d'autres sujets.

» Le 14, nous ne pûmes abbreuver
» nos montures, parce que nos puits
» se remplissoient de sable, aussi-tôt
» que nous les avions creusés. Ce sable
» est si sec & si léger, que le vent vous
» le jette au visage, & que vous ne
» pouvez vous en garantir que par le
» moyen d'une gaze de crin, que les
» voyageurs portent devant les yeux,
» & qui sert également contre la neige.
» Le vent devint si fort, vers le soir,
» qu'il nous fut impossible de dresser
» nos tentes. Je dirai, à cette occasion,

» que celles dont nous nous ſervons » en Europe, deviennent inutiles parmi » ces ſables, parce qu'on ne ſçauroit » aſſurer les piquets. Celles des Tarta» res valent beaucoup mieux; comme » elles ſont rondes & baſſes, elles don» nent au vent bien moins de priſe. Elles » ſont d'ailleurs plus chaudes, plus lege» res, & plus aiſées à tendre & à tranſ» porter.

» Je ne puis paſſer ſous ſilence la » maniere dont on tue le bétail dans » ce pays. On perce l'animal avec un » couteau entre deux côtes; on paſſe » la main dans ſon corps; & on lui » preſſe le cœur juſquà ce qu'il expire; » ainſi tout le ſang reſte avec la chair. » Après que le mouton eſt mort, ce » peuple affamé ne ſe donne pas le tems » de l'apprêter. Il le coupe par mor» ceaux; le fait rôtir avec la peau ſur la » braiſe; & le mange, après avoir raclé » la laine avec un couteau.

» Il y avoit ſix ſemaines que nous » avions quitté la frontiere, ſans nous » être arrêtés un ſeul jour, & ſans avoir » vu une ſeule maiſon : il y avoit près » d'un mois que nous étions entrés » dans un déſert de ſable, ſans avoir

» rencontré, ni arbre, ni riviere, ni » buisson, ni montagne; & nous étions » obligés de prendre des détours pour » avoir de l'eau. Le second de Novem- » bre, nous découvrîmes la grande mu- » raille; & un de nos gens se mit à » crier: *Terre, terre*, comme si nous euf- » sions été en pleine mer.

» Nous continuâmes notre route vers » le sud; &, de tems en tems, nous » découvrions dans les rochers, de » petites huttes entourées d'un petit » champ, qui ressemblent parfaitement » à ces paysages grotesques, peints sur » la porcelaine & les étoffes de la Chine. » Les Européens les regardent comme » imaginaires; mais ils sont copiés d'a- » près nature.

» Nous arrivâmes enfin à la fameuse » muraille; & nous entrâmes par une » grande porte qui se ferme toutes les » nuits. Elle est gardée par un corps de » mille hommes, commandé par deux » officiers de distinction, l'un Tartare, » l'autre Chinois. Depuis la derniere » révolution, tous les postes de consé- » quence sont ainsi confiés à des person- » nes de l'une & de l'autre nation, qui » se servent d'espions mutuellement. Ces

» deux officiers, suivis de quantité de » subalternes, vinrent féliciter l'ambas» sadeur de son heureuse arrivée, & » l'inviterent à prendre du thé. Nous » mîmes pied à terre; & nous nous » rendîmes dans une grande salle, gar» nie de bancs, & destinée à y rece» voir les personnes de distinction. On » nous y servit plusieurs sortes de fruits » & de confitures; & une demi-heure » après, l'ambassadeur se remit en mar» che.

» Le commandant de la premiere » ville Chinoise où nous entrâmes, vint » au-devant de son Excellence, l'ac» compagna jusqu'au logement qui lui » étoit préparé, lui envoya des provi» sions, & l'invita à souper. Les plats » étoient petits, mais arrangés symmé» tiquement; & les vuides étoient rem» plis par des saucieres. Le maître d'hô» tel étoit assis à terre, & s'acquittoit de » son emploi avec beaucoup de dexté» rité. Il coupoit en si petits morceaux les » viandes qu'on lui apportoit, qu'on n'a» voit que la peine de les avaler. Il les » donnoit à des valets, qui faisoient leur » service avec une attention admirable, » & sans qu'on entendît le moindre bruit.

» Après qu'on eut apporté le fruit, on
» fit entrer dix ou douze musiciens, dont
» la plûpart jouoient de divers instru-
» mens à vent, mais si différens des nô-
» tres, que je serois fort embarrassé d'en
» donner la description. La musique fut
» accompagnée de danses, où l'on ne
» changeoit presque jamais de situation;
» tout se passoit en mouvemens forcés,
» & en gestes ridicules. Au sortir de ta-
» ble, un officier appella nos domesti-
» ques, & leur ordonna de prendre nos
» places; ce qui produisit une scène
» divertissante qu'il fallut laisser jouer,
» pour ne pas faire affront au maître
» de la maison. Dans chaque ville où
» nous entrions, on nous rendoit les
» mêmes honneurs. Dans plusieurs en-
» droits les danses & la musique étoient
» accompagnées d'un combat de cailles.
» Il est étonnant de voir avec quel
» acharnement ces petits animaux fon-
» dent l'un sur l'autre dès qu'ils sont sur
» le champ de bataille. Ils combattent
» jusqu'à la mort, comme les coqs.
» Les Chinois aiment passionnément
» cette espece de divertissement, &
» font d'aussi fortes gageures sur leurs
» cailles, que les Anglois sur la course

» de leurs chevaux. On a soin de séparer ces oiseaux avant qu'ils se soient » blessés ; & on les enferme dans des » cages, jusqu'à ce qu'il se présente » une autre occasion de les remettre aux » prises.

» En approchant de la capitale, je » logeai dans un village, chez un auber» giste, où je remarquai le génie des » Chinois, même dans les choses les » plus ordinaires & les plus simples. Je » vis dans la cuisine de mon hôte, six » marmites placées en rond sur un four» neau. Il y avoit sous chacune d'elles » une ouverture pour recevoir le feu, » qui consistoit en quelques petits bâ» tons mêlés avec de la paille. Il tira » une courroie qui tenoit à un soufflet, » & fit bouillir toutes ces marmites en » un instant. Le bois est si rare dans les » environs de Péking, qu'il n'y a point » d'expédient que ce peuple n'imagine, » pour faire cuire ses alimens à peu de » frais, & se chauffer pendant l'hiver, » qui est ici très-rude durant deux mois.

» A deux lieues de Péking, la cour » députa deux Mandarins pour féliciter » l'ambassadeur sur son heureuse arri» vée. Ils amenerent quelques chevaux

» pour notre entrée, qui se fit dans
» cet ordre. Un officier, l'épée nue
» à la main, trois soldats, un tymbalier,
» vingt-quatre soldats sur trois de front,
» le maître d'hôtel, douze valets de
» pied, deux pages, trois interpretes,
» l'ambassadeur & un Mandarin de dis-
» tinction, deux secrétaires, six gen-
» tilshommes marchant deux à deux,
» & plusieurs domestiques; tout notre
» monde étoit habillé magnifiquement.
» Les soldats avoient leur uniforme, &
» présentoient leurs mousquets; on n'a-
» voit pas voulu qu'ils portassent leur
» épée nue; on ne l'avoit permis qu'à
» l'officier. Après deux heures de mar-
» che, au milieu d'un tourbillon de pous-
» siere, & d'une multitude innombrable
» de spectateurs, nous entrâmes dans
» la ville par la grande porte du nord,
» en face de laquelle est une rue tirée
» au cordeau, qui s'étend à perte de
» vue. On avoit eu soin de l'arroser;
» ce qui nous dédommagea de la pous-
» siere que nous venions d'essuyer. On
» avoit détaché un corps de cinq cens
» cavaliers, pour tenir le passage libre;
» mais malgré cette précaution, la foule
» étoit si grande, que nous eûmes tou-

» tes les peines du monde à avancer.
» Quantité des femmes avoient quitté
» leur voile, & se tenoient aux fenê-
» tres, aux portes & aux coins de rues.
» Les soldats traitoient le peuple avec
» beaucoup de douceur & d'humanité.
» Il est vrai qu'il s'écartoit le plus qu'il
» pouvoit, pour nous faire place. Nous
» arrivâmes enfin dans cette partie de
» Péking, qu'on appelle *la ville des Tar-*
» *tares*, où l'on nous avoit préparé un
» logement. Le soir, le maître des céré-
» monies vint rendre visite à l'ambassa-
» deur, lui demanda, au nom de l'em-
» pereur, le sujet de sa venue, & se retira
» après qu'on lui eut répondu. Un autre
» officier arriva de la part du premier
» ministre, pour saluer son Excellence,
» & lui faire des excuses de ce qu'il ne
» venoit pas lui-même; ajoûtant que
» la nuit étoit trop avancée; mais qu'il
» auroit cet honneur le lendemain. En
» attendant, il lui envoya toutes sortes
» de provisions, comme une marque
» de respect pour sa personne, quoique
» nous en eussions au-delà de ce que
» nous en pouvions consommer.

» A dix heures du soir, l'officier de
» garde ferma notre porte, & y mit

» le sceau du prince, pour que per-
» sonne ne pût entrer ni sortir pendant
» la nuit. C'est la coutume d'interdire
» toute communication entre les ambas-
» sadeurs étrangers & les habitans, jus-
» qu'à ce que les premiers ayent eu
» audience de l'empereur.

» Dans la visite que le premier mi-
» nistre rendit à son Excellence, il étoit
» accompagné du maître des cérémo-
» nies & de cinq Jésuites. Dès qu'ils
» furent à la porte, deux domestiques
» prirent les devants, faisant une espece
» de bruit sourd, comme cela se prati-
» que ici, lorsqu'il arrive quelque per-
» sonne de considération. Le ministre
» Chinois pria l'ambassadeur de lui re-
» mettre une copie de ses lettres de
» créance; ce qu'il refusa d'abord; mais
» on lui dit que le prince ne recevoit
» aucune lettre, même de ses meilleurs
» amis, parmi lesquels sa Majesté Cza
» rienne tenoit le premier rang, sans en
» sçavoir le contenu. Son Excellence en
» donna une copie en latin; l'original
» étoit en Russe. Les missionnaires la
» traduisirent en Chinois; & ensuite ils
» se retirerent. Le premier ministre resta
» chez l'ambassadeur, & s'entretint avec

» lui ſur différens ſujets. L'empereur
» envoya un officier pour s'informer
» de la ſanté de ſon Excellence. Il étoit
» ſuivi de quatre hommes qui portoient
» une table couverte d'une piéce d'é-
» toffe jaune, ſur laquelle il y avoit
» pluſieurs ſortes de fruits & de confi-
» tures, &, au milieu, un quartier de
» mouton. L'officier lui dit que ces pro-
» viſions avoient été priſes ſur la table
» de ſa Majeſté; que ce prince eſpéroit
» qu'il voudroit bien en manger; ce
» qui eſt regardé ici comme une mar-
» que ſinguliere de faveur.

» Le lendemain, l'ambaſſadeur vit
» arriver le miniſtre des affaires étran-
» geres. La converſation roula principa-
» lement ſur le cérémonial qui devoit
» avoir lieu à l'audience publique. Le
» tribunal des rites eſt chargé ſi ſcrupu-
» leuſement de le faire obſerver, qu'a-
» vant qu'un ambaſſadeur paroiſſe à la
» cour, l'uſage veut qu'il ſoit exercé
» pendant pluſieurs jours, comme un
» comédien répete ſon rôle pour mon-
» ter ſur le théatre. Mais on diſpenſa
» notre ambaſſadeur de pluſieurs céré-
» monies, &, en particulier, d'une
» certaine marche uſitée à la Chine,

» pour marquer le respect dû au souverain. Cette marche, ou, pour mieux dire, cette course, passe ici pour une politesse aussi gracieuse, que nos révérences en Europe. Les missionnaires ont été obligés de l'apprendre ; & ce doit être une chose assez plaisante, de voir de graves Jésuites courir avec legéreté & à très-petits pas, jusqu'au fond d'une chambre, quand ils entrent chez l'empereur ; là on demeure un moment debout, les deux bras étendus vers la terre : ensuite, après avoir fléchi les genoux, on se baisse, on se releve, & l'on recommence trois fois la même comédie, en attendant l'ordre de s'avancer, & de se mettre à genoux aux pieds du monarque. Les Chinois s'acquittent de cette cérémonie avec toutes les graces de leur pays.

» Son Excellence vouloit remettre elle-même ses lettres de créance à sa Majesté, & se dispenser de se prosterner trois fois en entrant dans la salle du trône. On l'assura que ce qu'elle demandoit étoit contraire à ce qui se pratique à la Chine de tems im-

» mémorial; que l'uſage eſt de poſer
» les lettres ſur une table, à quelque
» diſtance du trône ; & que c'eſt à
» l'officier prépoſé pour cet effet, à les
» remettre à ſa Majeſté. Après bien
» des pourparlers, bien des allées & des
» venues, il fut enfin décidé q 'e ſon
» Excellence ſe conformeroit à la cou-
» tume établie à la cour de Péking ; &
» que quand l'empereur de la (hine en-
» verroit un ambaſſadeur en Ruſſie, on
» lui donneroit ordre de ſuivre éga-
» lement tout ce qui s'y pratique.

» Le jour fixé pour l'audience, plu-
» ſieurs officiers de la cour ſe rendirent,
» en habits magnifiques, à nôtre loge-
» gement, pour nous conduire au pa-
» lais. Nous y arrivâmes vers les dix
» heures du matin; & ayant mis pied
» à terre à la porte, nous vîmes, avec
» beaucoup d'étonnement, parmi les
» ſoldats à qui la garde en étoit confiée,
» un des premiers ſeigneurs de la cour
» en faction. Il avoit été condamné à
» cet office, pour avoir vendu ſa pro-
» tection. D'autres fois, on oblige les
» miniſtres coupables à balayer les cours
» du palais ; mais, par reſpect pour le

» rang qu'ils ont possédé, on ne laisse » pas, malgré leur disgrace, de les » saluer en fléchissant le genou.

» On nous conduisit dans une salle, » où nous prîmes du thé, en attendant » que l'empereur fût arrivé. Nous pas- » sâmes de-là dans une cour spacieuse, » à la porte de laquelle étoient trois » éléphans noirs, qui servoient comme » de sentinelles. Ils portoient sur le dos » des tours ornées de sculpture, & ma- » gnifiquement dorées. Le concours du » peuple étoit incroyable, & le nom- » bre des gardes aussi surprenant, que » la richesse de leurs habits. Deux sei- » gneurs Tartares, dont l'office est de » recevoir les ambassadeurs, vintent » nous prendre, & nous firent passer » dans une autre cour, environnée » d'officiers & de soldats; de-là nous » fûmes conduits dans une troisieme, » d'où l'on entre dans la salle du trône. » Nous trouvâmes tous les ministres » & les grands de l'Etat, assis sur des » carreaux, les jambes croisées, devant » la porte, & en plein air. On avoit » gardé des places pour l'ambassadeur » & les personnes de sa suite. Nous » restâmes assis au froid, jusqu'à ce que

» le prince fût entré ; & pendant cet » intervalle, tout étoit dans le plus pro» fond silence. Les deux côtés du trône » étoient gardés par cent douze soldats, » dont chacun avoit une enseigne diffé» rente, assortie à la couleur de son » habillement. Vingt-deux officiers por» toient à la main de riches écrans jau» nes, dont la forme représentoit des » soleils. D'autres, en plus grand nom» bre, avoient des étendards ornés de » figures de dragon, ou de quelque » autre symbole; & derriere tous ces » rangs, étoient plusieurs seigneurs ri» chement vêtus ; ce qui relevoit infi» niment l'éclat du spectacle.

» L'empereur, environné d'un grand » nombre de Mandarins, de ministres » d'Etat, de princes du sang, étoit » assis sur une espece d'estrade, les » jambes croisées, à la maniere des » Tartares. Ce trône avoit trois à » quatre pieds de hauteur, & res» sembloit à un autel. Il étoit couvert » de magnifiques tapis; on y voyoit » aussi des peaux de martres. L'empe» reur avoit un habit de damas brun, & » une veste de satin bleu, garnie d'her» mine, avec une chaîne de corail au

» col, & un bonnet bordé de martre, » d'où pendoient du côté gauche, plu- » ſieurs plumes de paon, avec un flo- » con de ſoie rouge. Le maître des céré- » monies fit approcher ſon Excellence, » & la conduiſit d'une main, pendant » qu'elle tenoit ſes lettres de créance » de l'autre. On poſa les lettres ſur une » table, ainſi qu'on en étoit convenu ; » mais ſa Majeſté fit ſigne à l'ambaſſa- » deur d'approcher. Il prit alors ſes let- » tres ; & s'avançant vers le trône, » accompagné du premier miniſtre, il » ſe mit à genoux, & les plaça devant » l'empereur. Ce prince les toucha » avec la main ; il demanda enſuite des » nouvelles de ſa Majeſté Czarienne, » & dit à l'ambaſſadeur, que s'il l'avoit » diſpenſé du cérémonial, ce n'étoit » qu'en conſidération de l'amitié qu'il » avoit pour ſon maître. L'introducteur » reconduiſit ſon Excellence ; & un hé- » rault donna ordre à haute voix à la » compagnie, de ſe mettre à genoux, » & de ſaluer neuf fois ſa Majeſté im- » périale. Nous voulûmes nous diſpen- » ſer de cette eſpece d'hommage ; mais » il fallut nous y ſoumettre. Le hérault » étoit debout, & prononçoit ces mots

» en langue Tartare : *Courbez-vous ;*
» *levez-vous ;* ce qui fut répété jusqu'à
» neuf fois.

» Ce cérémonial fini, l'introducteur
» accompagna son Excellence avec les
» gentilshommes de sa suite, dans la
» salle d'audience. Nous nous assîmes à
» la file, sur des carreaux à la droite du
» trône ; ayant derriere nous trois mis-
» sionnaires, attachés à la cour, qui,
» tour-à-tour, nous servirent d'intre-
» pretes. L'empereur appella l'ambassa-
» deur, lui toucha la main, & s'entre-
» tint familiérement avec lui sur diffé-
» rens sujets. Il lui présenta ensuite une
» coupe d'or, pleine d'une espece de
» vin chaud, fait de différentes sortes
» de grains. On fit passer la coupe aux
» gentilshommes de la suite de son Ex-
» cellence ; nous bûmes à la santé du
» monarque ; & il eut la bonté de nous
» dire que cette liqueur nous fortifieroit
» contre le froid. Les fils de ce prince,
» les ministres & les grands de la cour
» étoient assis à la gauche du trône. Nous
» vîmes ensuite arriver huit ou dix petits
» fils de l'empereur. Ils étoient tous
» bien faits ; mais rien ne les distinguoit
» que le dragon à cinq griffes, qui étoit

» tissu sur leurs vêtemens. Ils avoient » sur la tête un petit bonnet fourré de » martre zibeline. Ils furent suivis d'une » troupe de musiciens. La salle étoit » pleine de monde ; & cependant tout » étoit tranquille. Chacun sçait ce qu'il » a à faire ; & tout s'exécute avec au- » tant de régularité, que de prompti- » tude. En un mot, il régne dans cette » cour autant d'ordre & de décence, » que de magnificence & de grandeur.

» Comme il étoit près de midi, on » nous servit à dîner : on plaça devant » la compagnie, de petites tables très- » propres, couvertes de fruits & de con- » fitures. On apporta ensuite des viandes, » qui consistoient en gibier, en volaille, » en mouton & en cochon. L'empe- » reur envoya plusieurs plats à son Ex- » cellence, &, entr'autres, quelques » faisans. On eut de la musique pendant » tout le repas. Un vieux Tartare chanta » une chanson guerriere au son d'un » carillon de petites cloches qu'il avoit » devant lui, & qu'il frappoit avec deux » baguettes d'yvoire. Une jeune Tartare » sonna l'arlarme, chantant, dansant & » battant la mesure. Il entra deux petites » filles qui chanterent & danserent de

» même. Elles furent suivies de plusieurs » sauteurs, qui firent différens tours dans » la cour, & auxquels succéderent des » gladiateurs & des lutteurs. La plûpart » étoient nuds, ou n'avoient pour tout » habit, qu'un caleçon de grosse toile. » Quand un d'eux recevoit un coup vio» lent, ou se blessoit, le prince don» noit ordre qu'on en eût soin. S'ils s'a» charnoient avec trop de fureur, il » faisoit signe qu'on les séparât. Ces » marques d'humanité de la part du » monarque, rendoient ce spectacle » plus supportable ; car plusieurs de ces » lutteurs faisoient des chutes, & rece» voient des coups si terribles, que j'é» tois surpris qu'ils ne se tuassent pas.

» Il parut ensuite deux corps de Tar» tares, vêtus de peaux de tigres, ar» més d'arcs & de fléches, & montés » sur des chevaux de haute taille. Ils » combattirent d'abord comme enne» mis ; mais ensuite ils se réconcilierent, » & commencerent à danser au son des » voix & des instrumens. Un géant, » couvert d'un masque effroyable, ha» billé & monté comme les Tartares, & » représentant le diable, vint les inter» rompre. Après qu'il eut attaqué à plu-

» sieurs reprises les Tartares réunis, on » le tua à coups de fléche, & on l'em» porta en triomphe.

» Pendant que les vainqueurs conti» nuoient leurs jeux dans la cour, un » des fils de l'empereur, âgé d'envi» ron vingt ans, dansa seul dans la » salle, & attira sur lui les regards de » toute l'assembiée. Ses mouvemens » furent d'abord si lents, qu'on ne les » appercevoit presque pas; mais ils de» vinrent ensuite plus vifs & plus ani» més. Sa Majesté fut de très-bonne » humeur, & parut prendre beaucoup » de plaisir à la fête. Ce prince envoya » demander plusieurs fois à son Excel» lence, si ces divertissemens étoient » de son goût. Il dit, en parlant de la » musique Tartare, qu'il concevoit par» faitement qu'elle pouvoit ne pas plaire » aux Européens; mais qu'il étoit natu» rel que chacun préférât la sienne à » celle des autres. Après un assez long » entretien sur divers sujets, il des» cendit de son trône, & retourna dans » son appartement.

» Le soir, il y eut un feu d'artifice. Il » partit un serpentin de la galerie où » étoit l'empereur; & dans l'espace de

» quelques minutes, on vit un grand nom» bre de lanternes allumées. On donna » un autre ſignal pour tirer les fuſées, » qui s'éleverent à une hauteur prodi» digieuſe ; il en ſortit quantité d'étoiles » de différentes couleurs, & diverſes » figures enflammées. Ce ſpectacle, » bien ſupérieur à la deſcription que je » pourrois en faire, & ſuivi de plu» ſieurs autres plus magnifiques encore, » mais toujours dans le même genre, » ſurpaſſa mon attente, & même ce que » la renommée en publie. Cang-Hi dit » à l'ambaſſadeur, que l'ancienneté de » ce divertiſſement remontoit à plus de » deux mille ans, ajoûtant qu'il avoit » travaillé lui-même à le perfectionner.

» Le lendemain, un Mandarin, ac» compagné de deux ſecrétaires, ſe ren» dirent à notre hôtel, pour enrégiſtrer » les préſens que le Czar envoyoit à » l'empereur. Ils conſiſtoient en riches » fourrures, pendules, montres à répé» tition garnies de diamans, miroirs, &c. » Il y avoit auſſi la vue de la bataille » de Pultawa en yvoire, que Pierre le » Grand avoit faite au tour. Ce jour-là » même, on nous apporta les fruits & » les confitures qui étoient reſtées de la

» veille. Elles furent conduites en pompe
» dans les rues, couvertes de piéces
» d'étoffe jaunes, précédées d'un offi-
» cier de la cour. Les jours suivans,
» sa Majesté envoya à l'ambassadeur,
» sur de grands plats d'or massifs, d'au-
» tres mets du pays, qui venoient tous
» de sa table ; faveur qu'elle n'accorde
» qu'à très-peu de personnes.

» Nous approchions du 15 de Jan-
» vier, qui étoit le premier jour de la
» nouvelle lune, &, suivant la suppu-
» tation des Chinois, le premier de l'an-
» née. C'est la plus grande de leurs
» fêtes. Elle commença le soir à la pre-
» miere apparition de cet astre. On
» sonna d'abord la grosse cloche du
» palais impérial ; on battit de plusieurs
» grands tambours, qui ne servent que
» pour les solemnités de cette nature ;
» & l'on fit plusieurs décharges d'artil-
» lerie. Aussi-tôt le peuple & les habi-
» bitans de tous les ordres firent écla-
» ter leur joie par toutes sortes de
» feux d'artifice, qui furent accompa-
» gnés du bruit des instrumens. L'usage
» des prêtres, dont le nombre est in-
» croyable, est de sonner de la trom-
» pette dans leurs temples & dans leurs

» cloîtres. On n'entendit pas moins de
» bruit, depuis dix heures du soir jusqu'au lendemain à midi, que dans la
» chaleur d'une bataille, entre deux armées de cent mille hommes. Pendant
» le jour, les rues furent remplies de
» processions, où l'on portoit des statues de toutes sortes de formes. Elles
» étoient précédées & suivies par un
» grand nombre de Lamas & de prêtres
» avec des encensoirs & des chapelets.
» Les tambours, les tymbales, les trompettes & les autres instrumens de musique étoient innombrables. Ces processions durerent trois jours entiers,
» pendant lesquels toutes les boutiques furent fermées & le commerce
» défendu. On ne voyoit de toutes
» parts, qu'une foule de peuple des deux
» sexes, & sur-tout des femmes qui
» se promenoient dans les rues sur des
» ânes, & dans des chaises ouvertes, à
» deux roues. Leurs servantes étoient
» assises derriere elles, les unes chantant, d'autres jouant d'une sorte de
» cornemuse. Dans cette situation,
» quantité de dames ne faisoient pas
» difficulté de fumer publiquement du
» tabac. La province de Péking est le
seul

» seul endroit de la Chine, où les fem-
» mes paroissent en public, sur-tout
» dans la ville Tartare. Leur coëffure n'a
» aucune ressemblance avec celle des
» autres provinces. La plûpart portent
» leurs cheveux tressés autour de la tête,
» & se la couvrent d'un bonnet d'étoffe
» noire, de soie ou de coton, qu'elles
» attachent avec une grosse épingle.
» D'autres relevent leur chevelure en
» nœud sur le haut de la tête, & n'em-
» ploient, pour la couvrir, qu'une sorte
» de rondache de soie & d'or, qui a la
» forme d'un plat. Elles y joignent au-
» tour du front, une bande de la même
» matiere, large de trois doigts.

» Depuis ce jour-là, ce ne furent
» plus que jeux, que fêtes, que diver-
» tissemens, que festins, que specta-
» cles donnés à son Excellence, tantôt
» par l'Empereur lui-même, tantôt par
» les seigneurs de sa cour. Le premier
» ministre nous fit voir un cabinet de
» curiosités naturelles & artificielles, en-
» tr'autres, différentes piéces d'ancienne
» porcelaine, qu'on ne trouve que chez
» les curieux. Il nous dit que plusieurs
» avoient deux mille ans d'antiquité;
» que la porcelaine qui se fabrique aujour-

» d'hui, eſt fort inférieure à l'ancienne;
» ce qui vient de ce qu'on ne ſçait pas
» préparer la matiere. Un autre jour,
» il nous fit conduire au parc des élé-
» phans. Ils ſortirent de leurs loges,
» couverts d'étoffes d'or, & paſſerent
» en revue devant nous à égale diſtance
» les uns des autres, entrant & ſor-
» tant de maniere, que jamais on n'en
» voyoit la fin. Nous nous apperçûmes
» enfin de la ruſe; & le gardien nous
» dit qu'il n'y en avoit que ſoixante.

» On nous donna divers ſpectacles
» où je ne vis rien de lié ni de ſuivi.
» Dans une comédie, qui fut jouée en
» notre préſence, arriverent pluſieurs
» guerriers armés de pied en cap, avec
» des maſques d'une figure horrible.
» Après qu'ils eurent fait quelques tours
» ſur la ſcène, & qu'ils ſe furent re-
» connus les uns les autres, ils prirent
» querelle entr'eux; & un des héros
» fut bleſſé dans le combat. Un ange
» précédé d'éclairs, avec une épée
» monſtrueuſe à la main, vint ſéparer
» les combattans, & les chaſſa du
» théatre. Enſuite il remonta au milieu
» d'un tourbillon de feu & de fumée.
» Cette piéce fut ſuivie de pluſieurs far-

» ces comiques, après lesquelles arriva
» un gentilhomme Européen, avec un
» habit couvert de galons d'or & d'ar-
» gent. Il ôta son chapeau, & salua
» très-poliment tous ceux qui passoient
» devant lui. Je laisse à juger de la figure
» que devoit faire un Chinois habillé à
» l'Européenne. Le maître de la maison
» interrompit le spectacle, & renvoya
» les acteurs, dans la crainte que nous
» ne prissions ce divertissement pour
» une insulte. On fit entrer un joueur
» de gobelets & des sauteurs. Le pre-
» mier prit un perçoir qu'il enfonça
» dans une des colonnes de la salle,
» & nous demanda de quel vin nous
» voulions, du rouge ou du blanc?
» Après qu'on lui eut répondu, il reprit
» le gibelet, mit un tuyau de plume
» dans le trou, & en fit sortir le vin
» qu'on avoit demandé. Il tira de
» même différentes especes de liqueurs.
» J'eus la curiosité d'en goûter; elles
» étoient excellentes. Un autre prit trois
» couteaux, dont la lame étoit longue
» & pointue, & les jetta l'un après
» l'autre, de maniere qu'il en avoit tou-
» jours un dans chaque main, & qu'un
» troisieme restoit en l'air. Il réitéra le

» même tour pendant un tems consi-
» dérable, saisissant toujours le couteau
» par le manche, à mesure qu'il retom-
» boit, sans le laisser jamais échapper.
» Si malheureusement il eut manqué
» son coup, il se seroit infailliblement
» coupé les doigts. Un homme plaça
» à plomb, dans le milieu de la
» salle, une canne de bambou, lon-
» gue d'environ huit ou dix pieds; &
» tandis qu'il la soutenoit dans cet
» état, un enfant de dix ans grimpa
» jusqu'au sommet, avec l'agilité d'un
» singe; & se plaçant sur le ventre,
» à la pointe de la canne, il y tourna
» plusieurs fois en cercle: puis s'étant
» levé, il s'y soutint debout, tantôt
» sur un pied, tantôt sur un autre, &
» enfin sur la tête. Il posa ensuite une
» main sur le haut du bâton, allongea
» son corps en dehors, presque à
» angle droit avec le bambou, & de-
» meura long-tems dans cette posture,
» en changeant quelquefois de main.
» Je m'apperçus que ce tour d'adresse
» dépendoit en partie de celui qui tenoit
» le bâton. Il le portoit sur sa ceinture;
» & il avoit les yeux continuellement
» fixés sur les mouvemens de l'enfant.

» Il y a peu de nation au monde, qui » égale les Chinois dans les différens » tours de ce genre.

» Nous vîmes aussi plusieurs charlatans, » avec des singes & des souris auxquels » on avoit appris à faire plusieurs tours. » On remplissoit un panier d'habits de » toutes couleurs. Un singe les tiroit suc- » cessivement, & s'en revêtoit au sim- » ple commandement de son maître, » sans se tromper jamais sur le choix de » la couleur qui lui étoit ordonnée. » Conformant ensuite ses grimaces à » l'habit qu'on lui faisoit prendre, il » dansoit à terre ou sur la corde, & » exécutoit mille tours réjouissans. Deux » souris attachées à une chaine, s'y » embarrassoient & s'en dégageoient » successivement avec une adresse & » une subtilité infinie; leurs mouvemens » bizarres nous amuserent plus que tout » le reste.

» Ce divertissement fini, nous allâ- » mes voir la verrerie de l'empereur. » C'est lui-même qui l'a établie; & » elle est la premiere qu'on ait vue à » la Chine. Il est surprenant que ces » peuples qui fabriquent depuis si long-

» tems la porcelaine, ayent ignoré l'art » de faire du verre.

» Desirant me promener dans la » ville, on me donna un soldat pour » m'accompagner. J'aillai dans plusieurs » boutiques, sur-tout chez les orfé- » vres, dont le commerce consiste à » changer de l'or pour de l'argent. On » trouve chez eux quantité de ces mé- » taux en barres, entassés les uns sur » les autres, que l'on vend au poids. » Je vis dans la plûpart de ces bouti- » ques, des hommes & des femmes mê- » lés ensemble. Les marchands y sont » extrêmement polis; & l'on m'offroit » du thé par-tout où j'entrois. J'ignore » s'il croît du café à la Chine; tout ce » que je sçais, c'est qu'on ne l'y cultive » point, & qu'on n'en fait aucun usage.

» Comme je traversois une petite » place, je vis un vieux mendiant qui » cherchoit de la vermine dans ses » habits, & la mangeoit; j'appris que » cette coutume étoit ordinaire parmi » les gens de cette espece. Lorsqu'un » Chinois & un Tartare se prennent » de paroles, le premier traite son ad- » versaire de *mangeur de poux*; & le

» Chinois appelle l'autre *casaque de
» peau de poisson*, parce que les Tar-
» tares qui vivent près des rivieres,
» se nourrissent de certains poissons,
» & s'habillent en été de leur peau.

» Pendant son séjour à Péking, l'am-
» bassadeur eut plusieurs audiences pri-
» vées de sa Majesté impériale. Le
» prince y conversoit familiérement
» avec son Excellence, en homme
» instruit, & en philosophe, sur toutes
» sortes de matieres. En parlant de l'his-
» toire, il dit que la chronologie des
» Chinois étoit beaucoup plus ancienne
» que celle de l'Ecriture sainte; mais
» qu'elle contenoit quantité de choses
» fabuleuses, sur lesquelles on ne pou-
» voit rien établir de certain. A l'égard
» du déluge universel, il assura que vers
» le même tems il y eut à la Chine une
» grande inondation qui fit périr tous
» les habitans, à l'exception d'un petit
» nombre qui se sauverent sur les mon-
» tagnes. Il parla ensuite de la décou-
» verte de l'aimant, connu des Chinois
» depuis plus de deux mille ans. Il cita
» un ancien mémoire, où il est dit
» qu'un ambassadeur étant parti d'une
» isle éloignée pour se rendre à Nan-

» King, perdit sa route dans une tem-
» pête, & fut jetté sur les côtes, dans
» un état déplorable. L'empereur qui
» régnoit alors, lui fit un bon accueil,
» &, à son départ, lui donna une
» boussole, pour qu'il pût diriger plus
» sûrement son retour.

» Un jeune Chinois, fils d'un hom-
» me de qualité fort riche, avec qui
» nous avions fait connoissance, nous
» invita à dîner dans un cabaret fameux,
» situé à l'extrémité d'un des fauxbourgs
» de Péking. Nous y allâmes tous, à
» l'exception de son Excellence. Notre
» ami poussa la politesse jusqu'à nous
» envoyer des chaises vers les dix heu-
» res du matin; & nous arrivâmes à
» onze, dans une maison assez grande
» pour contenir sept à huit cens person-
» nes. Ce cabaret ne consiste qu'en une
» piéce immense, garnie de tables &
» de bancs. Lorsqu'un homme a dessein
» de traiter ses amis, il suffit d'envoyer
» une note des personnes qu'il veut y
» amener, & de ce qu'il veut payer
» par tête. Tout s'exécute avec la plus
» grande ponctualité. Nous eûmes un
» fort beau repas, la comédie, & de
» la musique. Il y avoit plusieurs tables

» où l'on jouoit au dés & aux échecs.
» Je n'y vis point d'argent, quoique
» les Chinois jouent très-gros jeu. Les
» échecs sont connus à la Chine de
» tous les tems; mais il y a des Lettrés
» d'une morale févere, qui s'élevent
» avec force dans les conversations &
» dans leurs écrits, contre ce jeu, qui,
» disent-ils, applique & fatigue l'esprit;
» qui l'enchaîne, pour ainsi dire, fait
» négliger l'étude, & la plûpart des de-
» voirs de la vie civile. Pour les mêmes
» raisons, un concile autrefois, m'a
» dit un missionnaire, a défendu aux
» ecclésiastiques de jouer aux échecs.

» L'empereur fit proposer à son Ex-
» cellence, de l'accompagner à une
» de ses maisons de plaisance, d'où il
» iroit faire une partie de chasse. Cette
» maison, où l'ambassadeur se rendit
» avec toute sa suite, est charmante &
» singuliere; qu'on se figure un terrein
» immense, semé de petites montagnes
» faites à la main, & couvertes d'ar-
» bres à fleurs, qui sont fort communs
» à la Chine. Les vallons que laissent
» ces collines, sont arrosés de canaux
» qui serpentent, & se joignent à cer-
» taines distances, pour former des

» étangs & des lacs. Les bords de ces » canaux ſont ornés de bâtimens qui » n'ont, pour la plûpart, que le rez- » de-chauſſée, mais extrêmement dé- » corés dans leur façade, & plus en- » core dans le détail des appartemens. » Il ne faut pas vanter aux Chinois l'ar- » chitecture Gréque & Romaine, ni » leur parler des divers ordres, dont » la combinaiſon & les proportions nous » enchantent. Ce monde Aſiatique eſt » comme un monde à part, qui ne ſe » conduit ni par les mêmes régles, ni » par le même goût que le nôtre. On » compteroit bien deux cens de ces » bâtimens qui ſont de véritables palais. » Il y a autant de maiſons pour les » eunuques & pour les domeſtiques; » à quoi il faut ajoûter une ville bien » alignée & bien percée, qu'on a bâ- » tie dans le milieu de toute cette en- » ceinte, pour donner à l'empereur » l'idée & le ſpectacle des rapports » que les hommes forment enſemble. » A certains jours de l'année, les eunu- » ques repréſentent tout le commerce, » tous les marchés, tous les arts, tou » les métiers, tous le fracas, toutes le » allées, les venues, & même les frip

» ponneries des grandes villes. Parmi » ces eunuques, l'un fait la fonction de » marchand, l'autre d'artisan; celui-ci » de soldat, celui-là d'officier. Les vaisseaux arrivent au port; les boutiques » s'ouvrent; on étale les marchandises; » un quartier est pour la soie, l'autre » pour la toile; une rue pour les porcelaines, une autre pour les vernis, &c. Un empereur de la Chine est » investi de tant grandeur, qu'il ne se » permet pas de rien voir dans sa capitale, beaucoup moins dans le reste » de ses Etats : ainsi les mouvemens » de sa ville domestique sont pour lui » un véritable amusement.

» Le jour fixé pour la chasse, on fit » un signal pour annoncer l'arrivée de » l'empereur. Tous les grands se rangerent à la file, depuis le bas de l'escalier, jusqu'au chemin qui conduit à » la forêt. Ils étoient tous à pied, armés d'arcs & de fléches. Le prince » étoit assis, les jambes croisées, dans » une espece de palanquin que quatre » hommes portoient sur leurs épaules. Il » avoit devant lui son fusil, son arc & » son carquois. C'est ainsi qu'il chassoit depuis quelques années. Dans sa

» jeunesse, il alloit tous les étés, à plu-
» sieurs journées de la grande muraille,
» avec les princes ses fils & les grands
» de sa cour, chasser dans les bois &
» les déserts, où il restoit deux ou trois
» mois, sans porter d'autrés provisions,
» que le simple nécessaire, se conten-
» tant de ce qu'il prenoit dans les fô-
» rêts de la Tartarie. Son but étoit d'ac-
» coutumer les officiers de ses troupes
» à la fatigue, & de les empêcher de
» s'amollir dans les délices de Péking.
» Il marchoit quelquefois à la tête d'une
» armée, comme s'il n'eut pensé qu'à
» la conquête d'un empire. Il n'avoit
» pas moins de quarante mille hom-
» mes; & souvent il perdoit plus de
» chevaux dans une de ces chasses, que
» dans une bataille.

» Nous suivîmes sa Majesté, à quel-
» que distance, jusques dans une forêt,
» où nous formâmes un grand demi-
» cercle. Le prince se mit au centre,
» ayant à sa droite huit ou dix de ses
» fils, & à sa gauche, l'ambassadeur,
» éloigné d'environ de cinquante pas.
» Il avoit près de lui son grand veneur
» avec quelques levriers, & le grand
» fauconnier, qui portoit les faucons.

» Je ne pouvois me lasser d'admirer la » beauté de ces oiseaux. La plûpart » étoient blancs comme des cygnes, » avec une ou deux plumes noires aux » ailes & à la queue. On fit d'abord » lever quantité de lievres qu'on chassa » du côté où étoit l'empereur, qui en » tua plusieurs à coups de fléches; & » lorsqu'il en manquoit quelqu'un, il » faisoit signe aux princes de le pour- » suivre. Il étoit défendu, sans un ordre » exprès du monarque, de tirer ou de » sortir de son rang. Nous avançâmes » vers un lieu couvert de taillis & de » roseaux, où nous tuâmes quantité de » faisans, de perdrix & de cailles. L'em- » pereur quitta son arc & ses fléches, » & prit un faucon qu'il lâchoit lors- » que l'occasion s'en présentoit. L'oiseau » poursuivoit sa proie, & la rapportoit » à son maître. Nous entrâmes ensuite » dans un bois de futaie, où nous trou- » vâmes un grand nombre de bêtes fau- » ves. Les jeunes gens battirent le bois; » mais personne n'osa tirer, que le mo- » narque n'eut tué un cerf; ce qu'il fit » avec beaucoup de dextérité. Il permit » ensuite aux princes de tirer sur les che- » vreuils. Nous arrivâmes dans un ter-

» rein marécageux, d'où nous fimes
» lever beaucoup de sangliers ; mais
» comme ce n'étoit pas la saison de les
» tuer, nous les laissâmes tous échapper.
» Nous nous rendîmes à une haute mon-
» tagne artificielle, de figure quarrée,
» élevée au milieu de la plaine, sur le
» sommet de laquelle on avoit dressé
» dix ou douze tentes pour la famille
» impériale ; on y arrivoit par plusieurs
» sentiers bordés d'arbres de chaque
» côté ; & au bas étoit une grande
» piéce d'eau, d'où l'on avoit tiré la
» terre pour former la montagne. On
» dressa des tentes à quelque distance,
» pour les gens de distinction & les
» officiers de la cour.

» Après la chasse, l'empereur fit dire
» à son Excellence, qu'il vouloit lui faire
» voir un combat de trois tigres qu'on
» avoit gardés exprès dans des cages de
» fer. La tente de sa Majesté étoit entou-
» rée de plusieurs rangs de gardes armés
» de lances. On en plaça d'autres d'es-
» pace en espace, pour garantir le camp
» de la furie de ces animaux. Le pre-
» mier fut lâché par un homme monté
» sur un cheval ; cet homme ouvrit la
» porte de la cage, par le moyen d'une

» corde qui y étoit attachée. Le tigre » sortit aussi-tôt, & parut bien-aise de se » voir en liberté; mais l'homme s'enfuit » à toute bride, tandis que l'animal se » rouloit sur le gazon. Il se leva enfin; se » mit à gronder, & à roder çà & là. » L'empereur tira deux fois sur lui à balle, » & le manqua, parce qu'il en étoit trop » éloigné. Il envoya dire à l'ambassadeur » de tirer; son Excellence mit une balle » dans son fusil; & s'avançant vers » l'animal, avec dix hommes armés de » pieux, il tira son coup, & le tua sur » la place. On lâcha le second, de la » même maniere. Le tigre entra en » fureur; & comme il s'efforçoit de » s'élancer par-dessus la tête des gar- » des, on le tua au pied de la monta- » gne. Le troisieme ne fut pas plutôt en » liberté, qu'il courut directement vers » la tente de l'empereur; mais on le » tua comme le précédent. Ensuite sa » Majesté fit servir un souper splendide, » après lequel un officier apporta à l'am- » bassadeur, de la part du monarque, » la peau du tigre qu'il avoit tué, com- » me lui appartenant par les loix de la » chasse.

» Comme les affaires qui nous avoient

» amenés à la Chine, étoient presque
» terminées, son Excellence se mit en
» état de retourner en Russie. L'em-
» pereur fit conduire dans notre hôtel
» les présens destinés pour sa Majesté
» Czarienne. Ils consistoient en deux
» tentures de tapisserie de soie très-
» riches, avec quantité de petites tasses
» d'or émaillées, plusieurs porcelaines
» incrustées de nacre de perles, diverses
» étoffes en fleurs très-bien brodées,
» & d'autres sur lesquelles étoit repré-
» senté le dragon à cinq griffes, un
» assortiment d'éventail, une caisse rem-
» plie de papier de la Chine, &c. On
» voit par la liste des présens que se
» firent réciproquement les deux Mo-
» narques, qu'ils préféroient les choses
» curieuses à celles de prix.

» Quelques jours après, le maître des
» cérémonies vint prendre l'ambassa-
» deur, pour le conduire à son audience
» de congé. L'empereur le reçut dans
» sa chambre à coucher, & lui fit l'ac-
» cueil le plus gracieux. Il l'assura de
» son amitié pour le Czar & de son
» estime pour lui. J'avois l'honneur d'ac-
» compagner son Excellence ; & j'eus
» la satisfaction d'observer attentive-

» ment tous les traits de sa Majesté.
» Je lui trouvai la taille un peu au-dessus
» dessus de la médiocre, plus remplie
» que ce qu'on appelle en Europe une
» taille dégagée, mais plus menue néan-
» moins que les Chinois ne la souhai-
» tent; le visage plein, & fort marqué
» de petite vérole; le front large, le
» nez petit, la bouche bien faite, &
» beaucoup d'agrément dans la partie
» inférieure du visage. Ses manieres
» avoient quelque chose de relevé, qui
» annonçoit sa grandeur avec toutes les
» apparences de la bonté. Telle étoit
» la figure du grand empereur de la
» Chine, Cang-Hi, dont on raconte
» d'ailleurs des choses admirables. Chan-
» Chi son pere, étant sur le point de
» mourir, fit appeller ses enfans, & leur
» demanda lequel d'entr'eux se croyoit
» assez fort pour soutenir le poids d'une
» couronne nouvellement conquise?
» L'aîné, âgé de neuf ans, s'excusa sur
» sa grande jeunesse, & pria son pere
» de disposer à son gré de sa succession.
» Cang-Hi le plus jeune, & qui n'étoit
» alors que dans sa septieme année,
» se mit à genoux devant le lit du Mo-
» narque mourant, & lui dit avec beau-

» coup de résolution : Mon pere, je me
» crois assez fort pour prendre sur moi
» l'administration de l'État. Je ne per-
» drai pas de vue les exemples de mes
» ancêtres; & je m'efforcerai de rendre
» la nation contente de mon gouverne-
» ment. Cette réponse fit tant d'impres-
» sion sur l'empereur, qu'il le nomma
» aussi-tôt pour lui succéder, sous la
» tutelle de quatre seigneurs de con-
» fiance, par les avis desquels il devoit
» se gouverner. Il ne tarda pas longtems
» à régner par lui-même, & prouva
» bientôt qu'il n'avoit pas trop pré-
» sumé de ses forces. Il renonça au
» vin, à la volupté, & à l'indolence.
» S'il prit plusieurs femmes, suivant la
» coutume de la nation, on ne le vit
» presque jamais avec elles pendant le
» jour. Depuis quatre heures du matin
» jusqu'à midi, il s'occupoit à lire les
» demandes de ses peuples, & à régler
» les affaires de l'Etat. Le reste du jour
» étoit donné aux exercices militaires &
» aux arts libéraux. Il y fit tant de pro-
» grès, qu'il devint capable d'examiner
» les Chinois sur leurs propres livres;
» les Tartares, sur les opérations de la
» guerre; & les Européens, sur les

» mathématiques. Il fit éclater son juge-
» ment & son courage, en arrêtant plu-
» sieurs conspirations, avant qu'elles
» fussent capables de troubler la tran-
» quillité de l'empire. Il étoit libéral en-
» vers les soldats, affable envers le peu-
» ple ; & un gouverneur justement
» accusé, n'échappoit jamais au châti-
» timent. A l'égard de sa religion, il a
» toujours eu de l'éloignement pour
» l'idolatrie. Il a lu quantité de livres
» Chrétiens, & a souvent fait présent
» de grosses sommes aux missionnaires,
» pour bâtir des églises.

» Après avoir reçu son audience de
» congé, notre ambassadeur passa en-
» core quelques jours à Péking. Il se
» rendit au bureau des affaires étran-
» geres, où on lui remit une lettre de
» l'empereur de la Chine pour le Mo-
» narque Russien. Le ministre lui dit
» qu'il devoit la regarder comme un
» témoignage signalé de l'amitié de son
» maître pour sa Majesté Czarienne ;
» qu'il n'écrivoit à aucun prince ; ou
» que, s'il le faisoit, ce n'étoit que dans
» le cas où il étoit de leur donner des
» ordres comme à ses sujets. Pour en-
» tendre ceci, il faut sçavoir que lorf-

» que les souverains de l'Asie & de l'Eu-
» rope envoient des ambassadeurs à la
» Chine, leurs états sont aussi-tôt en-
» régistrés au nombre des tributaires
» de l'empire ; & on croit leur faire
» beaucoup d'honneur ; car on traite
» ici les étrangers de Barbares. Les
» Russes ont eu assez de peine de faire
» changer à leur égard cette odieuse
» dénomination.

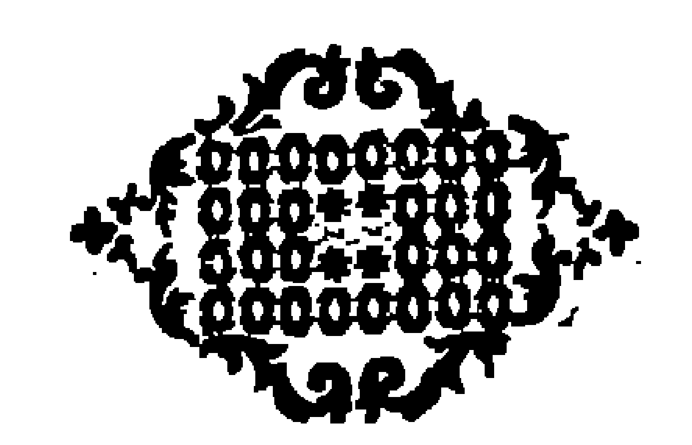
» L'original de la lettre de l'empe-
» reur au Czar étoit en Chinois ; & l'on
» en fit une copie en langue Tartare.
» Elle formoit un long rouleau qu'on
» enveloppa d'une piéce d'étoffe de
» soie jaune. On l'attacha au bras d'un
» homme, qui la porta en pompe de-
» vant l'ambassadeur. Toutes les per-
» sonnes que nous rencontrâmes à che-
» val, mirent pied à terre & se tinrent
» debout ; par où l'on peut juger du
» respect qu'ont les Chinois pour tout
» ce qui appartient à l'empereur. »

C'est ici, Madame, que finit la relation de M. de Bremend : l'histoire de cette ambassade vous donnera une idée suffisante de la maniere dont on reçoit à la Chine les envoyés des princes de l'Europe. Si quelquefois on ne leur fait

pas un accueil favorable, c'est presque toujours la faute des ambassadeurs, qui font difficulté d'étudier & d'observer le cérémonial du pays, ou qui ont été mal exercés. S'ils manquent à quelque formalité le jour de l'audience, l'empereur s'en tient offensé ; témoin un ambassadeur Moscovite, qui ayant mal retenu sa leçon, le monarque Chinois s'en plaignit en ces termes, dans une lettre qu'il écrivit au Czar, & que les Jésuites traduisirent en latin : *Legatus tuus multa fecit rusticè.*

Je suis, &c.

A Péking, ce 21 Mars 1745.



LETTRE LXV.

SUITE DE LA CHINE.

M. De Bremend ne nous quitte plus; il eſt de toutes nos viſites & de toutes nos promenades; il s'eſt offert d'être notre conducteur & notre guide. Il nous mena hier dans une des plus belles imprimeries de Péking. Le nombre n'en eſt pas fixé comme à Paris. Mais il s'en faut bien qu'elles ayent la perfection de celles d'Europe. On croit que cet art a été connu des Chinois le dixieme ſiécle de l'ére chrétienne, c'eſt-à-dire, près de quatre cens ans avant qu'il le fût parmi nous; & peut-être leur ſommes-nous redevables de cette invention; en effet, leur imprimerie n'eſt qu'une gravure ſur des planches de bois, telle que Guttemberg la pratiqua le premier à Mayence. Il faut même obſerver que, dans les commencemens, nous n'imprimions que d'un côté, comme on fait encore aujourd'hui à la Chine. Il nous convenoit de changer cette ma-

niere, & aux Chinois de la conserver. Comme nos langues d'Europe ne sont composées que de vingt-quatre lettres, qui, au moyen de leurs combinaisons, peuvent former de gros volumes, il suffit aussi, dans nos imprimeries, d'avoir une certaine quantité de caracteres que les ouvriers arrangent sur une planche, & qu'ils en retirent après l'impression, pour former une nouvelle table. Le génie de la langue Chinoise ne permet pas d'employer cette méthode. Imaginez-vous en effet, Madame, dans quelle dépense [illegible]oit la fonte de quarante à cinqua[illegible] caracteres, dont cette langue e[illegible]posée. Ainsi ces peuples ont dû prendre une autre route; & voici celle qu'ils suivent.

Les auteurs font transcrire leurs ouvrages par un excellent écrivain, sur un papier mince & transparent. Le graveur colle chacune des feuilles sur une planche de bois dur & poli; & avec un burin, il suit les traits, & taille les caracteres en relief, abbatant tout le reste du bois sur lequel il n'y a rien de tracé : ainsi la beauté de l'impression dépend, en partie, de la perfection du manuscrit. C'est de cette maniere que

que se font, parmi nous, les vignettes & les caracteres en bois. Ce qu'il y a de commode dans cet usage, c'est que l'auteur n'a point d'épreuve à corriger si son original ou sa copie sont exacts, & qu'on ne dépense point de papier inutilement; on n'imprime qu'à proportion du débit; & les planches subsistent toujours. On ne peut nier cependant, que cette méthode ne soit sujette à quelques inconvéniens, vu la nécessité où l'on se trouve de multiplier les formes, sans pouvoir remettre en œuvre les mêmes caracteres. Quand les planches sont gravées, le papier coupé & l'encre prête, un seul homme, sans se fatiguer, peut tirer chaque jour, près de deux mille feuilles. On ne se sert point de presses dans les imprimeries Chinoises; les planches qui sont d'un bois fort mince, ne résisteroient pas au poids de ces machines. On a deux brosses, dont l'une est trempée dans de l'encre pour noircir les caracteres; & l'autre, qui est oblongue & douce, sert à presser le papier qui ne se mouille pas, comme dans nos imprimeries; on l'applique à sec sur la forme. L'encre dont on imprime est faite avec de la suie

de

de l'eau-de-vie, de l'eau ſimple, & de la colle de bœuf. Les Chinois n'impriment que d'un côté à cauſe de la nature du papier : ils couvrent leurs livres d'un carton gris, de ſatin, de taffetas, ou de brocard ſemé de fleurs d'or & d'argent.

Ces peuples ne connoiſſoient point l'horlogerie, avant l'arrivée des miſſionnaires. Ils ont des cadrans ſolaires, & d'autres meſures pour régler le tems. Une des plus remarquables pour ſa préciſion, eſt celle-ci. On a de petites paſtilles parfumées, de figure conique, qui brûlent pendant la nuit. Elles ont des diviſions qui ſervent à diſtinguer les différentes veilles. Ceux qui veulent ſe lever à une heure marquée, ſuſpendent avec un fil, un petit poids de métal à une certaine diviſion. Lorſque la flamme a brûlé le fil, le poids tombe dans un baſſin de cuivre, & les éveille par le bruit. Ces paſtilles ſont compoſées de bois de ſenteur, réduit en poudre, & dont on fait une pâte en y mêlant quelque matiere inflammable.

Quand une montre ſe dérange, à la Chine, on dit qu'elle eſt morte; les miſſionnaires la raccommodent & la

rendent comme une marchandise nouvelle. Nous avons ici un Jésuite Allemand, qui excelle dans l'art de l'horlogerie; ce talent le met à portée de lier connoissance avec les personnes de distinction, qui protegent ses confreres. Ils ont beaucoup d'ennemis à la Chine; mais le titre de *gens de cour* que portent les Jésuites, leur donne de la considération parmi le peuple. La grande liaison qu'on me voit entretenir avec eux, m'attire des égards que je dois à la faveur dont ils jouissent auprès des grands. Aussi avons-nous la liberté de pénétrer par-tout sous leurs auspices, & peut-être un peu aussi sous la protection de M. de Bremend. Ce bon Suédois nous mena derniérement dans une maison de campagne auprès de Péking, chez un de ses amis. Il y avoit ce jour-là beaucoup de monde; car la bonté naturelle du maître du logis lui fait recevoir toutes sortes de gens. Je fus surpris néanmoins d'y trouver deux personnes qui ne seroient admises en France, dans aucune société. L'un étoit un eunuque, qui, après avoir servi longtems dans le serrail du premier ministre, venoit d'obtenir sa liberté, & d'é-

tre rendu au commerce des hommes. Je vous avoue, dis-je à M. de Bremend, que je ne conçois pas comment on peut avoir chez soi des êtres de cette espece, qui, chargés du plus vil emploi qui soit parmi les humains, font consister leur honneur à garder les femmes des autres, & se rendent méprisables par leur fidélité même. On ne les regarde pas ici des mêmes yeux, répondit M. de Bremend : les grands de la Chine, à l'exemple des autres Asiatiques. ont des eunuques qui leur servent de conseillers & de confidens; ce qui n'empêche pas, continua-t-il, que je ne pense comme vous de ces hommes arrachés à la nature, & qui, devenus le rebut des deux sexes, rendent plus de femmes malheureuses, qu'ils ne rassurent de maris. La castration est ici une espece de commerce; & on la pratique avec tant de dextérité, qu'il y a peu de gens qui en meurent. J'ai connu un homme qui ne sçachant que devenir, se vendit pour être eunuque, & se fit faire l'opération; mais on aime encore mieux se faire esclave.

L'esclavage est un état moins dur à la Chine qu'ailleurs. L'autorité des maîtres

ſe borne aux devoirs ordinaires du ſervice ; & s'il étoit prouvé qu'ils euſſent abuſé de leur pouvoir, pour prendre des libertés criminelles avec les femmes de leurs eſclaves, rien ne pourroit les garantir de leur ruine. Ceux-ci, de leur côté, ſont d'une fidélité ſinguliere ; & leur attachement eſt inviolable pour leurs patrons. S'ils s'enrichiſſent par leur induſtrie, les maîtres n'ont pas droit d'envahir leurs biens ; ils ſe contentent d'en tirer de gros préſens.

L'autre perſonne que je fus étonné de voir en bonne compagnie, eſt un de ces hommes qui préſident aux lieux de proſtitution, & louent leurs maiſons aux filles publiques. Sur la porte de leur appartement eſt écrit, en gros caracteres, le prix qu'elles exigent, ſelon leur beauté & leurs talens. Le galant paye ce qui eſt taxé ; & tout ſe paſſe ſans bruit & ſans ſcandale. Au reſte, ces maiſons ne ſont que pour le bas peuple ; un homme tant ſoit peu jaloux de ſa réputation, n'oſe y entrer. Ce qu'il y a de remarquable, c'eſt que la police de ces maiſons eſt ſpécialement confiée aux ſacriſtains & aux tréſoriers des égliſes.

Je demandai à M. de Bremend, si parmi tout ce monde que je voyois chez son ami, il y avoit des avocats, des procureurs, des gens de plume ? Rien de tout cela, me dit-il, n'est connu dans ce pays. Chacun plaide sa cause devant le magistrat, & l'affaire est jugée sur le champ : celui qui a tort, évite rarement la bastonnade. Le gouvernement Chinois seroit peut-être le plus beau de l'univers, sans cette affreuse coutume d'assujettir au bâton les ordres les plus respectables de l'Etat, comme la classe la plus vile des citoyens, & cela, pour des causes quelquefois très-legeres.

Dans ce moment, je vis entrer un homme pour lequel on parut avoir beaucoup de considération. C'étoit un Lettré de la famille de Confucius, qui, comme je vous l'ai dit, Madame, a plus de deux mille ans de noblesse. L'empereur nomme toujours un docteur de cette race, pour être gouverneur de Kio-Téou, l'illustre patrie de ce philosophe. Desirant fort d'avoir l'honneur de converser avec le plus ancien gentilhomme de l'univers, je m'approchai du nouveau venu, avec les égards dûs à son nom & à sa naissance. Je le trou-

vai aussi honnête & aussi instruit, que devoit l'être un descendant du législateur de la Chine. Ses questions roulerent d'abord sur l'objet de mes voyages. Sans doute, me dit-il, que l'amour de la sagesse vous a déterminé à quitter votre patrie, & à renoncer aux douceurs d'une vie tranquille. J'ambitionne votre sort; mais je serois peut-être le premier Chinois qu'un pareil motif auroit attiré hors de son pays. En supposant même que nous en eussions le desir, nos loix s'y opposent; & il est défendu à tout sujet de l'empire, de voyager chez les autres nations, pour quelque cause que ce puisse être, à moins d'une permission ou d'un ordre exprès du souverain ou du gouvernement. La plûpart de nos compatriotes, qui se trouvent répandus en divers endroits des Indes, pour faire leur commerce, sont de la postérité de ceux qui aimerent mieux abandonner la Chine, lorsque nos vainqueurs s'en rendirent maîtres, que de se laisser couper les cheveux. Un semblable motif ne m'engagera jamais à quitter ma patrie; mais j'aimerois à m'instruire, en parcourant comme vous les diverses contrées de

l'univers. Je suis né, à la vérité, dans un royaume florissant; mais je n'ai jamais cru, comme plusieurs de mes concitoyens, que les bornes de notre empire fussent celles de nos connoissances. J'ai lu plusieurs de vos écrits traduits en notre langue par vos missionnaires: j'ai sur-tout fait une étude particuliere de ceux que vous appellez vos livres sacrés: ils me donnent la plus grande idée de vos loix, de votre religion & de votre morale. Nous avons, comme vous, nos saintes écritures; & nous regardons leurs auteurs comme des gens inspirés du ciel. Nous en distinguons de plusieurs classes, suivant le degré d'autorité que nous leur attribuons. Nous en comptons cinq du premier ordre, pour lesquels nous avons la même vénération, que vous pour votre Bible. J'ai même cru y trouver, pour le genre & la distribution des matieres, quelques ressemblances avec les livres de Moïse & de vos autres écrivains sacrés. C'est un mélange de mysteres, de préceptes religieux, d'ordonnances légales, de poësies allégoriques, & de faits curieux concernant l'histoire de notre nation. Le premier de ces livres que

nous attribuons à Fo-Hi, notre fondateur, n'eſt qu'une table de figures hieroglyfiques, avec des explications & des commentaires tirés de divers auteurs, & principalement de Confucius, dont j'ai l'honneur de deſcendre. C'eſt le premier auteur qui ait débrouillé cet ouvrage myſtérieux. Il en rapporta toute la doctrine, partie à la nature des élémens, partie aux mœurs, & à la maniere de gouverner les hommes. Le ſecond livre contient l'hiſtoire des trois premieres dynaſties, avec de beaux préceptes & d'excellentes maximes de conduite. Le troiſieme eſt un recueil de poëſies, tantôt impies, tantôt dévotes ; tantôt libertines & tantôt morales. Le peuple, accoutumé à reſpecter tout ce qui porte un caractere ſacré, ne s'apperçoit point de l'irreligion & du libertinage de ces poëſies. Le quatrieme & le cinquieme livre ont été compilés par Confucius, mon illuſtre aïeul. L'un eſt purement hiſtorique ; l'autre traite des rites, des uſages, des cérémonies légales. & des devoirs de la ſociété civile.

Nous fûmes interrompus, au milieu de notre entretien, par un médecin

qui nous parla beaucoup de la puissance de son art. Pourquoi, lui dis-je, êtes-vous si contraires à la saignée, même dans les fiévres les plus violentes, tandis que nos médecins d'Europe la conseillent dans les maladies même les plus legeres? C'est, répondit le docteur Chinois, qu'il en est de la fiévre, comme d'un pot qui bout; nous aimons mieux diminuer le feu, que la liqueur qu'il contient, de peur qu'il ne bouille encore plus vîte. Le discours tomba sur différens arbustes, qui entrent dans la composition des remedes. Je saisis cette occasion de m'instruire au sujet d'une racine singuliere par les vertus qu'on lui attribue. On prétend qu'elle a quelque ressemblance avec les parties viriles, & que c'est la raison qui l'a fait appeller *gin-seng*, ou représentation d'homme. Les propriétés de cette plante sont admirables; & les Chinois y ont recours dans toutes leurs maladies, comme à la derniere ressource. Point de diarrhée, de foiblesse d'estomac, de dérangement d'intestins, d'engourdissemens, de paralysie, de convulsions, qui ne cédent au gin-seng. Il est merveilleux, selon eux, pour réta-

blir d'une maniere surprenante, les forces affoiblies, faciliter la respiration, purifier le sang, augmenter l'humide radical, ranimer les vieillards, les agonisans, retarder la mort, réparer dans un instant, la perte que procurent les plaisirs de l'amour, & les inspirer aussi-tôt. Notre médecin m'a raconté, à ce sujet, des choses incroyables. Cette derniere vertu rend ce remède infiniment précieux aux Chinois & à tous nos voluptueux d'Europe. Aussi les Hollandois, qui l'achetent aux poids de l'or, en font-ils un commerce très-lucratif. Un missionnaire épuisé par ses fatigues apostoliques, trouve dans cette racine une ardeur nouvelle qui le porte à de plus grands travaux. Des qualités si admirables l'ont fait appeller *le simple spiritueux*, *le pur esprit de la terre*, *la graisse de la mer*, *le véhicule de l'immortalité*. Elle croît principalement dans la province de Chan-Tong & dans la Tartarie Chinoise. L'empereur envoie tous les ans un détachement de dix mille hommes pour cueillir cette plante, dont la récolte est interdite aux particuliers, sous peine de prison. Après que cette armée d'herboristes s'est par-

tagé le terrein sous divers étendards, chaque troupe, au nombre de deux cens, s'étend sur une même ligne jusqu'à un point marqué. Ils cherchent ensuite avec soin la plante en question; & de cette maniere ils parcourent pendant un certain nombre de jours, l'espace qui leur est assigné. Les lieux qui produisent le gin-seng, sont environnés d'une barriere, autour de laquelle des gardes rodent continuellement, pour empêcher les Chinois d'aller chercher cette racine. Mais quelque vigilance qu'on y apporte, l'avidité du gain leur fait trouver le secret de se glisser dans ces déserts, & leur ferme les yeux sur le danger qu'ils encourent. La tige du gin-seng, hérissée d'une espece de poil, est d'ailleurs fort unie, assez ronde, & d'un rouge foncé, excepté dans la partie basse, où elle blanchit un peu, à cause du voisinage de la terre. Elle s'éleve à la hauteur d'environ dix-huit pouces: vers sa cime elle pousse des rameaux, d'où naissent des feuilles oblongues, menues, cotonneuses, & dentelées dans leur contour. Parmi les différentes manieres de faire usage de cette racine, voici celle que je crois la plus

usitée. Lorsqu'elle est séche, on met de l'eau dans un vase, on la fait bouillir, & l'on y jette le gin-seng qu'on a coupé en petits morceaux. On couvre bien le vase ; & quand l'eau qui étoit bouillante, est devenue tiéde, on la boit, comme du thé, le matin avant que d'avoir mangé. On garde le gin-seng ; & le soir, on fait bouillir de l'eau encore une fois ; mais on n'en met qu'à la moitié du vase ; on y jette le même gin-seng ; on le couvre ; on le laisse infuser, comme ci-dessus ; & on le boit de même. On fait ensuite sécher cette même racine au soleil ; & si l'on veut, on peut encore la faire infuser dans du vin, & en user. Cette plante est si estimée, dit M. de Bremend, que l'empereur crut faire un grand présent au Czar, que de lui en envoyer deux livres. A l'égard des vertus extraordinaires qu'on lui attribue, je crois qu'il y a beaucoup d'exagérations, continua-t-il ; car je n'ai jamais pu les découvrir, quoique j'en aie fait usage dans toutes les occasions où on la dit si merveilleuse. Je n'ajoûte pas plus de foi, continua-t-il encore, à ce qu'on raconte d'un certain lézard qu'on appelle tantôt

dragon de muraille, parce qu'il se glisse le long des murs; & tantôt *garde du palais*, ou *garde des dames*, parce qu'il sert, dit-on, à éprouver & à conserver la chasteté des femmes. On prétend que les empereurs de la Chine ont coutume de frotter le poignet de leurs concubines d'un onguent composé de la chair de cet animal; & on suppose que cet onguent leur imprime une marque qui ne s'efface point, tant qu'elles sont chastes; mais qui disparoît lorsqu'elles ont fait quelque bréche à leur honneur. Notre docteur, plus crédule qu'on ne l'est dans sa profession, soutint que le fait étoit très-véritable, & en cita plusieurs exemples.

Ces différentes conversations nous conduisirent à l'heure du dîner. La liberté de la campagne fit supprimer une partie des cérémonies; & tous les convives furent très-gais. J'étois à côté d'un marin, qui me parut de bonne humeur. Je fis tomber le discours sur la navigation des Chinois; & il me parla de sa profession en homme instruit, & sur-tout en homme de bon sens. Notre marine, comme vous l'avez pu remarquer, est

très-imparfaite, me dit-il, soit par la façon de construire les vaisseaux, soit par la maniere de les gouverner. Nos gros navires ne sont proprement que des barques plates, avec un grand mât, auquel on en ajoûte quelquefois un fort petit. Vous avez encore pu voir, qu'au lieu de voiles de chanvre, nous ne nous servons communément que de nattes de cannes, très-difficiles à manier. Nos ancres ne sont point de fer, comme les vôtres, mais de bois. Nos bâtimens sont lourds, & voguent lentement; aussi ne faisons nous jamais de voyages de long cours. Nous voyons tous les jours des vaisseaux Européens; nous en admirons la construction; celle des nôtres est mauvaise, dangereuse pour la navigation, peu commode pour les mariniers; cependant nous ne quittons point notre ancienne maniere de construire; nous croyons que ce seroit un crime d'y rien changer, & que la majesté de l'empire en seroit blessée; comme si la grandeur d'un Etat dépendoit de la conservation des vieilles erreurs.

Il est vrai, lui dis-je, que notre marine est bien supérieure à la vôtre; mais

si nous l'emportons sur vous par notre navigation sur la mer, il faut convenir que sur les rivieres & sur les canaux, vous avez une adresse particuliere qui nous manque. Avec très-peu des matelots, vous conduisez des barques aussi grandes que nos vaisseaux; & votre maniere de naviger sur les torrens, a quelque chose de surprenant & d'incroyable. Vous forcez la nature, & vous voyagez hardiment dans des endroits que nous n'oserions regarder sans frémir.

Parmi les différens mets qui furent servis sur notre table, il y avoit de ces nids d'oiseaux, dont je vous ai parlé tant de fois. Ils sont admirables pour les sausses, & bons pour la santé, quand on y mêle du gin-seng. On prend une poule, on la vuide bien, & on la nettoie; puis on a de ces nids qu'on amollit avec de l'eau, & qu'on déchire par petits filets. On coupe aussi du gin-seng par petits morceaux; & l'on fait entrer le tout dans le corps de la poule dont on coupe le fondement. On la met ensuite dans une porcelaine couverte; & on la fait bouillir au bain-marie dans une marmite pleine d'eau, jusqu'à ce

qu'elle ſoit cuite ; après quoi, on laiſſe la marmite ſur des cendres chaudes pendant toute la nuit ; le matin, on mange poule, gin-ſeng & nids d'oiſeaux ſans ſel ni vinaigre ; & les Chinois trouvent ce mets délicieux.

Après notre diner qui finit d'aſſez bonne heure, parce que les Chinois ſe mettent à table avant midi, on nous propoſa une partie de promenade dans quelques maiſons de plaiſance des environs. Tout ce que la vie champêtre a de beautés, de ſimplicité & d'agrémens, y eſt reſſemblé, & y paroît plutôt l'effet de la nature, que l'ouvrage de l'art. De petites rivieres d'une belle eau, dont les bords ſont ombragés par de grands arbres, coulent autour de ces maiſons & en forment l'enceinte. Il s'y trouve auſſi des étangs, des bois, des pâturages, des potagers, des vergers délicieux, & des terres labourées. Quoique les Chinois ayent des carrieres de marbre en très-grande quantité, je n'ai pas vu une ſeule ſtatue dans les jardins des grands ſeigneurs, ni même dans ceux de l'empereur. De tous les arts, la ſculpture eſt celui qu'ils connoiſſent le moins. Leurs peintres s'atta-

chent principalement au paysage ; & ils imitent parfaitement la nature. Le frere Attiret qui est ici le peintre de la cour, me dit plusieurs fois, qu'il lui avoit fallu, pour ainsi dire, oublier tout ce qu'il avoit appris en Europe. En effet, Madame, pour se conformer au goût de la nation & aux idées de l'empereur, il a été obligé de se faire une nouvelle maniere de peindre ; c'est-à-dire, qu'on ne lui demande aucune composition pittoresque, mais seulement des arbres, des oiseaux, des poissons, des animaux de toute espece, & rarement de la figure : encore faut-il que toutes ces bagatelles soient vues du monarque, dès le premier coup de crayon ; qu'il les critique, les fasse changer, réformer ; qu'il dirige la main, l'œil, les lumieres d'un artiste condamné à ne pas marquer la moindre envie de contredire. Ne croyez vous pas, Madame, que cette patience, que cet esclavage des talens entrent aussi dans le nombre de sacrifices que l'esprit de zèle, & les intérêts de la religion inspirent aux missionnaires ?

Nous reprîmes le chemin de Péking le long de la riviere, où nous vîmes

plusieurs grandes plantations de tabac, qui rapportent aux Chinois un profit considérable; car indépendamment de la consommation qui s'en fait dans le pays, où les personnes de tout rang & de tout sexe fument, on en envoie une grande quantité chez les Tartares qui le préferent à tout autre. La fumée en est fort douce; & il a un goût tout différent du nôtre. Les Chinois en connoissent l'usage depuis plusieurs siécles.

En entrant dans la ville, nous trouvâmes les rues embarrassées par la populace assemblée au passage des Coréens. Vous sçaurez, Madame, que les habitans de la péninsule de Corée, qui sont tributaires de la Chine, envoient tous les ans, au mois de Mars & au mois d'Août, quarante ou cinquante personnes, tant pour payer le tribut à l'empereur, que pour faire leur commerce. Ils y apportent toutes sortes de marchandises de leur pays; & quoiqu'il faille presque les considérer comme une même nation avec les Chinois, &, en quelque maniere, comme leurs sujets, ils ne jouissent pas de la moindre liberté, pendant leur séjour à Péking.

Toute communication leur est interdite, tant avec les étrangers, qu'avec les gens du pays, excepté pour ce qui regarde leur commerce. Dès qu'ils sont arrivés dans la capitale, on nomme deux Mandarins qui se rendent à leur quartier, pour observer ceux qui y entrent & qui en sortent, & s'informer du sujet qui les y amene. On affiche au coin de toutes les rues voisines, un édit de la cour, portant défenses d'entrer chez eux, sans la connoissance des magistrats députés pour cet effet. On fait même poster des gardes autour de leurs maisons, pour empêcher toute correspondance avec eux. Lorsqu'ils sortent pour quelques affaires, les gardes les suivent avec de grands fouets, pour que personne ne leur parle; & ils n'osent aller dans aucune maison sans leur permission. C'est une commission fort lucrative, que celle des Mandarins qui veillent sur eux; car, comme ils ne peuvent trafiquer qu'avec une certaine compagnie, ces magistrats tirent des sommes immenses des Coréens & de la compagnie même.

Le royaume de Corée, dont les habitans sont traités avec tant de mé-

pris à la Chine, étoit naturellement la route que je devois prendre pour me rendre au Japon; mon dessein même étoit de profiter du retour des députés; mais le pere Gaubil, Jésuite François, chargé d'une commission pour la province de Fo-Kien, vient de m'engager à l'accompagner dans ce voyage. Ce missionnaire célébre, correspondant de l'académie royale des sciences de Paris, & membre de celle de Pétersbourg, demeure, depuis près de vingt ans, à Péking. Il y est chargé par la cour, de toutes les traductions, soit du latin, ou de quelques autres langues Européennes en Tartare, soit du Tartare en Latin, en François, &c. Outre l'avantage de voyager avec un homme qui a la confiance du gouvernement, deux autres raisons me détermineront à le suivre. La premiere est le départ de M. Des Roches & de mon Anglois qui doivent retourner incessamment à Canton, & s'embarquer avec le pere Gaubil dans un vaisseau Portugais, prêt à faire voile pour l'isle de Formose. La seconde est la difficulté de pénétrer au Japon, sans le secours des Hollandois. On m'assure que

je trouverai à Canton un vaisseau de Batavia, chargé pour Nangasaqui.

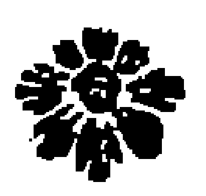
Voici donc, Madame, la derniere Lettre que je vous écrirai de la Chine; & je ne dissimulerai pas que c'est avec regret que je me vois au moment de quitter ce beau pays. Tout ce qui peut rendre une nation respectable, semble concourir à faire des Chinois le premier peuple de l'univers. On a vu finir les plus anciens empires; la Chine seule, semblable à ces grands fleuves qui roulent constamment leurs eaux avec majesté, n'a rien perdu de son éclat & de sa splendeur. Si elle a été quelquefois troublée par des guerres intestines; si la succession au trône a été interrompue par une domination étrangere, ces intervalles de trouble ont été courts; & cette heureuse monarchie a trouvé dans la sagesse & l'excellence de ses loix, une prompte ressource à ses malheurs. La derniere révolution arrivée en 1644, en soumettant la Chine aux Tartares, ne fit qu'accroître la puissance & l'étendue de cet empire, puisqu'elle ajoûta à ses anciennes possessions une partie considérable de la grande Tartarie. Ainsi ce royaume s'est aggrandi,

moins par la voie des conquêtes, que par la réputation de son gouvernement, & ses propres disgraces. Il est aujourd'hui au plus haut point de grandeur où il se soit trouvé depuis sa fondation; & sa domination plus vaste que jamais, s'est affermi par les plus solides fondemens. Il jouit au-dedans d'une paix profonde, qui, depuis un siécle, n'a été troublée par aucune guerre intestine. Au-dehors, depuis sa réunion avec les Tartares, il n'a presque plus d'ennemis à combattre. Joignez à ces avantages politiques la situation la plus heureuse, & la plus nombreuse population. Presque toute la Chine est coupée de lacs, de rivieres & de canaux qui, contribuant à la fertilité des campagnes, favorisent le transport & procurent la circulation des marchandises. Il y a de ces lacs qui ont jusqu'à quatre-vingt lieues de circuit, & de ces rivieres qui traversent l'empire dans toute son étendue. Les uns & les autres sont, à proportion, aussi peuplés que la terre ferme; car par-tout où l'on a bâti une ville sur le bord d'un fleuve, d'un lac & d'un canal, on voit s'élever du milieu des eaux, une autre ville flottante,

formée d'une infinité de barques qui contiennent un peuple innombrable, gouverné par un même maître, régi par les mêmes loix. Ces loix respectables embrassent tout ce qui regarde les différens états : elles réglent les décisions des juges, les édits du prince, les démarches des courtisans, la conduite des gouverneurs, & la discipline des troupes. Elles rendent le souverain pere de ses sujets, & l'empêchent d'en être le tyran. Cependant elles ne diminuent rien de sa gloire & de ses droits ; elles lui donnent en abondance des domestiques, des esclaves, des femmes, des richesses. Enfin elles lui accordent avec profusion tout ce qui convient à la majesté royale ; & ce qu'il y a de plus beau & de plus admirable, c'est que tous ces biens ne sont point acquis par le malheur des peuples.

Je suis, &c.

A Péking, ce 29 Mars 1745.



LETTRE LXVI.

FORMOSE ET ISLES VOISINES.

JE ne vous parlerai, Madame, ni de notre embarquement, ni des détails de notre navigation jusqu'aux isles de Le-Kieou, où nous fûmes jettés par un coup de vent. Ces isles, placées entre la Corée, l'isle Formose & le Japon, sont au nombre de trente-six, & soumises à un seul roi. Ce pays ne m'est point inconnu, dit le P. Gaubil; l'empereur Cang-Hi y envoya, en 1719, un ambassadeur qui fit imprimer à son retour la relation de son voyage. Il est le premier, ajoûta le Jésuite, qui ait donné de cet Archipel, une connoissance juste & détaillée; & il mérite, à cet égard, d'autant plus de créance, qu'étant sur les lieux, il a examiné & rapporté avec soin, ce qu'il a vu de curieux & d'intéressant. J'ai lu l'ouvrage, continua ce missionnaire; & j'en ai tiré de quoi faire un Mémoire qui se trouve précisement dans

dans les papiers que je porte avec moi; vous pourrez les lire, quand vous n'aurez rien de mieux à faire : je vous permets même de copier tout ce qui pourra vous convenir. Je profitai de l'offre; & voici en abrégé ce que contient cet écrit.

L'isle la plus considérable de cet Archipel, celle où le monarque fait sa résidence, se nomme *Lieou-Kiéou;* les autres ont chacune un nom particulier. L'origine fabuleuse des peuples de ce royaume, est qu'anciennement un homme & une femme naquirent dans le grand vuide. De ce mariage vinrent les habitans de l'isle, où vingt-deux dynasties ont régné successivement; & leur durée est de dix-huit mille ans. Telle est l'antiquité que ces peuples s'attribuent, & dont ils sont extrêmement jaloux. Mais ce ne fut qu'au commencement du septieme siécle de l'ére Chrétienne, que l'empereur, qui régnoit alors à la Chine, envoya reconnoître la situation de ces isles, avec ordre au souverain de lui faire hommage. La proposition fut mal reçue; & le monarque Chinois fit embarquer dix mille hommes de troupes. Le roi de Lieou-Kiéou fut tué dans un combat;

les vainqueurs pillerent, brûlerent la ville royale, firent plus de cinq mille esclaves, & reprirent la route de leur pays. Les autres empereurs abandonnerent leurs prétentions sur ces insulaires ; & ce ne fut qu'à la fin du quatorzieme siécle, que ces derniers se rendirent volontairement tributaires des Chinois. Depuis ce tems-là, leurs rois ont toujours reçu de l'empereur l'investiture de leurs Etats. Voici quel en est le cérémonial. Dès que le prince régnant a rendu les derniers soupirs, celui qui doit lui succéder, en donne avis à l'empereur de la Chine. Les Insulaires n'attendent pas sa réponse pour reconnoître leur souverain ; mais à la cour de Péking, ce n'est qu'après l'installation faite par ordre de l'empereur, qu'on lui accorde le titre de roi. Le tribunal des rites présente au monarque Chinois un sujet capable d'exercer avec dignité les fonctions d'ambassadeur. Le prince lui donne les instructions qu'il juge nécessaires, lui fait remettre les présens destinés au nouveau roi, & l'envoie avec un cortége de trois à quatre cens personnes. A la premiere nouvelle de l'arrivée de l'ambassadeur, les prin-

ces, les grands, les Mandarins de l'isle vont le recevoir en habit de cérémonie, & le conduisent avec grand appareil, au palais qui lui est préparé. Tout est réglé pour son entretien & celui de sa suite. Après avoir pris quelque repos, il se rend à la grande salle du palais, & se place sur une magnifique estrade. Un Mandarin donne le signal; &, à l'instant, tous les grands du royaume font les neuf prosternations pour saluer l'empereur de la Chine, représenté par son envoyé. Celui-ci est debout; & après la cérémonie, il leur fait une profonde révérence. On vient ensuite, de la part du roi, le féliciter sur son heureuse arrivée; & le reste du jour se passe en repas, en fêtes & en réjouissances publiques. Le lendemain, il se rend avec un grand cortége à la salle royale, où sont les tablettes des rois morts. Le prince s'y trouve, mais comme un simple particulier. L'ambassadeur fait au nom de son maître, les formalités Chinoises, pour honorer le feu roi, prédécesseur du monarque régnant. Celui-ci recommence les neuf prosternations pour remercier l'empereur, & s'informer de l'état de sa santé. Il

ſalue enſuite ſon envoyé, & mange avec lui familiérement. Quant tout eſt réglé pour l'inſtallation, l'ambaſſadeur avec toute ſa ſuite, & un nombre infini de peuple, va au palais, où l'on a élevé une eſtrade pour le nouveau monarque, & fait lire à haute voix le diplôme, par lequel l'empereur ſon maître reconnoît pour roi de Lieou-Kiéou, le prince héréditaire. Cette déclaration eſt ſuivie d'une exhortation au nouveau roi, pour gouverner ſelon les loix; & au peuple, pour être fidele à ſon ſouverain. Après la lecture de ces lettres-patentes, elles ſont préſentées au monarque qui les remet à ſon miniſtre, pour être gardées dans les archives de la couronne; enſuite le roi, les princes & les grands de l'Etat font de nouveau, & pour la troiſieme fois, les neuf proſternations. Alors le prince aſſis ſur ſon trône, reçoit l'hommage de ſes ſujets; & ce jour finit par un feſtin ſplendide que l'on donne à l'ambaſſadeur. Le lendemain, le monarque lui fait une viſite. Son Excellence le reçoit avec reſpect à la porte de ſon hôtel, & le conduit à la grande ſalle. Là ce prince ſe met à genoux, pour ſaluer l'empereur;

enſuite il fait à ſon envoyé l'honneur de lui offrir lui-même du vin & du thé. Celui-ci le refuſe, préſente la taſſe au roi, en prend une autre, & ne boit qu'après le prince. Le roi s'en retourne dans ſon palais, & nomme un ambaſſadeur pour aller à la cour de Péking remercier ſa Majeſté impériale.

On rapporte d'un de ces princes, une action dont on trouve peu d'exemples. Il aſſembla les grands de ſon royaume, afin de prendre pour miniſtre celui qu'ils jugeroient le plus digne de cette place. Ils propoſerent le gouverneur d'une ville : le roi le fit venir, le mit à la tête de ſon conſeil ; & connoiſſant enſuite par lui-même toute ſa capacité, il le déclara roi, ne ſe réſervant pour lui & pour ſes enfans, qu'un médiocre apanage.

La plûpart des autres régnes n'offrent rien de remarquable. L'article de la religion, des mœurs & des uſages de ces inſulaires eſt plus intéreſſant. Il y a environ neuf cens ans, que les Bonzes de la ſecte de Foë paſſerent de la Chine dans cet Archipel, où ils introduiſirent leur idolâtrie : c'eſt aujourd'hui la religion dominante à la cour,

parmi les grands, & dans le peuple. Quand ces insulaires font des promesses & des sermens, ils brûlent des odeurs, préparent des fruits, se tiennent debout avec respect devant une pierre, & proferent quelques paroles qu'ils croient mysterieuses. Dans les places publiques, dans les rues, sur les montagnes, on voit quantité de pierres destinées pour les promesses & les sermens de conséquence. Il y a des femmes consacrées au culte des esprits, sur lesquels elles s'attribuent une souveraine puissance; elles visitent les malades, prescrivent des remedes, & récitent des prieres.

La pluralité des femmes est permise dans cette isle; mais on ne peut contracter de mariage dans la famille dont on porte le nom, quoiqu'à un degré fort éloigné. Les femmes & les filles sont très-réservées : elles n'usent ni de fard, ni de boucles d'oreilles : elles ont de longues aiguilles d'or ou d'argent à leurs cheveux tressés au haut de la tête en forme de boule. Il y a peu d'adulteres, de meurtriers, de voleurs & de mendians dans ce pays.

Le respect pour les morts n'y est pas

moins grand qu'à la Chine ; le deuil y est aussi exactement gardé ; mais on n'y fait pas tant de dépense pour les enterremens & pour les sépultures. On brûle la chair du cadavre ; & l'on en conserve les ossemens. On met quelques odeurs & quelques bougies devant les défunts ; & il est des tems où l'on va pleurer sur leurs tombeaux.

On compte ici neuf degrés de Mandarins, comme à la Chine, également distingués par leurs habillemens. Plusieurs de ces places sont héréditaires ; il y en a d'autres qui sont réservées au mérite. Les laboureurs, les pêcheurs, ceux qui cultivent les jardins, ont la moitié du revenu des terres ; & comme les propriétaires sont encore obligés de fournir à certains frais, ils ne perçoivent guère que le tiers du produit de leur bien.

Les Mandarins, les grands, & même les princes ne peuvent avoir, pour leurs chaises, que deux porteurs ; le roi seul en a autant qu'il veut. Leurs équipages sont à la Japonoise, aussi-bien que leurs armes & leurs habits. En général, ils ont pris des Chinois & des Japonois, leurs voisins, ce qu'ils ont jugé de plus

commode. Le roi a de grands domaines; les salines, le soufre, le cuivre, l'étain, &c; c'est sur ces revenus, qu'il paye les appointemens des seigneurs & des Mandarins.

Il y a peu de procès pour les biens & les marchandises; presque point de douanes & d'impôts. Les femmes seules & les filles vont au marché; nul homme n'y paroît. Bas, souliers, huile, œufs, coquillages, poissons, poules, poulets, sel, sucre, poivre, herbages, elles vendent & achetent tout cela, ou par échange, ou en deniers de cuivre de la Chine & du Japon. Il y a des foires, des boutiques & des magazins pour le bois, les étoffes, les grains, les drogues, les métaux, les meubles, les bestiaux, &c. Toutes ces isles ont des manufactures de soie, de toile, de papier, d'armes; d'habiles ouvriers en or, argent, cuivre, fer, étain & autres métaux; un grand nombre de barques & de vaisseaux, non seulement pour se rendre d'une isle à l'autre, mais encore pour aller à la Chine, à Formose, au Japon, &c.

Il y a des tribunaux pour les affaires ecclésiastiques, civiles & criminelles,

les greniers publics, le commerce, les manufactures, la navigation, les édifices, la littérature, la guerre, &c. Les Bonzes, répandus dans le royaume, ont des écoles pour montrer à lire aux enfans. Les lettres qu'on s'écrit, les comptes, les ordres du roi sont en langage du pays, & en caracteres Japonois. Les livres de morale, d'histoire, de médecine, d'astronomie, &c, sont en lettres Chinoises. On y bâtit également dans le goût des deux nations; & sur la plûpart des édifices publics, on lit des inscriptions composées dans les deux langues.

Ces isles abondent en tout ce qui est nécessaire & même agréable à la vie. Elles ont toutes sortes de grains, de fruits, d'arbres, & d'animaux, excepté les loups, les tigres, les ours, les lievres & les daims. Les habitans sont généralement affables pour les étrangers, adroits, laborieux, sobres, & propres dans leurs maisons; ils aiment les jeux & les divertissemens; & il régne dans les familles une grande union, entretenue par de fréquens repas que l'on se donne réciproquement.

Tels sont, Madame, ces insulaires

que nous ne fîmes qu'entrevoir ſur les côtes. Le vent nous ayant permis de nous remettre en mer, nous abordâmes à l'iſle de Tai-Wan. Les Portugais l'ont appellée *Hermoſa*, c'eſt-à-dire, *Belle*; d'où eſt venu le nom de *Formoſe*, qui lui donnent les Européens, comme plus doux à l'oreille, & plus propre à exprimer ſa charmante ſituation. Les arbres y ſont rangés dans un ordre ſi agréable, que toute la partie méridionale reſſemble à un immenſe verger. La Chine a peu de villes comparables à Tai-Wan, ſa capitale, pour la richeſſe & le nombre des habitans. Ses rues ſont tirées au cordeau; & pluſieurs traverſent la ville dans toute ſa longueur. Ses maiſons, dont les toîts ſont de paille & les murs d'argille, ne laiſſent pas d'avoir une ſorte d'agrément durant les grandes chaleurs; parce qu'alors les rues ſont couvertes de toiles qui cachent le haut des édifices, & ne laiſſent voir, dans le bas, que des boutiques ornées des plus riches marchandiſes. Des étoffes de ſoie, des vaſes de porcelaine, des ouvrages de vernis offrent un coup d'œil ſemblable à ce qui ſe voit à Paris aux

jours d'étrennes, dans la rue S. Honoré, ou au Palais.

La partie de l'isle la plus habitée appartient aux Chinois, & est du district de la province de Fo-Kien, d'où l'on voit partir des vaisseaux qui vont & viennent continuellement. Il y a trois gouverneurs subordonnés à celui de la capitale, qui releve lui-même du vice-roi de Fo-Kien. Ces officiers sont chargés d'observer tout ce qui entre dans l'isle & ce qui en sort. Il n'est pas permis aux Chinois même de s'y établir, sans passe-port & sans caution. Ils sont persuadés que celui qui se rendroit maître de ce pays, le seroit bientôt de tout l'empire. Aussi y entretiennent-ils une forte garnison dont les chefs n'ont que des commissions triennales, & souvent plus courtes, selon les circonstances.

Ce pays fournit à toutes les aisances & toutes les nécessités de la vie : les fruits y sont abondans & délicieux : ce sont des oranges, des ananas, des cocos & autres productions de l'Asie; des pêches, des abricots, des figues, des raisins, & les plus excellens fruits de l'Europe. Mais ce qu'on y

trouve de plus exquis, ce ſont des melons d'eau, d'une forme oblongue, quelquefois ronds, dont la chair eſt rouge, & fait les délices des tables de la Chine. Ce qu'il y a de plus commun & de moins cher, eſt le ſucre & le tabac; & jamais on ne pourroit perſuader aux habitans, qu'il y a dans un royaume de l'Europe, des hommes avides & voraces, qui vendent un écu, ce qui ne coûte ici que quelques deniers.

Toute eſpece de volaille & de gibier abonde à Formoſe. On n'y voit ni loups, ni tigres, ni ours, ni léopards. Les bœufs y ſervent de monture, & ont des ſelles & des brides comme nos chevaux; mais les ſelles, plus longues que les nôtres, peuvent contenir juſqu'à trois perſonnes. L'air y eſt pur, le ciel ſerein, l'eau excellente. Bien différente de ces métropoles, qui abſorbent la ſubſiſtance des provinces, Formoſe en fournit aux autres iſles de ſa dépendance. Les Hollandois avoient fait bâtir un fort à l'extrémité de l'iſle; je n'en ai vu aucune trace. Cependant ſon nom ſubſiſte encore; on l'appelle le *Fort des cheveux roux;* c'eſt ainſi qu'à la Chine on nomme les

Hollandois, comme les historiens Latins appellent nos ancêtres de *grands corps à cheveux blonds*.

Quoique Formose soit peu éloignée de cet empire, il ne paroît pas que les Chinois l'aient connue avant le quinzieme siécle. Un Mandarin, revenant de quelques provinces occidentales, y aborda & s'y arrêta quelque tems, pour y prendre des informations sur la nature du pays & des habitans. Leurs cabanes rustiques, leur mépris pour l'or, l'argent, les meubles, les vêtemens, &c. en éloignerent le Mandarin, comme un Sybarite fuiroit de Lacédémone; & cette premiere descente n'eut aucune suite. Cent ans après, une escadre Japonoise y entra sans résistance. Un vaisseau Hollandois y fut jetté par la tempête; le pays parut si beau & si commode au capitaine, qu'il sollicita des Japonois la permission de bâtir une maison à l'entrée du port; & cette maison devint le fort dont je vous ai parlé. Les nouveaux venus chasserent leurs bienfaiteurs, & se rendirent maîtres du pays sans aucun obstacle de la part des habitans, ennemis des armes, & amis de l'humanité. Un corsaire en expulsa les

Hollandois, & gouverna l'isle avec le titre de *roi*, qu'il transmit à ses successeurs. Ceux-ci se soumirent aux Chinois qui y envoyerent une colonie, y bâtirent des villes, & y établirent le gouvernement, les loix & les usages de leur pays.

A l'égard des anciens insulaires, ils sont d'une taille riche, legère & dégagée, ont le teint olivâtre, & des cheveux plats qui leur tombent sur les épaules. Les femmes sont courtes, épaisses & robustes. L'habillement des hommes est une piéce d'étoffe qui leur entoure le corps depuis la ceinture jusqu'aux genoux; mais au nord de l'isle, ils ont des habits de peau, en forme de casaque sans manches, comme les dalmatiques de nos églises. Ils vont nuds dans une certaine saison de l'année, persuadés que sans cela leurs dieux ne leur enverroient point de pluie, & que la récolte seroit mauvaise. Si, pendant ce tems-là, on a le corps couvert, les habits sont confisqués; & le coupable est condamné à l'amende. Quelques-uns impriment sur leur chair des figures grotesques d'animaux, d'arbres, de fleurs; & cette distinction, qui n'est accordée qu'à ceux qui excellent à la

chasse ou à la course, leur coûte cher. Elle les expose à des douleurs qui leur causeroient la mort, si toute l'opération se faisoit à la fois : ils y emploient des années entieres ; ce qui rend la douleur plus supportable. Les pendans d'oreilles, les bracelets, des couronnes composées de petits grains & de plumes de faisans, sont la parure ordinaire des deux sexes. Il est défendu aux hommes, jusqu'à l'âge de dix-sept ans, de porter les cheveux longs. Ils se les coupent au-dessus des oreilles, & s'arrachent le poil avec des pincettes de fer. A dix-sept ans, ils laissent croître la barbe & les cheveux ; & quand ils sont de la longueur ordinaire, c'est alors qu'ils pensent au mariage. Les filles ne se font jamais couper les cheveux ; & on les marie lorsqu'elles sont nubiles. Ces mariages se font sans cérémonie, & avec une bonne foi qui n'a rien de barbare. Lorsqu'un jeune homme trouve une fille à son gré, il se rend, pendant plusieurs jours, à sa porte, avec des instrumens de musique. Si la fille approuve ses soins, elle se présente à lui ; & les conditions sont réglées entr'eux. Les parens

font les préparatifs de la fête ; elle eſt célébrée dans la maiſon de la fille ; & le marié y établit ſa demeure ; ce que le beau-pere regarde non comme une charge, mais comme une grande douceur pour ſa famille. Auſſi aime-t-on mieux avoir des filles que des garçons ; parce qu'elles procurent des gendres qui, dans la ſuite, ſont le ſoutien & l'appui de la maiſon. Quoique les femmes ſe marient fort jeunes, il ne leur eſt permis d'accoucher qu'après trente-cinq ans. Quand elles ſont groſſes avant cet âge, on dit que leurs prêtreſſes les font avorter, en leur foulant le ventre avec les pieds. C'eſt non-ſeulement une infamie, mais même un crime, de mettre un enfant au monde avant le tems preſcrit ; il y en a qui ſont enceintes pour la dixieme fois, lorſqu'il leur eſt enfin permis de devenir meres.

Le riz eſt la nourriture ordinaire de ces inſulaires ; & quand ils veulent ſe régaler, ils vont à la chaſſe ou à la pêche, & mangent la viande à demi-crue, ſervie, ainſi que tous les autres alimens, ſur un planche ou ſur des roſeaux. Leurs deſirs ne paſſent pas leurs beſoins phyſiques ; & ces beſoins ſont

aiſés à contenter. Cette vie ſimple & uniforme leur procure la ſanté & la vigueur du corps : il ne leur manque que la liberté.

Les Chinois qui les ont ſubjugués, leur ont cependant laiſſé quelques reſtes de leur ancien gouvernement. Chaque bourg ſe choiſit pour juges, trois ou quatre des plus anciens habitans, d'une intégrité reconnue, qui décident avec un pouvoir abſolu, de toutes ſortes de differends. Celui qui refuſeroit de ſe ſoumettre, ſeroit chaſſé à l'inſtant, ſans aucune eſpérance de revenir jamais; il ne ſeroit pas même reçu dans une autre habitation. Ces magiſtrats changent tous les deux ans; & ceux qui ſortent de charge, ſe font arracher le poil des ſourcils & les cheveux de deux côtés de la tête, comme une marque de leur anciene autorité. Dans les affaires d'importance, ces juges du peuple invitent tous les chefs de famille à s'aſſembler dans certains lieux qui leur ſont aſſignés; & ils conferent entr'eux ſur le parti qu'ils doivent prendre. On vante fort l'éloquence naturelle de ces vieillards qui parlent,

dit-on, avec tant de facilité, que l'art des Européens n'approche point du talent naturel de ces montagnards qui ne ſçavent ni lire ni écrire. Tandis qu'un d'entr'eux tient la parole, les autres obſervent le plus profond ſilence. Après que chaque chef a fini ſa harangue, l'affaire ſe met en délibération, & ſe décide à la pluralité des voix.

Lorſque le riz commence à mûrir, il eſt défendu aux magiſtrats de manger du ſucre, de boire du vin, & de mâcher du bétel. S'ils manquoient à l'un de ces trois articles, non-ſeulement ils deviendroient l'objet du mépris des peuples; mais on eſt perſuadé que les dieux enverroient des cerfs & des ſangliers dans les moiſſons, pour y faire du dégât. On croit, dans ce pays barbare, que c'eſt aux chefs de la nation à donner l'exemple des vertus.

La principale fonction de ces juges eſt de preſcrire la réparation des offenſes, non en faiſant arrêter les coupables, en les mettant en priſon, en les puniſſant de mort ou d'autres peines corporelles, mais en les condamnant à des amendes plus ou moins conſidé-

rables, suivant la nature du crime; cela ne passe guère une certaine quantité de riz, quelques pots de vin, quelques aunes de toile.

Plein d'amour pour la justice & pour l'humanité, ce peuple ne connoît ni la fraude, ni le vol, ni les querelles, ni les procès. « Nous jouissions d'un » état de paix, de tranquillité & d'in» nocence, nous dit un de ces insu» laires dont l'âge & la phisionomie » nous inspiroient du respect; nous » vivions paisibles sous cette forme de » gouvernement, lorsque les Chinois » vinrent visiter la partie de l'isle qui » est au bas des montagnes. On leur » fit un accueil favorable, parce que » nous sommes tous persuadés que » l'hospitalité est une vertu. On igno» roit leur dessein; & l'on ne pensoit » point à le pénétrer, parce que nous » ne sommes point défians. Ils décou» vrirent des lingots, qui se trouvoient » comme négligés dans quelques-unes » de nos cabanes. C'étoit précisement » ce qu'ils cherchoient, parce qu'on » leur avoit dit que, dans la partie orien» tale, la nature a placé des mines d'or. » Leur avarice s'enflamma à la vue de

» ce métal, dont nous ne connoissions
» point le prix. Ils feignirent de vouloir
» témoigner leur reconnoissance à de
» généreux bienfaiteurs, qui les avoient
» si bien reçus ; mais les ayant enyvrés
» dans un grand festin, ils les égorge-
» rent, prirent leurs lingots, & se sau-
» verent. Au bruit de cette nouvelle
» funeste, nous descendîmes de nos
» montagnes ; nous prîmes les armes ;
» nous mîmes à feu & à sang quelques
» habitations Chinoises de la partie oc-
» cidentale ; & nous n'épargnâmes ni
» les femmes ni les enfans. Depuis cet
» événement, nous avons juré de faire
» une guerre éternelle à la Chine. Si
» nos freres de la plaine, que nous ai-
» mons toujours, étoient moins amol-
» lis, & qu'ils se joignissent à nous,
» il seroit aisé de chasser nos tyrans, &
» de recouvrer notre liberté. Ils nous
» appellent lorsqu'on les opprime, ou
» ils se refugient auprès de nous. Nous
» leur disons : Notre gouvernement est
» doux ; rassemblons-nous ; unissons
» nos forces ; repoussons notre ennemi
» commun. Ils nous écoutent ; mais dès
» qu'on leur promet de les traiter avec
» plus de douceur, ils regagnent la

» plaine, & vont reprendre leurs fers. »

Il y a parmi ces insulaires une si grande égalité de conditions, que les noms de *maître* & de *valet* n'y sont point connus. Ils n'en ont pas moins de déférence les uns pour les autres. Les vieillards y sont tellement considérés, qu'un jeune homme est obligé de s'écarter du chemin, pour leur faire place, & de leur tourner le dos par respect, jusqu'à ce qu'ils soient passés; & il demeure toujours en cet état, quand même ils s'arrêteroient pour lui parler. Il est inutile de vous dire que ce sont les vieillards qui tiennent les premiers rangs & sont les premiers servis dans les festins.

Ces montagnards placés au milieu des mines d'or & d'argent, n'en font aucun cas. Quoique sans cesse en guerre avec les Chinois, ils sont les plus doux de tous les hommes. Plus chastes & plus charitables que ceux de la plaine, ils ne connoissent aucun des vices qui déparent la société; ils manquent de mot & d'idée pour exprimer l'adultere. Il y a des cantons où l'on prétend que les maris ne demeurent point avec leurs femmes; ils vont les voir de nuit,

ſe levent de grand matin, & ne retournent point chez elles, pendant tout le jour, à moins qu'elles ne les envoient chercher, ou que les voyant paſſer, elles ne les appellent.

Le long ſéjour que les Hollandois ont fait dans l'iſle de Formoſe, y a répandu quelques notions du vrai Dieu, de la diſtinction des trois Perſonnes, de la Création & du Baptême. Ces bonnes gens qui ont àpeine des cabanes, n'ont point de temples; mais ils offrent des ſacrifices. Les femmes ſont comme les prêtreſſes de la nation. Elles entrent dans une eſpece d'extaſe accompagnée de convulſions. Elles ſe dépouillent de leurs vêtemens, ſont mille contorſions indécentes, & finiſſent par s'enyvrer à l'honneur de leurs dieux.

Quand un de ces montagnards vient à mourir, c'eſt pour tout le village un jour de réjouiſſance. On place le défunt ſur un échafaud; on aſſemble le peuple au ſon du tambour; les femmes y apportent du vin de riz; & après qu'elles ont bien bu à la mémoire du mort, elles ſe mettent à danſer ſur une grande caiſſe vuide, & tournée de maniere, que leurs mouvemens font

un bruit sourd & lugubre. Elles sont huit ou dix sur cette caisse, en deux rangs, qui se tournent le dos. Lorsqu'elles commencent à se lasser, elles cédent la place à d'autres; & cet exercice dure plusieurs heures. Le lendemain, on allume un grand feu autour du corps, pour le faire sécher; & cette pratique se renouvelle neuf jours de suite, pendant lesquels on se régale de chair de porc, qui est la nourriture la plus estimée du pays. On prend ensuite le cadavre; on l'enveloppe dans une natte; on le laisse pendant trois ans dans un lieu écarté; & on l'enterre dans sa maison avec les mêmes cérémonies de festins & de danses.

Lorsqu'un malade souffre de grandes douleurs, ses camarades sçavent l'en débarrasser promptement, en achevant de le faire mourir. Ils sont bien éloignés de regarder comme un acte d'inhumanité, ce qui procure à la fois la délivrance de leur ami, & une fête à tout le village.

Les Formosans croient qu'après cette vie, les ames passent sur un pont fort étroit, sous lequel coule un canal rempli d'immondices; que les méchans

y tombent & y languiſſent éternellement. Les bons, au contraire, entrent dans un ſéjour délicieux, dont ces inſulaires parlent, à-peu-près, comme les poëtes de leurs Champs Elyſées. Les péchés qui damnent les habitans de Formoſe, ne ſont ni le vol, ni le meurtre, ni la fornication; ce dernier crime n'eſt regardé que comme un ſimple badinage. Mais ce qui paſſe pour une faute irrémiſſible, & digne des éternelles immondices, c'eſt d'avoir porté des habits de ſoie, dans un tems où il falloit n'en avoir que de coton; d'avoir mis au monde des enfans avant l'âge de trente-cinq ans; de ne les avoir point fait avorter; & ſur-tout d'avoir couvert, durant une certaine ſaiſon, ce qu'on ne découvriroit pas ſans pécher, dans les autres pays.

Je ſuis, &c.

A Formoſe, ce 17 Juin 1745.

P. S. Il eſt arrivé ici, depuis quelques jours, un vaiſſeau de Batavia allant à Nangaſaqui. L'officier qui le commande, eſt un Hollandois que j'ai

connu

connu à Ceylan. Cette heureuse rencontre me dispense d'aller jusqu à Canton, & me procure une occasion favorable pour mon voyage du Japon. Sur le même navire est un autre Hollandois, avec lequel j'étois lié d'amitié à Surate. La compagnie de Batavia vient de le nommer directeur de son commerce à Nangasaqui. C'est une charge importante & lucrative ; mais l'officier qui en est pourvu, ne reste en place qu'une année : après ce teme, il est obligé de s'en retourner sur le même vaisseau qui amene son successeur. Une de ses principales fonctions est d'aller tous les ans à Jedo, avec une suite nombreuse, pour saluer l'empereur du Japon, le remercier de ses bienfaits, & lui offrir les présens accoutumés. C'est le seul tems qu'un voyageur puisse choisir, pour visiter un royaume, qui n'est pas moins inaccessible par les difficultés naturelles de sa situation, que par la rigueur des loix. J'ai la parole du nouveau directeur, de l'accompagner dans cette ambassade. Le hazard me favorise au-delà de mes espérances : car au moment où j'allois me séparer de mes amis,

j'en retrouve d'autres qui, relativement à mes vues, me procureront toutes ſortes d'avantages & de facilités. Notre embarquement doit ſe faire le 30 de ce mois; & je compte vous donner de mes nouvelles peu de jours après notre arrivée à Nangaſaqui, la ſeule ville du Japon, où il ſoit permis aux étrangers d'aborder. Cette permiſſion même ne s'accorde qu'aux Chinois & aux Hollandois: encore y ſont-ils traités plutôt en priſonniers qu'en perſonnes libres, qui devroient jouir du droit des gens, & de celui de l'hoſpitalité.

Fin du Tome V.

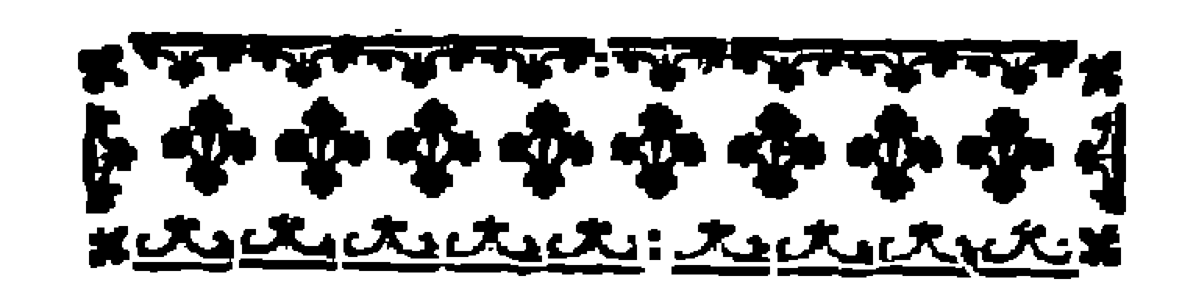


TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce Volume.

LETTRE CINQUANTE-CINQUIEME.

La Chine.

LETTRE LVI.

SUITE DE LA CHINE.

LETTRE LVII.

SUITE DE LA CHINE.

LETTRE LVIII.

SUITE DE LA CHINE.

LETTRE LIX.

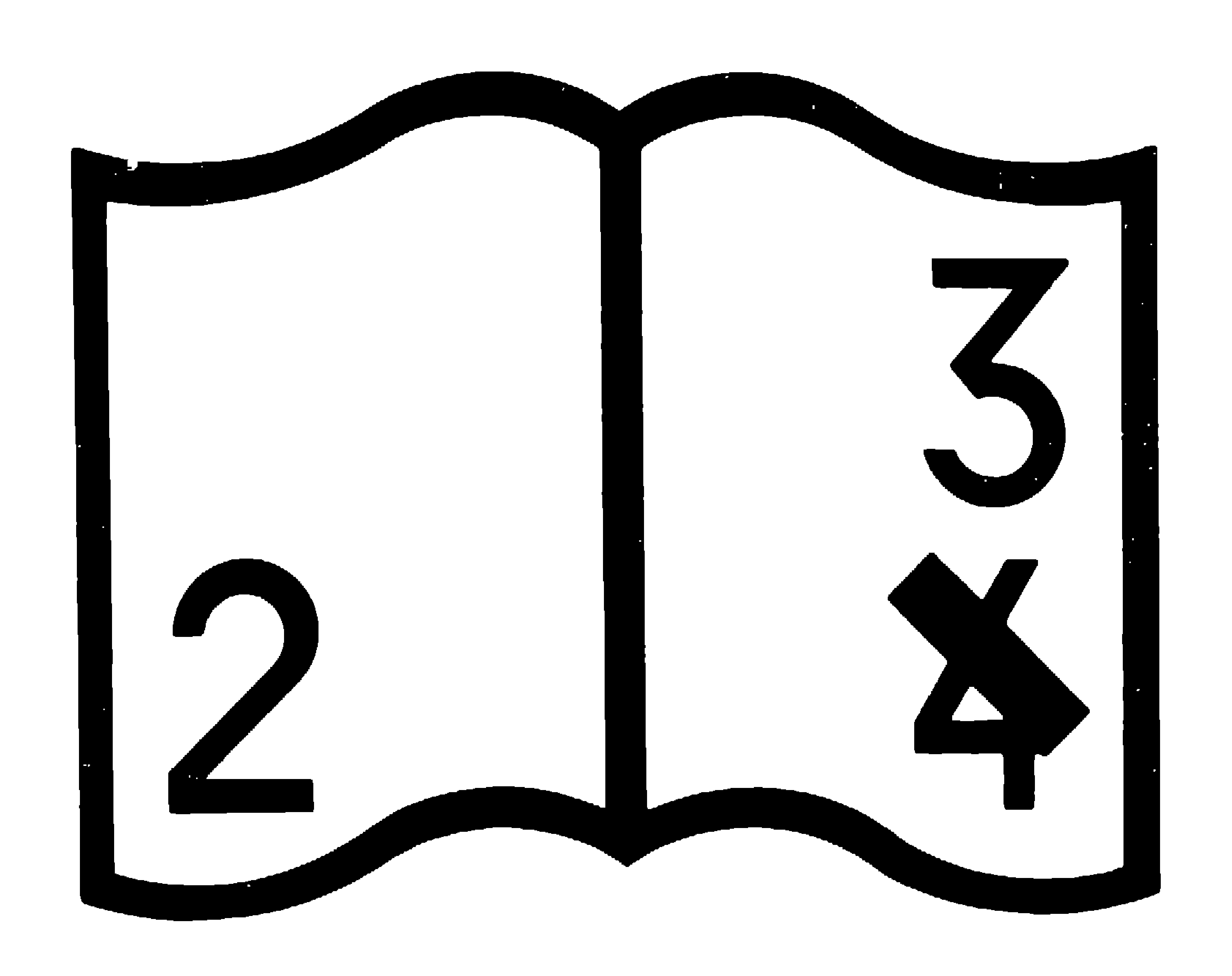
Suite de la Chine.

LETTRE LX.

SUITE DE LA CHINE.

LETTRE LXI.

SUITE DE LA CHINE.



Pagination incorrecte — date incorrecte

NF Z 43-120-12

LETTRE LXII.

SUITE DE LA CHINE.

LETTRE LXIII.

SUITE DE LA CHINE.

LETTRE LXIV.

Suite de la Chine.

LETTRE LXV.

SUITE DE LA CHINE.

LETTRE LXVI.

FORMOSE ET ISLES VOISINES.

Fin de la Table.